

FOCH

LE VAINQUEUR
DE LA GUERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE PAYS MAGYAR. — Impressions et études sur la Hongrie. Un volume in-12. Alcan, 1903.

DIX MOIS DE GUERRE EN MANDCHOURIE. — Impressions d'un témoin. Un volume in-12. Juven, 1905.

LE TSAR ET LA DOUMA. — Un volume in-12. Juven, 1906.

EN ANGLETERRE. — Un volume in-12. Fasquelle, 1905. (Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

L'ASSASSINAT DE GASTON CALMETTE. — Une brochure. Plon-Nourrit et Cie, 1914.

LA BATAILLE DANS LA FORÊT D'ARGONNE (Jean Léry). — Impressions d'un combattant. Un volume in-12. Hachette et Cie, 1916.

MARÉCHAL JOFFRE AND HIS BATTLES. — Un volume in-12. Scribners, New-York, 1916.

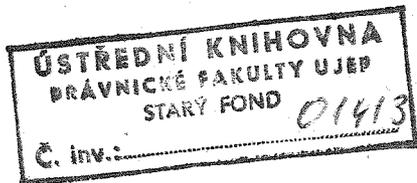
M. JONNART EN GRÈCE ET L'ABDICTION DE CONSTANTIN. Un volume in-12. Plon-Nourrit et Cie, 1918 (6^e édition).

RAYMOND RECOULY

FOCH
LE VAINQUEUR
DE LA GUERRE



HACHETTE ET C^{IE}



16.342 - III



632/38.

DIXIÈME MILLE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
= Copyright by Hachette and C^e. 1919. =

« Il ne faut accorder la préférence à aucun genre d'attaque et agir selon les circonstances....

« Vers la fin de la journée seulement, quand je m'aperçois que l'ennemi fatigué a mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, je ramasse ce que j'ai pu conserver en réserve pour lancer sur le champ de bataille une forte masse d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie; l'ennemi ne l'ayant pas prévu, je fais un événement et, par ce moyen, j'ai presque toujours obtenu la victoire.»

(Lettre de Napoléon au Maréchal Gouvion-Saint-Cyr citée par Foch dans son cours à l'École de Guerre.)

« La Victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence.»

(Foch, cours de l'École de Guerre.)

« La Victoire est un plan incliné — à condition de ne pas arrêter le mouvement, le mobile va en augmentant de vitesse.»

(Entretien de Foch, en septembre 1918, avec M. Babin, de l'Illustration.)

PREMIÈRE PARTIE
L'HOMME ET LE CHEF

R. RECOULY.

CHAPITRE I

QUELQUES VISIONS DE FOCH

C'était le 30 août 1914, quelques jours avant la bataille de la Marne, à Attigny, petit bourg sur l'Aisne, non loin de Reims.

Notre division, la célèbre division du Maroc qui dès les premiers jours de la guerre se couvrit d'une gloire immortelle, opérait sa retraite de la frontière belge, au nord-est de Charleville, dans la direction de Reims et d'Épernay, couvrant sur son flanc gauche la marche de la IV^e armée.

Singulière retraite au cours de laquelle chacun de nous, du grand chef jusqu'au plus humble des soldats, tout en cédant jour par jour du terrain, tout en abandonnant à la sauvagerie de l'ennemi de fertiles campagnes, des villages prospères et des cités florissantes, pas un seul instant ne désespéra de la victoire.

C'est que, par moment, notre division s'arrêtait, faisait tête, fonçait hardiment sur le Boche et, bien qu'ayant à faire à des forces toujours supérieures, quelquefois doubles ou triples, le bousculait et demeurait maîtresse du champ de bataille.

On reculait et le moral était aussi haut, la confiance aussi grande que si l'on avait avancé. Exemple peut-être sans précédent dans l'histoire d'une armée de plus d'un million d'hommes qui, sur des centaines de kilomètres, cédait à la poussée de l'envahisseur, mais en demeurant pleinement convaincue qu'elle ne pouvait pas être battue!

Avec un de mes camarades de l'État-Major, j'étais allé, ce matin-là, porter des ordres à Attigny quand, devant la petite église, nous vîmes un général qui, l'air pensif, le regard tendu, la démarche saccadée, arpentait la place, les mains derrière son dos. C'était Foch. Un poilu, dans une colonne qui passait, quand il aperçut le général, dit à son voisin : « V'là le patron! Il ne doit pas être commode tous les jours! »

Je voyais Foch pour la première fois au cours de cette guerre et jamais je n'oublierai cette vision.

Tout autour du chef préoccupé, songeur, la retraite battait son plein. Elle emplissait de son fracas, du passage incessant des fantassins, du roulement prolongé des convois et des canons, la route, les rues, la place du village.

Par moment, le général jetait un regard rapide sur les soldats qui défilaient devant lui. Une fois ou deux il interpella des officiers pour leur poser quelque brève question. Puis, les mains derrière le dos, il reprenait sa promenade.

Je rencontrai André Tardieu, mon vieux camarade, lieutenant à l'État-Major de Foch, qui, en quelques minutes, me mit au courant de la situation. Foch, appelé de Lorraine, où il commandait le 20^e corps, avait pris, le jour précédent, le commandement d'une nouvelle armée, la IX^e, que le généralissime lui constituait entre la IV^e et la V^e. La création de cette armée, en un point d'une importance capitale, au centre même de notre front, le choix de Foch pour la diriger, la formation de l'armée Maunoury, à l'aile gauche, en liaison avec le camp retranché de Paris, ce sont les germes d'où la victoire de la Marne devait sortir.

Voilà les décisions et les choix qui préparèrent notre triomphe. L'éternel honneur de Joffre sera d'avoir pris ces décisions et fait ces choix quand il le fallait, comme il le fallait!

J'ai vu de près, j'ai suivi jour par jour, heure par heure quelques-unes des grandes batailles de l'histoire, celle de Liao-Yang pendant la guerre russo-japonaise, la bataille de la Marne et celle de l'Yser, durant la guerre actuelle.

Quand je reconstitue par la pensée le déroulement des faits qui aboutissent à ce que les militaires appellent la *décision*, j'y découvre des points de bifurcation très marqués où les événements, au lieu de s'écouler dans telle direction, auraient pu, si tel obstacle ne s'était pas présenté, si telle

pression ne s'était pas produite, prendre une direction différente, sinon opposée.

Ces points de bifurcation, c'est ce qu'on peut appeler *les moments* de la bataille.

Le troisième jour de la bataille de la Marne, le 8 septembre au soir, l'armée Foch paraît dans une situation critique, presque désespérée : son centre et son aile droite ont été violemment culbutés. Cette armée, dont le front se présente maintenant en équerre, ne tient que par sa gauche, la 42^e division et la division du Maroc solidement, obstinément agrippées aux derniers rebords de la falaise champenoise. Que ces divisions, qui viennent de fournir des efforts surhumains, de subir les pertes les plus lourdes, soient rejetées dans la plaine, et tout le centre des armées françaises est enfoncé.

Fort heureusement, il y a là un homme, un chef, un grand chef : Foch. Il a discerné, d'un coup d'œil génial, que les Allemands, eux aussi, sont à bout de souffle. Un sursaut d'énergie de notre part peut et doit décider du succès. Il suffira d'un dernier coup pour assurer la victoire, et ce coup il est résolu à le porter.

A un de ses généraux de corps d'armée qui vient lui dire : « Mes troupes sont très fatiguées », il fait cette réponse spartiate :

« Les Allemands le sont davantage. Attaquez ! »

A l'instant le plus critique, il conçoit cette admirable manœuvre qui fut la cause de la

victoire : Profitant de la situation en forme de coin que lui présentait l'armée allemande, il prend sa division de gauche, la 42^e, la fait brusquement passer par un mouvement de *rocade* sur sa droite et la jette dans le flanc de l'assaillant qui, surpris, désarmé par cette attaque à laquelle il ne s'attendait point, lâche pied.

L'heure où Foch conçoit et exécute cette manœuvre est un des *moments* décisifs de la bataille. Et c'est aussi un des grands moments de l'histoire du monde.

Trois semaines plus tard, après la retraite de l'armée allemande et la poursuite, nous nous trouvons aux abords de Reims, où la ligne s'était figée. Un après-midi, j'étais au fort de Montbré avec le général Humbert, mon chef, promu de la division du Maroc au commandement du 32^e corps d'armée. Un des officiers signale une puissante limousine qui se dirige vers le fort. Quelques instants après arrivent le général Joffre et le général Foch qui viennent voir Humbert et le complimenter. Les deux grands chefs paraissent les meilleurs amis du monde. Ils sont l'un et l'autre si calmes, si posés, si maîtres d'eux-mêmes, qu'un sentiment de confiance absolue passe dans chacun de nous.

Le 4 octobre, vers la fin de la journée, à Rilly-la-Montagne, quartier général de notre corps d'armée, au milieu de braves vigneron champeno-

nois qui, sous les obus, vengeaient leurs vignes comme si de rien n'était. Coup de téléphone du quartier général de l'armée : « Prière au général Humbert d'arriver immédiatement à Châlons pour prendre la place du général Foch appelé à d'autres fonctions ».

Une demi-heure plus tard, le temps de commander l'auto, de boucler nos cantines, et nous roulions vers Châlons, le général et moi. L'hôtel de la Préfecture, un délicieux logis, une merveille de l'art français, est plein d'animation. Le général Foch part dans un instant, dès qu'il aura conféré avec son successeur. Deux automobiles découvertes sont déjà dans la cour, toutes prêtes, et les ordonnances y chargent son léger bagage. Où va-t-il? Tardieu, que je saisis dans un coin et qui le suit, m'apprend qu'il est, en qualité d'adjoint au généralissime, nommé au commandement du groupe des armées du Nord, armées Castelnau, de Maudhuy, divisions territoriales, corps de cavalerie qui, avec les Belges et les Anglais, doivent contenir la poussée des Allemands vers la mer. C'est un très lourd commandement dont l'organisation rapide atteste la souplesse d'intelligence, l'esprit de décision de l'État-Major français. Une fois encore, pour une tâche qu'on sent essentielle, on fait appel à Foch.

L'hôtel de la Préfecture est tout en mouvement. Il y a ceux qui partent et ceux qui restent, ceux-ci infiniment plus nombreux que ceux-là. Le

Général n'emmène avec lui que son chef d'État-Major, le colonel Weygand, son homme de confiance, qui ne l'a pas quitté un instant durant toute la campagne, et deux ou trois officiers.

Foch paraît sur le seuil. Le Préfet, dont il a été l'hôte, vient le saluer. Quelques poignées de mains, un salut rapide à ses officiers : « Au revoir, Messieurs, j'ai été très satisfait de vos services et je vous remercie ! » Le voilà dans l'automobile qui s'ébranle. Il part dans la nuit, pour de plus hautes destinées !

Vers la fin d'octobre notre corps d'armée s'embarque, lui aussi, pour les Flandres, où déjà la bataille fait rage et où tout l'intérêt se concentre désormais. Une de nos divisions, la 42^e, commandée par l'intrépide Grossetti, nous y avait précédés de quelques jours. C'est elle qui, dès son arrivée, à l'extrémité de l'aile gauche, le long de la mer, recueillit la retraite de l'armée belge et contint énergiquement la poussée allemande.

Nous faisons le trajet en automobile par Villers-Cotterets, Compiègne, Doullens, Saint-Pol. A Cassel, un arrêt de quelques heures au quartier général de Foch. La curieuse petite ville, juchée sur son piton d'où elle domine fièrement les vastes plaines humides des Flandres ! C'est un magnifique observatoire, la dunette où se tient le capitaine pour diriger le navire au

milieu de la tempête et le conduire au port !

Sous les coups acharnés des Allemands qui veulent, coûte que coûte, arriver à Calais, les Belges, les Anglais fléchissent. Laissés à eux-mêmes, ils prendraient le parti de se replier. Or, on peut le dire maintenant, s'ils s'étaient repliés, les Allemands arrivaient, sur leurs talons, à Dunkerque et à Calais. Installés dans ces deux ports, comme ils s'installèrent à Ostende et à Zeebrugge, par leurs canons à longue portée, par leurs zeppelins, surtout par leurs sous-marins ils dominaient en fait, ils étaient les maîtres du détroit. C'était dès lors la sécurité de nos relations maritimes avec l'Angleterre gravement compromise et la guerre aux trois quarts, sinon irrémédiablement perdue !

Heureusement Foch est là. Tout ce que le haut commandement français peut lui donner de troupes disponibles, toutes les divisions que nos chemins de fer, qui jamais ne nous rendirent de tels services, peuvent transporter, il les jette, à peine débarquées, dans la fournaise. Il s'en sert pour étayer à la hâte ses lignes chancelantes, pour boucher de ci, de là, les brèches qui se multiplient. Grâce à sa confiance inébranlable, à sa ténacité que rien n'abat, il soutient, il ranime des volontés qui sans lui fléchiraient. Et l'intelligence est chez lui à la hauteur du caractère. Il découvre de son regard clair et précis le côté faible de l'adversaire ; il discerne ce qu'il y a de fatigue et

d'épuisement dans sa force apparente, dans ses assauts répétés. Sur cet hôtel de ville de Cassel, vieil édifice au centre d'une petite place pittoresque, il faudra faire graver une inscription de marbre. C'est d'ici que la bataille de l'Yser fut gagnée !

De temps à autre, au cours de cette bataille, j'entrevois le général, à Cassel, à Poperinghe un jour qu'il avait réuni, pour leur donner ses instructions, les commandants des corps d'armée.

Et c'est toujours la même démarche un peu brusque et cependant très calme, la même voix brève et saccadée, des questions précises qui toujours portent sur des points essentiels, des ordres brefs et nets, ne laissant jamais dans le doute ni dans le vague celui qui les reçoit ; et c'est surtout, quelle que soit la gravité du moment, la même inébranlable confiance, la même atmosphère de tranquillité, de sérénité, de certitude en la victoire qui entoure le Général et ses collaborateurs. Son quartier général est véritablement le temple de la foi. Ceux qui y sont entrés inquiets, déprimés, en sortent réconfortés et ragaillardis.

En octobre 1916, j'étais chargé d'une mission sur le front russe. Le général Foch me fit, quelque temps avant mon départ, le grand honneur de m'inviter, avec mon vieil ami James Hyde, à passer une journée à Villers-Bretonneux, son quartier général. C'était vers la fin de notre offen-

sive de la Somme qui avait été montée, réglée et dirigée par lui. Bien que faite avec des moyens matériels insuffisants, elle obtint des résultats considérables. Elle usa, désagrégea l'armée allemande. On sut par la suite à quel point cette usure avait été profonde. En réalité, l'Allemagne, à ce moment-là, fut à deux doigts d'une catastrophe militaire. Elle ne fut sauvée que par un sursaut d'énergie et beaucoup plus encore par les lourdes fautes que commirent les Alliés.

Le général Foch nous pria à déjeuner dans la villa qu'il occupait au milieu d'un joli parc. Les officiers de son État-Major prenaient leur repas avec lui. Il y avait le général Weygand, le colonel anglais Dillon, chargé de la liaison avec le grand quartier général britannique, un type caractéristique de gentleman irlandais, grand, sec, mince, le visage coloré, qui semblait tout à fait à son aise au milieu de ses camarades français; un major de l'armée belge et quatre ou cinq officiers français; comme toujours, un état-major très peu nombreux, mais où la qualité remplaçait la quantité.

J'ai vu beaucoup d'états-majors au cours de cette guerre. Je n'en ai pas vu où il régnât autant de bonne humeur et de franche gaieté. Aucune gêne, aucune raideur. Tout le long du repas les bons mots, les propos plaisants se croisaient d'un bout de la table à l'autre, et le Général était le premier à rire.

Après le déjeuner, le Général nous prit, mon compagnon et moi, dans son cabinet de travail. Il me remit un mot de recommandation pour le général Janin, le chef de notre mission militaire sur le front russe, dont il faisait le plus grand cas. Il me donna, pour l'accomplissement de ma mission, des conseils extrêmement précieux. Il était allé en Russie pour y suivre les grandes manœuvres quelques années avant la guerre. Il me fit sur ce pays, que je me flatte de connaître un peu, où j'ai fait de nombreux voyages et de très longs séjours, des remarques dont la justesse et la profondeur m'impressionnèrent. C'est que le Général n'est pas uniquement un homme de guerre, mais, à sa manière, un philosophe, un historien, un homme d'État!

L'année suivante, au mois d'août, quelques mois après la révolution russe, il voulut me recevoir le jour même où je revenais de Pétrograd. Il était alors chef d'État-Major Général, et c'est à Paris, dans son cabinet du boulevard des Invalides, qu'eut lieu notre entretien. Je lui résumai brièvement et fidèlement mes impressions on ne peut plus pessimistes sur l'état des choses en Russie: la désorganisation croissante de tous les services, l'indiscipline s'aggravant dans l'armée, l'impuissance de plus en plus avérée de Kerensky, manifestement incapable de retenir longtemps encore son pays sur le bord de l'abîme où il allait s'effondrer.

Le général Foch n'eut pas l'air très surpris de mes déclarations. Il me posa un certain nombre de questions précises, sur l'état de l'armée tout d'abord : Quels points du front j'avais parcourus depuis la révolution ? Quelle y était la situation exacte des officiers, leur prestige, leur action sur les soldats ? Y avait-il partout des *soviets* ? Comment fonctionnaient-ils ?

Après l'armée c'est le tour des chemins de fer. Combien de jours ai-je mis pour revenir du Caucase à Pétrograd ? Comment marchaient les trains ? Quel était l'encombrement des gares ?

Ensuite sur le ravitaillement.

Je répondis de mon mieux à cet interrogatoire précis, serré.

La conclusion, le général la donna de lui-même :

« En somme, me dit-il, pour clore l'entretien de cette manière un peu abrupte qui est la sienne, vous estimez que la Russie est fichue, qu'il n'y aura plus très longtemps encore un front russe. Eh bien, en supposant même que vous soyez trop pessimiste, c'est là une éventualité que tout nous commande d'envisager. Nous tâcherons de parer au grain ! »

L'assurance, la belle confiance de ce très grand chef me réconfortèrent et j'en avais vraiment besoin ! Venant de parcourir la majeure partie des lignes russes, en ayant, sur les lieux mêmes, mesuré l'immense étendue, la simple idée que cet

énorme front allait crouler m'était un véritable cauchemar.

C'est au bas mot, pensais-je, sans parler de l'armée autrichienne, une cinquantaine de divisions allemandes qui, dans un assez court délai devenant disponibles, pourront être jetées contre nous. En plus des hommes, il y a là-bas un énorme matériel d'artillerie, grâce auquel les Allemands pouvaient tenir, avec des effectifs relativement peu considérables, des lignes d'une telle étendue.

Pourrons-nous, après trois années d'une lutte épuisante, où notre pays a été saigné à blanc, résister à ces forces nouvelles ? Et si nous y résistons, quelle ne sera pas la gravité de nos sacrifices ?

Telles étaient les questions angoissantes que, depuis mon retour de Russie, je ne cessais de me poser. Or, voici que je me trouvais en présence du grand chef qui, disposant de renseignements et de chiffres infiniment plus précis que les miens, avait dû nécessairement prévoir ces éventualités redoutables et échafauder en conséquence de nouveaux plans. Cet homme-là, l'effondrement prochain de la Russie ne le prendrait pas au dépourvu : car, visiblement, il s'y attendait. Et cependant tout, dans ses gestes, dans ses propos, disait la confiance, l'optimisme, non point un optimisme irraisonné, à *la turque*, mais celui qui dérive d'une connaissance exacte des faits et d'une juste appréciation des forces en conflit.

Comment ne pas partager sa confiance? Comment ne pas croire comme lui, ou plutôt en lui?

Dès lors, toutes les fois que l'horizon s'assombrissait, ce court entretien avec Foch, dont les moindres détails étaient restés gravés dans mon souvenir, agissait sur moi comme le plus vivifiant des toniques, fouettait et ranimait ma foi.

Aux heures tragiques du printemps de 1918, quand l'armée britannique qui couvrait Noyon fut enfoncée, je me trouvais dans le fin fond du sud algérien, à 200 kilomètres plus bas que Laghouat, loin de toutes nouvelles, autres que les communiqués laconiques qui, deux fois par jour, nous annonçaient l'avance si angoissante des troupes allemandes.

Un jour le télégraphe nous apprit que Foch venait d'être chargé de coordonner l'action des armées alliées, qu'il devenait le généralissime.

Ses paroles me revinrent à la mémoire. Le doute qui m'avait un instant effleuré s'évanouit.

*
* *

J'ai noté, d'un crayon rapide, quelques-uns des aspects sous lesquels, au cours de cette guerre, la figure de Foch m'est apparue.

Au physique, un homme ni grand ni petit, ni gros ni maigre, robuste sans lourdeur, l'air en

même temps vigoureux et fin; le front découvert et puissant, le nez nettement dessiné; sous une moustache grisonnante, la bouche qui, le plus souvent, mâchonne un éternel cigare. Ce qui frappe, ce sont les yeux tantôt voilés et profonds, tantôt d'une vivacité singulière dardant entre les paupières un peu lourdes des regards pénétrants et acérés. Le débit est saccadé et quelque peu abrupt; la voix a je ne sais quoi de bourru. L'impression dominante qui se dégage de lui est celle de la franchise, de la loyauté, de la clarté; car si j'avais à choisir pour le Maréchal une devise, celle-ci, me semble-t-il, lui conviendrait assez bien : « *Voir clair* ».

Il est l'homme qui se campe bien en face, tout droit devant la réalité, qui en saisit l'ensemble aussi bien que les détails, de son intelligence lumineuse, de son œil scrutateur. Rien ne s'interpose entre les choses et lui. Aucune idée préconçue ne vient fausser sa vision ni altérer son jugement. Il voit les hommes et les choses tels qu'ils sont. Il pèse à leur juste valeur les forces ennemies et ses décisions sont prises en conséquence.

Il n'est pas, pour un grand chef militaire, de qualité plus essentielle ni plus rare. La principale erreur de l'État-Major allemand, au cours de cette guerre, celle qui fut, à mon sens, la cause directe de sa défaite, c'est que jamais, surtout au début, il ne vit ses adversaires, et notamment le plus puissant de tous, la France, tels qu'ils étaient vrai-

ment; c'est qu'il se trompa grossièrement dans l'évaluation de leurs forces matérielles aussi bien que morales.

Il n'y a pas de grand capitaine sans un équilibre entre l'intelligence et le caractère, entre la faculté de comprendre et celle de vouloir. Napoléon, qui s'y connaissait, a noté, dans quelques formules lapidaires, cette observation capitale. Chez Foch cet équilibre est aussi parfait que possible.

L'extrême vivacité des impressions, une imagination prompte qu'il tient de son origine méridionale, sont tempérées, maîtrisées par un bon sens imperturbable, un jugement calme et froid accoutumé à observer longuement, à peser avec soin les choses, à ne prendre les décisions qu'à bon escient.

Ces qualités-là semblent contradictoires et, de fait, chez les neuf dixièmes des hommes, elles s'excluent. Chez Foch, elles s'accordent, elles s'harmonisent et c'est de leur accord que dérive ce qu'on peut appeler son *génie*.



CHAPITRE II

SA FAMILLE — SA CARRIÈRE

Le général Foch est né à Tarbes, petite ville pyrénéenne, le 2 octobre 1851, à 10 heures du soir, dans une humble maison qui se voit encore à l'angle de la rue Saint-Louis.

Son père était fonctionnaire et, comme on sait, les enfants de fonctionnaires naissent où ils peuvent, selon les déplacements de leur père, selon les hasards de sa carrière administrative.

Le berceau de la famille est à Valentine, un bourg du département de la Haute-Garonne, à quelques kilomètres de Saint-Gaudens.

Foch, comme Joffre, comme Castelnau, est donc un pur Méridional.

Dans cette région semi-pyrénéenne qui n'est plus la montagne et qui n'est pas encore la plaine, la famille des Foch était établie depuis deux siècles au moins.

Une tradition que rapporte M. Cossira la ferait venir d'Alsace au temps de la Réforme¹.

Quelle est l'étymologie de ce nom? Dans le

1. J'emprunte la plupart de ces renseignements aux articles de M. Cossira qui a pris la peine de mener sur place une enquête diligente et précise. Le petit livre de mon ami René Puaux m'a été aussi d'un utile secours.

patois du pays, le feu se dit « fioch ». J'aime beaucoup cette étymologie. J'estime, si toutefois Messieurs les philologues n'y voient pas trop d'inconvénients, qu'il faudrait s'en tenir à elle et n'en point chercher d'autres.

Valentine, chef-lieu du Petit Comminges, était une ville autrefois plus étendue et plus peuplée, appartenant moitié au roi de France, moitié au duc de Bellegarde.

Sur les vieux registres, tenus par les prêtres de la paroisse et qu'on peut consulter aux archives municipales, depuis 1690 jusqu'à la Révolution française, on relève des générations de Foch. C'est ainsi que M. Cossira a retrouvé en 1755 l'acte de baptême de Dominique Foch, fils naturel et légitime du sieur Dominique Foch, négociant, et de demoiselle Bernarde Lasserre.

Il s'agit du grand-père du maréchal.

Les Foch exerçaient le commerce des laines. Ils achetaient des toisons, les lavaient, les préparaient, pour les vendre aux tisserands locaux.

Dominique Foch continua le métier paternel. Le 18 mai 1790, il se maria à Arreau, dans la vallée d'Aure, avec Mlle Ducuing, fille d'un négociant du pays. Sa femme avait pour oncle Dominique Ducuing qui fut proclamé général de la Légion d'Aure et qui était apparenté aux meilleures familles de la région.

A Valentine de même, les Foch sont parmi les notables. Pendant la Révolution, Dominique Foch

joue un rôle important. Il fait partie de la Garde nationale; sous le Consulat, en 1802, il devient maire de sa commune.

A la naissance de son fils, en témoignage de son admiration enthousiaste pour le Premier Consul, il lui donne les prénoms de *Bertrand-Jules-Napoléon*.

Celui qui devait être un des plus grands parmi les plus grands généraux de l'Histoire, commandant les armées les plus nombreuses et les plus puissantes qui aient jamais été réunies sous l'autorité d'un homme, eut donc pour père un Napoléon!

Dominique Foch était un homme industrieux et entreprenant, développant sans cesse son commerce, arrondissant ses biens. Il transforma son usine et fit édifier un bâtiment plus vaste et plus perfectionné à la place de celui que lui avaient laissé ses parents. Il mourut en 1804.

Son fils, Bertrand-Jules-Napoléon Foch finit son éducation sous la tutelle de son oncle. Au lieu de continuer le commerce paternel, il entra dans l'Administration; il fut nommé d'abord Conseiller de Préfecture dans les Hautes-Alpes, puis, par décret du Président de la République Louis-Napoléon, en date du 30 septembre 1849, envoyé à Tarbes. Le 30 janvier 1850, il était délégué aux fonctions de Secrétaire Général de la Préfecture. Il avait épousé Marie-Sophie-Jacqueline Dupré, fille aînée d'un ancien officier des armées impériales, créé, après la guerre

d'Espagne, chevalier de la Légion d'Honneur par Napoléon, et originaire d'Argelès-Gazost, petite ville thermale dans les Hautes-Pyrénées, sœur du docteur Dupré, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier et sénateur des Hautes-Pyrénées.

Des deux côtés, comme on voit, du côté paternel et maternel, l'ascendance directe du Maréchal est d'origine méridionale et pour une bonne part pyrénéenne. Race nerveuse, unissant la vivacité des hommes du Midi à la solidité des montagnards, aussi alerte d'esprit que de corps, d'une imagination très prompte, d'un bon sens robuste et délié.

Le secrétaire général de la Préfecture habitait à Tarbes une petite maison située au n° 53 de la rue Saint-Louis lorsque, le 2 octobre 1851, son troisième enfant, Ferdinand Foch, vint au monde. C'était le futur Maréchal¹.

Son père avait alors quarante-sept ans. Ferdinand Foch était le troisième enfant de la famille. Sa sœur aînée, Eugénie, « Génie Foch » comme

1. Voici son extrait de naissance :

Foch Ferdinand. N° 527. L'an Mil huit cent cinquante et un, le 4 octobre à 10 heures du matin en l'hôtel de la Mairie de la Ville de Tarbes, par devant nous, Jean Bordès, maire de ladite ville et officier public de l'Etat civil, a comparu Bertrand-Jules-Napoléon Foch, secrétaire général de la Préfecture des Hautes-Pyrénées, âgé de quarante-sept ans, domicilié à Tarbes, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le 2 octobre courant à 10 heures du soir, dans la maison Blancmann

l'appellent les gens du pays, vit retirée à Valentine; dans l'antique maison familiale. Le second fils, Gabriel, est avoué à Tarbes, et le cadet, Germain, s'est fait jésuite. Il est en ce moment à Montpellier et il entretient avec son frère les relations les plus affectueuses. Chaque jour, m'assure-t-on, le Maréchal, même au plus fort de ses préoccupations, trouve le temps de lui écrire quelques lignes de sa main.

La chambre natale du Maréchal, dit M. Cossira, est telle qu'elle était en 1851 avec ses deux grandes fenêtres sur la rue et une alcôve où se trouvait le lit.

Le logement de la famille comportait huit grandes pièces sur le même étage et les chambres des enfants donnaient sur une cour qui borde le lycée. Une plaque en marbre blanc y a été récemment apposée avec l'inscription suivante :

Ici est né le 2 octobre 1851

FOCH (Ferdinand)

Chef d'Etat-Major Général des Armées
de la République française.

Cette inscription, notons-le en passant, n'est en cette ville, rue Saint-Louis n° 45, de lui comparant et de Marie-Sophie-Jacqueline Dupré, son épouse, rentière, âgée de trente-neuf ans auquel enfant il a déclaré donner le prénom de Ferdinand. Lesdites présentations et déclarations faites en présence de François Carrel, tanneur, âgé de 52 ans, et Jean Prouanne, aussi tanneur, âgé de 45 ans, domiciliés à Tarbes, qui ont signé avec nous et le comparant de ce requis, après lecture faite du présent acte de naissance.

J. PROUANNE,
FOCH.

CARREL François,
J. BORDÈS.

plus, comme on dit, à la page. Il conviendrait de l'enrichir d'une ou deux lignes, tout au moins.

Pendant leur enfance, les jeunes Foch allaient tous les ans passer leurs vacances à Valentine où on avait coutume de les appeler « *Les petits Napoléon* ».

A dix ans, Ferdinand Foch, accompagné de son frère aîné Gabriel, est mis au lycée de Tarbes qui s'appelle aujourd'hui le lycée Théophile-Gautier.

La vieille façade du lycée porte la curieuse inscription suivante :

« Collegium Tarbiense stet domus haec fluctus donec formica marinos ebibat et totum testudo perambulet orbem. — 1699 — »

« Que cette maison reste debout tant que la fourmi n'aura pas bu tous les flots de la mer et la tortue fait le tour du monde. — »

Le secrétaire général de la Préfecture fut nommé Payeur du trésor public à Rodez. Puis cet emploi ayant été supprimé et, en attendant une nomination nouvelle, il revint à Valentine et envoya ses enfants au séminaire de Polignan. Gabriel et Ferdinand y achevèrent leur seconde.

Leur père, nommé percepteur à Saint-Etienne, amena avec lui ses enfants. C'est dans une école de cette ville, le collège Saint-Michel, dirigé par les Jésuites, que le jeune Ferdinand passa son baccalauréat.

Les appréciations de ses maîtres, ses succès

scolaires, dénotent un esprit appliqué et studieux. A douze ans, il fait de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers sa lecture favorite. En quatrième, son professeur de mathématiques écrit de lui : « Esprit géométrique : il a l'étoffe d'un polytechnicien ».

Après son baccalauréat, Ferdinand est envoyé au collège de Saint-Clément, à Metz, où les Jésuites s'étaient fait une grande réputation pour la préparation aux écoles militaires, Saint-Cyr et Polytechnique.

Un de ses condisciples l'a dépeint de la sorte dans un article du *Gaulois* signé MEMOR : « C'était un élève à la fois énergique et doux, sauvage et cordial, impétueux et pensif. Cheveux blonds et menton carré ; allant volontiers le front baissé, mais regardant toujours les gens en face. »

C'était en 1869, l'année qui précéda la guerre franco-allemande. Quand cette guerre éclata, Ferdinand Foch s'engagea pour la durée de la campagne. Versé au dépôt du 4^e régiment d'infanterie à Saint-Etienne, puis à Chalon-sur-Saône, il fut libéré en janvier 1871, à la signature de l'armistice. Il revint à Metz pour achever sa préparation à l'École polytechnique. Son meilleur ami, Rivet de Chaussepierre, avait été tué comme sous-lieutenant : « Belle mort ! dit son camarade. Nous t'envions et nous te vengerons. »

Metz est maintenant une ville annexée. Ferdi-

nand Foch a pour maître le Père La Couture, savant mathématicien, et le Père Saussier, ancien officier de marine qui s'intéresse vivement à lui. En juillet 1871, il va subir le concours à Nancy encore occupé par les Allemands. Il est reçu à l'École polytechnique avec le n° 76 et il y entre le 1^{er} novembre de cette année.

C'était un bien triste moment. Aux malheurs de la guerre s'étaient ajoutées les horreurs de la Commune. Les fédérés avaient, pendant l'insurrection, envahi l'École et s'y étaient installés. Un bataillon de chasseurs avait dû la reprendre d'assaut le 24 mai et chasser les communards dont un certain nombre furent fusillés dans une des cours.

Après sa première année, il obtenait au classement le n° 47. Comme il commençait sa seconde année, on fit appel aux polytechniciens désireux d'entrer immédiatement à l'École d'application de Fontainebleau pour devenir officiers d'artillerie ou de génie.

Ferdinand Foch accepta et, le 10 février 1875, il passa à l'École de Fontainebleau. Il en sortit en octobre 1874 sous-lieutenant. Sur sa demande, il fut affecté au 24^e régiment d'artillerie à Tarbes. Il se retrouvait ainsi dans son pays natal et au milieu des siens.

Après deux ans passés dans cette ville, il alla faire un stage à l'École de cavalerie de Saumur d'où il sortit quatrième.

De Saumur en 1878, il fut nommé capitaine au 10^e régiment d'artillerie à Rennes.

C'est là qu'il épousa mademoiselle Julie Bienvenue, de Saint-Brieuc. Il devint propriétaire du vieux domaine de Traoufeunteniou à Ploujean, près de Morlaix. Dans ce vieux château breton, le futur Maréchal a passé la plupart de ses congés.

Son père mourut le 50 mars 1880 à l'âge de 76 ans. Sa mère, trois ans plus tard.

Le capitaine Foch fut appelé au Ministère de la Guerre à Paris à la section technique. Reçu à l'École de Guerre en 1885, il en sortit 4^e en 1887 et fut nommé à l'État-Major de la division à Montpellier.

Il revint à Paris en 1894, comme chef d'escadron à l'État-Major de l'Armée, 5^e bureau (Opérations).

Il commanda ensuite le groupe à cheval du 3^e d'artillerie à Vincennes, rappelé en 1894 à l'État-Major de l'Armée il fut nommé, le 31 octobre 1895, professeur adjoint du cours d'histoire militaire, stratégie et tactique appliquées, à l'École supérieure de Guerre.

En 1890, il était promu lieutenant-colonel et nommé professeur titulaire.

Ses leçons obtinrent tout de suite un très grand retentissement. Elles attirèrent sur le jeune professeur l'attention de tous. Un article du *Correspondant*, signé MILES et cité par M. René Puaux, a décrit de la sorte, sans doute d'après des

souvenirs précis, l'impression faite par Foch sur ses élèves :

« Les officiers qui se sont succédé à l'École de Guerre entre 1896 et 1901 n'oublieront jamais les impressions qu'ils reçurent de leur professeur de stratégie et de tactique générales. Ce cours était celui qu'on attendait avec la plus vive curiosité comme l'enseignement fondamental de l'École. Il bénéficiait du prestige que lui avaient donné des maîtres éminents, et l'on peut dire que les quarante-huit officiers de chaque promotion venus avec le désir passionné de développer et de former leur jugement étaient anxieux de prendre contact avec le chef qui allait les initier à la doctrine. »

« Le lieutenant-colonel Foch ne décevait pas leur attente. Mince, élégant, l'air distingué, bien pris dans le dolman que, depuis, une déplorable manie d'uniformité a fait enlever à l'artillerie, il frappait tout de suite par une expression pleine d'énergie, de calme, de droiture. Le front était haut, le nez fin et droit, les yeux d'un gris bleu regardaient bien en face. Il parlait sans gestes avec autorité et précision, d'une voix grave, rude, un peu monotone, allongeant ses phrases pour serrer dans tous ses détours un raisonnement rigoureux, poussant la discussion, faisant toujours appel à la logique, recourant même volontiers aux expressions du langage mathématique ; parfois difficile à suivre tant son discours était riche en idées, mais retenant l'attention par la pénétration

de ses vues autant que par son accent de sincérité. Le plus profond et le plus original des professeurs de l'École de Guerre qui comptait à cette époque, dans son corps enseignant, des esprits très distingués et de brillants conférenciers : tel le lieutenant-colonel Foch apparaissait à ses élèves tout prêts dès lors à goûter ses leçons et accepter son impulsion. »

Ses enseignements ont été réunis dans deux grands ouvrages sur lesquels nous reviendrons plus loin et qui constituent sa doctrine sur la guerre.

En 1900, il quitte l'École de Guerre pour le 29^e régiment d'artillerie à Laon. Il est promu colonel en 1903 et passe au 55^e d'artillerie à Vannes.

En 1905, il est nommé Chef d'État-Major du 5^e corps à Orléans. Promu général de brigade le 20 juin 1907, il est nommé à l'État-Major général de l'Armée.

C'est le moment où M. Georges Clemenceau a pris la Présidence du Conseil. Depuis quelque temps déjà l'École de Guerre ne marche plus très bien. Il s'y est produit des flottements et des tiraillements, suite déplorable de l'introduction de la politique dans l'armée. On cherche un nouveau directeur capable de remettre rapidement tout en ordre dans cette École qui est le centre intellectuel de notre armée. De différents côtés, on parle à M. Clemenceau du général Foch qui paraît le plus qualifié pour cette tâche.

Clemenceau fait venir Foch qu'il ne connaît pas. En quelques secondes, à brûle-pourpoint, de cette manière tranchante et abrupte qui est la sienne, il lui en offre la direction.

« Monsieur le Président, riposte le général, je crains qu'on ne vous ait pas tout dit sur moi. Vous ignorez peut-être que j'ai un frère jésuite.

— Je m'en f..., répond Clemenceau. Vous dirigerez fort bien l'École. Tout le reste m'est égal. »

Tel fut le premier contact de ces deux hommes qui devaient, par la suite, quelque dix ans plus tard, se retrouver dans des circonstances si tragiques et devenir l'un et l'autre les deux grands artisans de la Victoire.

Voici le général directeur de cette école dont il a été un des maîtres les plus réputés. Il est maintenant en mesure d'en diriger, d'en modeler l'enseignement selon ses idées très précises. Il peut exercer sur ses élèves, sur leurs professeurs, une influence directe et agissante. Il les initie à la doctrine qu'il s'est faite d'après ses longues études et ses méditations.

L'idée de la guerre est sans cesse présente à son esprit. Tout son enseignement est orienté dans ce sens. Ce sont des chefs, de vrais chefs qu'il importe avant tout de former. Car c'est d'eux que dépendra la victoire.

Tout à cette idée, Foch conçoit et fait réaliser en 1909 un cours de stratégie supérieure que devaient suivre, pendant une année supplémen-

taires, les quinze meilleurs élèves de la promotion. On y enseignait les questions les plus hautes de l'Art militaire.

Cette institution ne dura qu'une année. Mais on créa ensuite le « Centre des Hautes Études Militaires » auquel étaient envoyés un certain nombre de lieutenants-colonels de toutes armes, brevetés ou non, et dont la durée des cours était de neuf mois. C'est ce qu'on a appelé l'École des *Maréchaux*.

Si l'on relevait les noms des officiers ayant suivi ce cours, on constaterait que la plupart d'entre eux ont fait, pendant cette guerre, une carrière exceptionnellement brillante, franchissant les grades avec une extraordinaire rapidité, appelés à des commandements de plus en plus importants. C'est ainsi que le collaborateur le plus intime du Maréchal, celui qui ne l'a pas un seul instant quitté du commencement de la guerre à la fin, qui a joué auprès de lui le rôle de Berthier auprès de Napoléon, le général Weygand (il était simple lieutenant-colonel à la mobilisation), en fut un des plus brillants élèves.

En 1911, Foch était nommé général de division. Il quittait l'École de Guerre pour prendre à Chaumont le commandement de la 15^e division.

Le 17 décembre 1912, il passait au commandement du 8^e Corps d'armée à Bourges. Le 23 août 1913, il prenait le commandement du 20^e Corps à Nancy.

C'est un commandement magnifique, ce 20^e Corps étant, comme on sait, un des meilleurs de notre Armée. L'entraînement des troupes y était poussé au plus haut point, les effectifs toujours maintenus au complet. Les régiments étaient prêts, en quelques heures, à partir en campagne, à prendre leur position de couverture, à contenir la première ruée allemande au cas où l'État-Major germanique tenterait contre nous ce que tout nous commandait de prévoir : une *attaque brusquée* destinée à troubler irrémédiablement notre mobilisation, à nous étourdir par la violence des premiers coups.

Pour un Foch, à la tête du 20^e Corps, dans cette région frontière où auront lieu forcément les premières batailles, la pensée de la guerre doit être sans cesse présente à l'esprit. C'est vers cette pensée qu'il tend toutes les ressources de son intelligence et de son caractère.

Le 18 juillet 1914, le général partait pour une permission de quinze jours dans sa propriété de Traoufeunteniou, en Bretagne, avec toute sa famille, ses deux gendres, le capitaine Fournier de l'État-Major de l'Armée, le capitaine Bécourt du 26^e bataillon de Chasseurs à pied à Pont-à-Mousson.

C'est une nouvelle preuve, après bien d'autres, des intentions pacifiques de la France. Car si le Gouvernement français avait, un seul instant, pensé que la guerre pouvait sortir de l'assassinat

de Sarajévo, il n'aurait certes pas laissé le commandant d'un de nos corps frontière s'en aller en Bretagne pour y prendre de paisibles vacances.

Quelques jours plus tard éclata, comme un coup de tonnerre, la fameuse note de l'Autriche à la Serbie qui devait décider de la guerre. L'horizon s'assombrit rapidement. Le général Foch fut rappelé d'urgence à Nancy le 26 juillet.



CHAPITRE III

FOCH PROFESSEUR ET THÉORICIEN DE LA GUERRE

A. — EXISTE-T-IL UNE THÉORIE DE LA GUERRE ?

La plupart des grands capitaines de l'histoire ont commencé par gagner des victoires; après quoi, quelques-uns d'entre eux ont pris la peine de nous expliquer comment ils les avaient gagnées. En d'autres termes ils ont commencé par la pratique et fini par la théorie. L'exemple le plus célèbre est celui de Napoléon qui, après avoir durant vingt années promené à travers l'Europe ses troupes victorieuses et battu successivement toutes les armées du vieux continent, employa les loisirs forcés de Sainte-Hélène à raconter quelques-unes de ses campagnes, à exposer certaines de ses idées sur la guerre.

Foch, lui, a suivi l'ordre inverse : il a fait la théorie de la guerre d'abord, après quoi les circonstances ont voulu qu'il passât à l'application. Ses leçons, sa doctrine, lui ont valu une juste célébrité, qui semble peu de chose cependant en

regard de celle que lui assurent ses victoires. Ses conférences à l'École de Guerre, alors qu'il était lieutenant-colonel, puis colonel d'artillerie, ont été réunies en deux gros volumes. Le premier a pour titre : *Des Principes de la Guerre*. Il a paru en avril 1903 et comprend les conférences qui furent faites en 1900.

Le deuxième est intitulé : *De la conduite de la guerre : La manœuvre pour la bataille*. Il fut publié en février 1904.

C'est dans ces deux volumes que Foch a condensé ses idées, ses théories sur la guerre moderne? De quoi sont faites ces théories?

La chose vaut la peine d'être examinée de près, car ce théoricien de la guerre devait un jour commander les plus nombreuses, les plus puissantes armées qui furent jamais réunies sous la main d'un seul homme.

D'autre part ce n'est pas seulement sa doctrine qui se trouve exposée là; mais on peut dire celle de presque tout l'État-Major français. Car ses leçons faites aux officiers d'État-Major eurent un vif retentissement et exercèrent sur eux une influence incontestable.

Foch après avoir été professeur devint directeur de l'École de Guerre. Son influence ne fit que s'accroître. Il fut plus encore en mesure d'agir sur ses élèves, de diriger leur formation intellectuelle, de façonner en quelque sorte leur esprit et leur caractère.

Nos chefs militaires qui ont gagné la présente guerre, surtout les jeunes, ont été presque tous puissamment imprégnés des doctrines de Foch.

« Feu de paille allumé sur la côte orageuse pour guider le navigateur incertain, dirions-nous volontiers de ces pages. Elles ont été écrites pour de jeunes officiers. Qu'on n'y cherche point un exposé complet, méthodique, encore moins académique de l'art de la guerre, mais simplement une discussion de quelques points principaux de la conduite des troupes et surtout *l'orientation à donner à l'esprit pour qu'il conçoive toujours une manœuvre rationnelle.* »

C'est par ces lignes que s'ouvre la préface de son premier volume. L'auteur est très préoccupé, comme on voit, du côté didactique et utilitaire. Il entend guider, diriger ses élèves et leur inculquer quelques-uns des principes rationnels de la guerre.

Mais ces principes-là existent-ils? La guerre peut-elle s'apprendre? Si oui, sur quoi doit porter cet enseignement? A quelles facultés de l'esprit s'adresse-t-il?

Telles sont les questions par où Foch commence son exposé. Ceux qui le lisent aujourd'hui, avec toute l'attention dont ils sont capables, sont extrêmement frappés tout d'abord des qualités philosophiques qui se révèlent chez leur auteur. Ils sentent en lui un esprit vigoureux et logique. Ils admirent la force, la clarté du

raisonnement, l'enchaînement rigoureux des déductions. Ce sont les dons les plus précieux de l'esprit français. Il y a là un art d'exposer les questions les plus ardues, de débrouiller les problèmes les plus compliqués qui fait par moment songer à Pascal ou aux écrits de Port-Royal. Soyons sûrs que le grand Arnauld, l'auteur de la *Logique ou de l'Art de penser*, aurait aimé ces pages. Il aurait pris, grâce à elle, un goût très vif pour la stratégie!

Certains théoriciens de la guerre, dit Foch, au XVIII^e siècle notamment, ont cru que les forces matérielles y étaient tout. Pour être victorieux, d'après eux, il faut avoir le nombre, de meilleurs fusils, de meilleurs canons, des bases, des positions savantes. Ces théories, bien qu'elles paraissent fondées sur des données certaines, mathématiques, négligent le facteur le plus important : *l'homme avec ses facultés morales et intellectuelles*. Elles méconnaissent dans la guerre ce que Jomini a appelé « *le drame effrayant et passionné* ».

« C'est, dit Foch, comme si pour apprendre l'équitation vous vous contentiez de tourner autour de cette pièce en carton qui représente le cheval dans les amphithéâtres; vous vous borniez à la démonter, à la remonter, à apprendre les noms et les places de ses différents organes. A qui viendrait l'idée d'apprendre de la sorte à conduire le cheval, sans tenir compte de son mouvement,

de son tempérament, sans enfourcher l'être vivant? »

La Révolution, et Napoléon surtout, se chargèrent de démontrer la fausseté de cette doctrine. Les soldats révolutionnaires et ceux de l'Empire n'étaient ni les plus nombreux, ni les mieux armés. Ils battirent cependant les armées de l'Europe « parce que grâce aux combinaisons de leur chef » ils firent le nombre au point décisif; par leur énergie, leur instruction, l'emploi de leurs armes, ils arrivèrent à briser le moral ennemi.

Il y a donc dans la guerre un côté divin en quelque sorte. Mais ce côté-là, prétendent certains, précisément parce qu'il est divin, n'est pas susceptible d'être enseigné. C'est une affaire de *don naturel* et rien de plus. On est doué ou on ne l'est pas. On a l'étincelle ou on ne l'a pas; le seul moyen de le savoir d'ailleurs c'est d'aller sur le champ de bataille.

Ces théories conduisent tout droit à la paresse, au laisser-aller, à un fatalisme tout oriental. Elles sont la négation de l'effort et de l'étude. Elles étaient celles de l'État-Major autrichien en 1866, de l'État-Major français en 1870. Or, Autrichiens et Français furent battus par les Prussiens qui, eux, avaient étudié et appris.

Foch s'élève contre elles avec véhémence. Il écrit cette phrase qui résume ses idées.

« La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas; simplement, on fait ce que l'on *peut*

pour appliquer ce qu'on *sait*. Dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien. »

La guerre, « drame effrayant et passionné », est faite par des hommes, conduite par des hommes. Ce sont donc les hommes qu'il faut étudier avant tout, et les étudier dans l'histoire. La connaissance précise et minutieuse de l'histoire est à la base même de toute étude militaire. Sans doute cette connaissance ne nous révélera-t-elle pas une science complète de la guerre, sous la forme d'un dogme fermé, d'un lot de vérités intangibles, hors desquelles tout le reste serait hérésie.

En d'autres termes la connaissance de l'histoire n'est pas suffisante pour faire un grand général, mais elle est *nécessaire*. Foch cite à ce propos Dragomirof :

« Elle signale les modèles, les chefs-d'œuvre réalisés dans le domaine de la guerre et aplanit aussi les voies de ceux que la nature a doués de capacités militaires. La science basée sur l'étude de l'histoire procure des convictions, de la confiance;... elle crée le pouvoir d'agir et fait les hommes d'action. »

La guerre, qui est un « art très simple », a dit Napoléon, comporte certains principes qui sont :

Le principe de l'économie des forces.

Le principe de la liberté d'action.

Le principe de la libre disposition des forces.

Le principe de la sûreté.

« Ce sont eux, dit Napoléon, qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits. »

« Il s'agit, par une application constante, par une gymnastique de l'esprit, de nous en imprégner, de manière à ce qu'ils deviennent en quelque sorte partie intégrante de nous-mêmes. »

Foch termine cet exposé par les conseils suivants qui constituent comme un catéchisme à l'usage des jeunes officiers, ses élèves.

« Ceux-là sont heureux qui sont nés croyants, mais ils sont rares. Pas davantage on ne naît instruit, on ne naît musclé. Chacun de nous doit se faire sa foi, ses convictions, son savoir, ses muscles. Pas d'avantage ici le résultat ne sortira d'une subite révélation de la lumière arrivant sous forme d'éclair, ou d'un développement instantané de nos facultés. Nous ne l'obtiendrons que par un effort continu.

« Ce travail, c'est ici un appel constant à la réflexion. On vous demandera plus tard d'être le *cerveau* d'une armée; je vous dis aujourd'hui : *apprenez à penser*. En présence de chaque question considérée librement et en elle-même, se demander d'abord : de quoi s'agit-il? Là est le commencement de l'état d'esprit cherché; là est l'orientation poursuivie, purement objective. » Et Foch cite, pour terminer, ce mot de Napoléon : « Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire dans une

circonstance inattendue pour les autres; c'est la réflexion, la méditation. »

B. — LA BATAILLE ET L'ACTION DU CHEF.

L'idée maîtresse de cette doctrine, celle sur laquelle Foch insiste le plus, est celle-ci : La victoire naît de la bataille et de la bataille seule. Tant qu'elle n'est pas engagée, rien n'est fait; une fois engagée, c'est elle qui décidera de tout. Par conséquent tous les efforts, toute la puissance matérielle et morale doivent tendre vers elle.

Nous sommes ici en pleine doctrine napoléonienne. Foch, développant son idée, établit que la guerre sera de plus en plus nationale, qu'elle se fera avec des masses de plus en plus considérables; que le facteur humain y jouera de plus en plus un rôle prédominant. D'où la nécessité de revenir à une stratégie qui vise la bataille comme argument suprême et qui emploie la manœuvre pour y arriver. Cette stratégie sera donc avant tout une stratégie de mouvement.

L'art de la guerre, a dit Napoléon, consiste à avoir toujours plus de forces que l'adversaire, avec une armée plus faible que la sienne, sur le point où l'on attaque ou sur celui où il vous attaque. Cette maxime inspire et vivifie toutes les théories de Foch. Elle est comme le fil directeur qui le guide dans son exposé.

Bonaparte disait aux généraux autrichiens

réunis autour de lui à Léoben : « Il y a beaucoup de bons généraux en Europe, mais ils voient trop de choses; moi je n'en vois qu'une, ce sont les masses. Je tâche de les détruire, bien sûr que les accessoires tomberont ensuite d'eux-mêmes. »

A la guerre, pour savoir commander, il faut d'abord avoir appris à obéir. Un chef, quelle que soit l'unité qu'il commande, division, corps d'armée, armée, reçoit de son supérieur un ordre. Il s'agit avant tout de le comprendre, dans son esprit, de se mettre en présence de la réalité, comme un chasseur se campe devant la pièce de gibier qu'il veut tirer, puis de faire appel à toutes les ressources de son intelligence et de son caractère pour en réaliser, par les moyens les plus appropriés, l'exécution. Obéir à un ordre comporte souvent une certaine liberté d'action, laissée à qui le reçoit. Rien n'est plus contraire à la véritable discipline, intelligente, active, que la soumission inerte et rigide à une formule toute faite.

Foch en cite un exemple fameux; celui du général de Faily qui, tout en paraissant se tenir à la lettre des ordres reçus, ne les exécute pas, par manque d'intelligence et surtout de caractère, par la peur des responsabilités. Il le montre hésitant, tâtonnant et empêchant finalement son corps d'armée de participer à la bataille. Après de Faily il cite le cas de Garibaldi en 1870 dans

les combats autour de Dijon. Il prouve par des faits précis que, là aussi, Garibaldi n'a pas véritablement obéi aux ordres reçus. Ce sont des vues personnelles, des considérations d'amour-propre, la recherche du succès apparent qui dictèrent sa conduite.

Garibaldi et le général de Faily, dit Foch, deux chefs de provenance différente, aboutissent donc à la même fin : le désastre, par la même voie : l'indiscipline intellectuelle, l'oubli du devoir militaire au sens le plus exact du mot.

Et Foch termine par ces lignes :

« A la guerre, ce qui compte avant tout c'est le facteur moral. La volonté de vaincre y domine tout. Il se passe dans les grandes batailles un phénomène psychologique qui en explique et en détermine le résultat. 100.000 hommes laissent 10.000 des leurs sur le carreau et s'avouent vaincus : ils battent en retraite devant les vainqueurs qui ont perdu autant de monde, sinon plus. Au demeurant, ni les uns, ni les autres, ne savent, quand ils se retirent, ni ce qu'ils ont perdu eux, ni ce qu'on a perdu en face. Ce n'est donc pas devant un fait matériel des pertes, ni à plus forte raison devant une comparaison de chiffres qu'ils reculent, qu'ils renoncent à la lutte. « 90.000 hommes vaincus, dit le général Cardot dans une analyse très pénétrante, se retirent devant 90.000 hommes vainqueurs, uniquement parce qu'ils n'en veulent plus, et ils n'en veulent plus parce qu'ils

ne croient plus à la victoire, parce qu'ils sont démoralisés et à bout de résistance. »

Foch cite la pensée célèbre de Joseph de Maistre : « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit perdue car une bataille ne se perd pas matériellement ». Donc c'est moralement qu'elle se perd ? Mais alors c'est aussi moralement qu'elle se gagne et nous pouvons dire : une bataille gagnée c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu.

« Frédéric le Grand passant devant un vieux château en Silésie voit sur une porte un blason où deux cerfs se bûchent, avec cette devise : le plus obstiné l'emporte. » Voilà la source la plus vraie du succès, s'écrie l'homme de guerre.

Le maréchal Bugeaud avait coutume de dire : « O Puissance morale, tu es la Reine des Armées ! »

Ce qui crée la victoire c'est avant tout l'action du chef. « Ce ne sont pas, a dit Napoléon, les légions romaines qui ont conquis les Gaules, mais César, ce ne sont pas les soldats carthaginois qui ont fait trembler Rome, mais Annibal. Les grands résultats à la guerre sont le fait du commandement. N'est-ce pas dans cette influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui qu'il faut aller chercher l'explication de ces mouvements inconscients de la masse humaine, dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée sur le champ de bataille se sent

portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné. »

Foch attribue à l'action du chef un rôle prépondérant. La bataille, d'après lui, n'est pas abandonnée à elle-même. Elle doit être conduite, et c'est parce qu'elle est bien ou mal conduite qu'elle est gagnée ou perdue. Il n'est pas d'idée qui lui soit plus chère que celle-là. Il n'est pas de thèse sur laquelle il insiste avec plus de force. C'est la notion essentielle qu'il désire avant tout faire entrer dans l'esprit de ses élèves, et dont il fait en quelque sorte la clef de voûte de tout son enseignement.

Cette action du chef dans la bataille a été, comme on sait, niée par Tolstoï dans son roman célèbre *Guerre et Paix*. Ce roman ne contient pas seulement une peinture d'ailleurs admirable de la guerre et des esquisses de combattants, mais aussi une théorie. Tolstoï s'efforce de démontrer, par des exemples empruntés à la campagne de Russie et notamment à la bataille célèbre de Borodino (les Français l'appellent la Moskova), que l'action du chef est nulle ; les forces une fois déchainées échappent à sa direction ; elles se développent d'après mille hasards, mille accidents fortuits sur lesquels il n'a aucune prise. Tolstoï prenant en détail la série des ordres donnés par Napoléon essaye de prouver que ces ordres n'exercent aucune influence véritable sur le déroulement du combat. En regard de Napoléon

qui s'agite ainsi dans le vide, qui croit être un acteur alors qu'il n'est qu'un simple spectateur, il montre Koutousof, le généralissime russe, dormant ou lisant des romans, n'essayant pas d'intervenir, bien convaincu, dans le fatalisme auquel il s'abandonne, que son intervention n'aurait aucun effet.

Ces idées de Tolstoï, dont il serait facile de démontrer la fragilité, portent la marque propre du génie russe. La révolution russe notamment vient de nous en faire voir l'application. Tout s'y est passé selon les théories de Tolstoï. Les événements et les masses ont été entièrement abandonnés à eux-mêmes. Jamais un des chefs n'a eu le vrai courage, la force d'esprit et de caractère pour tenter d'en diriger le cours.

Tolstoï, bien qu'il soit un romancier de génie, n'est après tout qu'un romancier. Mais certains théoriciens militaires ont soutenu une thèse qui présente de grandes ressemblances avec la sienne; c'est celle de la *bataille anonyme*. Ils ont cherché, dans l'histoire, des cas où, par suite d'un événement fortuit, mis à profit par les exécutants, le combat s'est déroulé tout autrement que le chef ne l'avait prévu. Foch critique vigoureusement cette doctrine. Il en montre les dangers. La bataille évidemment, comme toutes choses humaines, est soumise à des accidents. Le chef, quel que soit son mérite, ne saurait tout prévoir, tout régler. On peut, en fouillant l'histoire,

découvrir tel ou tel combat où son action n'apparaît pas. Mais ils sont l'exception, et ne font que confirmer la règle. Dans l'ensemble l'action du chef reste le facteur décisif.

« Pour battre l'adversaire, a dit le général Cardot que Foch se plaît à citer, il est inutile de lui couper à la fois les bras, les jambes, de lui trouer la poitrine et de lui crever le ventre; un coup d'épée au cœur ou de massue sur la tête suffisent. »

La victoire dépend d'un *coup suprême* porté sur un point. C'est ce que Napoléon a formulé en disant qu'il faut et qu'il suffit pour être victorieux d'être le plus fort sur un point donné à un moment donné. Clausewitz, le fameux théoricien allemand, résumait ainsi la stratégie napoléonienne : « Quand on soulève le voile qui, dans les batailles de Napoléon, recouvre toutes les longueurs inséparables d'une première orientation nécessaire à l'arrivée d'un corps voisin, à l'exécution d'un mouvement, l'on voit toujours *l'attaque décisive des masses entrer en scène avec toute sa furie et toutes ses allures tragiques* ».

Napoléon expliquant sa doctrine au Maréchal Gouvion Saint-Cyr disait : « Au début de la bataille, il faut agir selon les circonstances. Vers la fin de la journée, quand on s'aperçoit que l'ennemi fatigué a mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, il s'agit de ramasser toutes ses réserves pour lancer sur le champ de bataille

une forte masse d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie; grâce à cette masse tombant sur un ennemi qui ne l'a pas prévue, on crée un événement et, par ce moyen, on obtient presque toujours la victoire. »

Ces phrases qui condensent dans une claire formule toute la stratégie napoléonienne sont à retenir. On sent que Foch s'en est littéralement imprégné, qu'elles dirigent et dominent sa doctrine.

Il l'illustre par un exemple saisissant, celui de la colonne Macdonald à Wagram. Il suit, l'une après l'autre, toutes les phases de cet « acte tragique ». La colonne est préparée par une charge de 40 escadrons destinés à lui faire sa place de rassemblement, par une canonnade de cent pièces pour ébranler l'adversaire. Elle est exécutée par 50 bataillons en masse (22 500 hommes).

Cette masse d'infanterie est impuissante à agir par son feu à cause de la formation qu'elle a prise. Elle est sans effet par ses baïonnettes, puisque nulle part l'ennemi n'attend le choc. Elle ne fait donc aucun mal matériel à l'adversaire et elle subit par contre de très lourdes pertes. Elle est réduite à 1500 hommes quand elle atteint son objectif Sussenbrun, et cependant elle ébranle l'ennemi et le met en déroute. Elle est la raison décisive et foudroyante d'une très grande victoire. On voit donc en dernière analyse, la troupe décimée battre la troupe décimante. Quelle preuve éclatante pourrait-on trouver de cette vérité : la

victoire n'est point le résultat des forces matérielles mais, par-dessus tout, des forces morales.

Nous touchons ici au point culminant, à l'idée maîtresse de la doctrine de Foch. Cette affirmation revient comme un leit motiv dans tous ses cours.

Nous verrons, par la suite, durant les grandes batailles de la Marne, de l'Yser, de la Somme, durant la campagne de France de 1918, qu'elle inspira et anima toute sa stratégie.

C. — ÉTUDE D'UN CAS CONCRET.

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE DE 1870-71 LE FORT ET LE FAIBLE DE L'ÉTAT-MAJOR GERMANIQUE.

Son premier livre : *Des Principes de la Guerre*, contient ses théories.

Dans le second : *De la Conduite de la Guerre. La manœuvre pour la bataille*, il s'efforce d'en faire voir l'application à un cas concret, la Guerre franco-allemande de 1870-71.

« Pour entretenir en temps de paix le cerveau d'une armée, le tendre constamment vers la guerre, dit-il, il n'y a pas de livre plus fécond en méditation que celui de l'histoire. Aussi n'avons-nous pas craint d'aborder le douloureux passé de 1870. »

Foch termine sa préface par ces mots : *In memoriam, in spem!* Après les tristes souvenirs, l'espérance en des jours meilleurs!

Les causes immédiates de cette guerre, l'étincelle qui devait allumer le brasier, Foch, de son esprit lumineux, les expose avec une précision et une concision remarquables : c'est le fameux entretien du 13 juillet 1870 dont Bismarck nous a laissé le récit.

Moltke, Roon et Bismarck déjeunent ensemble à Ems et parlent de la guerre impatientement attendue lorsqu'arrive une dépêche du Roi très rassurante.

On lit ce télégramme.

« Roon, Moltke, raconte Bismarck, laissent tomber d'un même mouvement leur couteau et leur fourchette. Nous étions profondément abattus et nous avions tous le sentiment que l'affaire se perdait dans le sable.

« Je m'adressai alors à Moltke et lui posai cette question : L'instrument dont nous avons besoin pour la guerre, notre armée, est-il réellement assez bon pour que nous puissions commencer la guerre en comptant sur la plus grande probabilité de succès ?

« — Nous n'avons jamais eu de meilleur instrument, répond-il.

« Roon en qui j'avais, il est vrai, moins de confiance, confirma pleinement ce qu'avait dit Moltke.

« — Eh bien ! alors, continuez tranquillement à manger, dis-je à mes deux commensaux.

« Je m'assis à une table ronde en marbre qui

était placée à côté de celle où l'on mangeait, je relus attentivement la dépêche. Je pris mon crayon et rayai délibérément tout le passage où il était dit que Bénédicti avait demandé une nouvelle audience. Je laissai subsister la tête et la queue.

« La dépêche avait un tout autre air. Je la lus à Moltke et à Roon dans la rédaction que je venais de lui donner. Ils s'écrièrent tous deux :

« Magnifique ! cela produira son effet. »

« Nous continuâmes à manger du meilleur appétit. » On connaît la suite.

Ce récit, dit Foch, dispense de tous commentaires.

La guerre a donc été voulue, imposée par la Prusse, qui depuis longtemps s'y préparait. Moltke en a, dans ses moindres détails, déterminé le plan. Il a prévu la concentration des forces allemandes qui, d'après ses calculs, sont supérieures aux forces françaises. Ces forces concentrées, il est décidé à attaquer. L'idée de l'offensive, puisée dans une étude approfondie des campagnes napoléoniennes, est l'idée dominante de la stratégie allemande.

Moltke groupe ses troupes en quatre armées, trois destinées à agir immédiatement, la quatrième formée de deux corps constituant la réserve en avant de Mayence.

Foch, historien impartial, montre les avantages de cette stratégie prussienne : « Envisagée au seul point de vue du résultat cherché, elle est

d'une certitude mathématique, pleine de grandeur et de simplicité. »

Mais son œil clairvoyant en discerne aussi les défauts. Il n'est pas dupe d'une admiration aveugle. Comparée à la stratégie de Napoléon, à celle de 1806, par exemple, qui aboutit à la victoire d'Iéna, elle apparaît d'une infériorité éclatante. C'est que Napoléon, tout en ayant son esprit tourné vers l'offensive, songeait aussi à se défendre au cas où l'ennemi prendrait l'initiative de l'attaquer. La concentration de ses troupes était donc défensive au début, franchement offensive pour terminer. Moltke, au contraire, tout à son désir d'attaque, ne prend aucune sûreté stratégique au début. S'il s'était trouvé devant un adversaire entreprenant, cette imprudence, cette négligence auraient pu lui coûter très cher.

Moltke, pour se faire éclairer et garder, a recours à un simple corps de cavalerie qui n'est soutenu, à plusieurs journées à l'arrière, que par une division d'infanterie.

Comme organe de renseignement, dit Foch, ce corps est d'une valeur discutable.

Comme organe de résistance, il est d'une puissance insuffisante. Il résulte de cette grosse faute que l'État-Major allemand ne sera pas exactement renseigné sur l'ennemi, et aussi que, faute de protection, il tombera sur l'adversaire sans avoir le temps de réunir toutes ses forces. Toute direction stratégique éclairée lui est donc interdite.

C'est de surprise en surprise qu'il va promener ses armées. Ses troupes, menées de la sorte et rencontrant l'adversaire, engageront la bataille sans savoir exactement ce qu'elles ont devant elles. Ce sont les exécutants qui dirigeront cette bataille et non point le généralissime. Si elles avaient affaire à un ennemi bien commandé, elles seraient certainement battues. Telle est l'erreur fondamentale de cette stratégie allemande; nous verrons tout le long de la guerre les conséquences en apparaître clairement. Elle aboutit à une bataille *imprévue, improvisée, impossible à conduire*. L'échec serait fatal, dit Foch, devant un adversaire actif.

Infiniment supérieure est la stratégie napoléonienne qui permet de frapper où l'on veut, *comme et quand on veut*, en parfaite connaissance de cause.

Moltke, comparé à Napoléon, est donc nettement inférieur; il n'est, en regard de l'homme de génie, du maître, qu'un élève studieux, méthodique et réfléchi.

Fort heureusement pour lui, il eut affaire à l'État-Major français, qui n'avait rien étudié, rien préparé, rien prévu. L'idée stratégique de cet État-Major, si l'on peut l'appeler de ce nom, consistait à exécuter, à travers l'Allemagne du Sud, une marche d'environ un mois, pour se lier à l'armée autrichienne qui se formerait éventuellement en Bohême.

« Penser à entreprendre la traversée de toute l'Allemagne en armes, pour aller tendre la main à des alliés incertains, c'était évidemment de notre part, dit Foch, supposer le problème résolu, l'adversaire inactif, battu, la victoire acquise. C'est à ces propositions cependant, comble d'ironie ou comble d'ignorance, que s'arrête l'État-Major français pour en faire la base d'un projet d'opérations. »

Comme un plan chimérique comporte rarement une préparation effective, aucune exécution n'est préparée. Quand le moment arrive de le réaliser, l'insuffisance des chemins de fer empêche absolument la concentration de l'armée et nous oblige à éparpiller nos forces en deux masses, l'une en Alsace, l'autre en Lorraine, séparées par les Vosges. Une troisième armée de réserve se concentre au camp de Châlons.

En même temps que l'invasion de l'Allemagne du Sud, on a prévu un débarquement sur les côtes de la Mer Baltique; on organise pour cela un corps de 50 000 hommes avec les troupes de la Marine et une division laissée à Toulon; c'est là une faute grave, un éparpillement déplorable de nos forces. Ces 50 000 hommes nous feront défaut au moment des batailles décisives; de plus on ne tarde pas à constater que la Marine, n'ayant rien préparé, elle aussi, est hors d'état d'entreprendre un pareil transport.

Quand il s'agit de réunir nos deux armées de

Lorraine et d'Alsace, toutes les lacunes de notre préparation se montrent au grand jour : service de l'Intendance et du Ravitaillement, ambulances, trains, convois, tout cela manque à la fois. Les hommes de réserve ne rejoignent pas en temps voulu. Cette invasion chimérique de l'Allemagne du Sud ne peut s'effectuer.

On voit que Foch, après avoir signalé les fautes de l'État-Major allemand, se montre autrement sévère, autrement dur pour l'État-Major français.

Faute d'un plan judicieux, intelligemment conçu, faute de préparation sérieuse et méthodique, les Français seront donc obligés de se tenir sur la défensive; ils seront réduits à attendre le choc de l'adversaire.

Les armées allemandes, leur concentration terminée, s'ébranlent et passent à l'attaque.

La première armée est commandée par Steinmetz. C'est un homme de soixante-quatorze ans, vieux soldat des luttes de l'Indépendance, actif et vigoureux, qui, en 1866, dans la guerre avec l'Autriche, s'est fait remarquer par son indomptable énergie et son esprit d'initiative. On l'avait surnommé depuis lors *le lion de Nachod*. Infatigable, très dur pour lui-même comme pour les autres, il était d'un caractère peu commode, extrêmement susceptible, ombrageux et méfiant, ce qui rendait ses relations difficiles avec ses supérieurs comme avec ses subordonnés.

Entre lui et de Moltke, des divergences de vue, de graves différences d'appréciation se produisent constamment. Il n'y a aucune entente réelle entre le Grand Quartier Général allemand et celui de la première armée.

Ce défaut de coordination, qui aurait pu avoir de si graves conséquences, apparaît avec une évidence éclatante dès les premiers combats, à la bataille de Spickeren (6 août 1870). Cette bataille est déclenchée par l'initiative d'un simple commandant de division, le général de Kameké. Il prend sur lui, sans ordre de ses supérieurs, sans renseignements exacts sur la situation de son adversaire, de provoquer une bataille qui doit engager tout un corps d'armée, peut-être même l'armée tout entière. Il donne l'ordre d'attaque alors qu'il n'a sous la main que 6 bataillons, sa seconde brigade n'étant pas encore arrivée sur le terrain du combat; il néglige de prévenir par surcroît les colonnes voisines.

Tout autant de fautes, tout autant d'erreurs, qu'on ne saurait trop critiquer de la part d'un subordonné, car elles aboutissent à supprimer dans la conduite de la guerre l'action du commandement suprême. Si chacun des exécutants se permet de provoquer ainsi la bataille sans attendre l'ordre de ses chefs, il n'y a plus aucune unité de commandement, aucune direction supérieure des opérations.

Faire cette critique, ajoute fort judicieusement

Foch, ce n'est nullement, comme on pourrait le croire, interdire aux subordonnés l'initiative et l'esprit d'offensive. On trouve cet esprit et cette initiative chez les chefs des grandes armées napoléoniennes; mais ils y associent constamment une autre vertu, tout aussi nécessaire, la discipline. Au lieu d'agir en complète indépendance, comme le firent dans la guerre de 1870 la plupart des généraux allemands, on les voit s'associer intimement aux volontés, aux décisions de leur chef, constamment occupés de le renseigner, de l'éclairer, agissant toujours en parfaite coordination avec lui. Il serait facile d'en citer d'innombrables exemples, celui du Maréchal Lannes, entre autres, en octobre 1806, avant la bataille d'Iéna.

Lannes arrive le 12 octobre devant Iéna occupé par un corps ennemi d'environ 15 000 hommes. Ce corps se met en retraite après quelques coups de canon. Le 5^e corps français s'empare d'Iéna et pousse une division en avant-garde dans la direction de l'ennemi, vers Weimar. Le jeune Maréchal (il n'a que trente-huit ans) rend compte immédiatement de ses faits à l'Empereur.

Son rapport parvenant à Napoléon à trois heures de l'après-midi provoque immédiatement de sa part un ordre de concentration sur Iéna des 4^e et 6^e corps de la Garde et des divisions de cavalerie. L'Empereur rejoint de sa personne le Maréchal Lannes sur le *Landgrafenberg*. On

sait le reste, l'arrivée pendant la nuit de toute la Grande Armée sous la protection du 5^e corps qui forme une avant-garde immobile, silencieuse, sans feu de bivouac, à l'affût de l'adversaire.

Le lendemain, grâce à ces habiles dispositions, c'est la victoire d'Iéna et la déroute complète de l'armée prussienne.

Si le Maréchal Lannes eût agi autrement, s'il s'était lancé à l'aveuglette contre l'ennemi en retraite, la victoire nous échappait.

Voilà un vrai modèle d'art militaire. C'est ainsi que doit se conduire un exécutant.

Qu'on imagine, dit Foch, les mêmes hommes placés à la tête des troupes allemandes en 1870. Ils auraient agi d'une façon toute différente et, sans aucun doute, dès les premières rencontres, ils auraient obtenu sur l'adversaire des résultats décisifs.

« Encore une fois, dit Foch, l'art de la guerre ne consiste pas uniquement, pour les chefs d'un rang élevé et pour les commandants d'avant-garde, à foncer sur l'ennemi comme des sangliers. Pour qu'il y ait ensemble, il faut qu'il y ait entente, consultation et soumission du subordonné à une direction supérieure qui ne se borne pas à faire des plans, mais qui commande effectivement. Que dirait-on d'un chef d'orchestre qui, après avoir indiqué le morceau de musique à jouer, se tiendrait au loin derrière son orchestre, abandonnant aux exécutants le soin de partir et de

s'accorder quand et comme ils l'entendraient?

C'est ce que fit de Moltke en 1870. La guerre ne fut donc pas véritablement dirigée par lui. Ce sont les sous-ordres qui prennent les initiatives.

En présence de ces initiatives qui sont, dans le fond, de vraies désobéissances, l'attitude de de Moltke est bien curieuse à observer? Systématiquement, on le voit s'abstenir de récriminer contre les faits accomplis et d'en blâmer les auteurs. Il se borne à prendre acte du passé pour en faire le point de départ de nouvelles combinaisons. Non seulement il couvre de sa propre autorité les erreurs et les fautes de ses subordonnés, il évite de les blâmer, mais il les approuve, ce qui les engage à recommencer de plus belle. Il désire conserver et développer leur esprit d'initiative, persuadé qu'il en sortira la victoire. Cette victoire sera donc le résultat non pas de ses combinaisons à lui qui ne sont presque jamais suivies par les exécutants, mais d'autres combinaisons improvisées par eux. A défaut de gros succès stratégiques qui ne peuvent découler que d'un plan d'ensemble, coordonné par le Généralissime, il se produira une série de succès tactiques qui finiront par ébranler, par démoraliser quand même l'adversaire.

Nous nous trouvons ici, dit Foch, en présence d'une conduite de la guerre bien inférieure sans doute, au point de vue de l'art et de la science militaire, à celle de Napoléon, mais qui, appliquée,

à défaut d'un homme de génie, par un ensemble d'hommes énergiques, aboutit à d'excellents résultats.

Ces résultats, il est vrai, sont dus, pour la plus grosse part, aux fautes, à l'inertie lamentable de l'adversaire.

Un trait caractéristique que l'on trouve chez tous les chefs français, c'est leur complète passivité. Ils ne marchent jamais qu'en vertu d'ordres fermes venus d'en haut; chacun d'eux s'attache pour l'exécution de ces ordres à la lettre et jamais à l'esprit; il se trouve ainsi subitement déconcerté dès qu'il se produit une situation nouvelle que ses instructions n'ont pas prévue. A l'inverse des Allemands qui se jettent hardiment dans la bataille, persuadés qu'ils seront soutenus par leurs voisins, les généraux français apparaissent toujours timorés, méfiants, persuadés qu'ils n'auront à compter que sur eux-mêmes.

« Devant cette passivité, les excès et les intempérances mêmes de l'initiative allemande devaient aboutir au succès. *La victoire va toujours à ceux qui le méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence.* »

Foch continue son instructive comparaison entre la stratégie napoléonienne et la stratégie prussienne durant la guerre de 1870. Il montre combien celle-ci est nettement inférieure à celle-là. Après leur premier succès sur la Sarre, les Allemands sont obligés de faire halte, ils sont

hors d'état d'exploiter immédiatement leur avantage. C'est que leur Haut Commandement doit reprendre possession de lui-même et de son armée après les événements imprévus dont la conduite lui avait entièrement échappé.

« N'est-ce point la preuve, dit Foch, que l'outil trop lourd n'est pas à la main de l'artiste, qu'il lui glisse des doigts ou l'entraîne? »

D'où provient cette infériorité, dit Foch. Nous touchons ici à un point capital de son exposé. Il analyse d'une façon pénétrante l'esprit de cet État-Major prussien, ses méthodes de travail, et cette analyse va nous livrer la clef de cette stratégie.

Moltke est avant tout un homme de cabinet; il fait un appel constant à la déduction, au raisonnement. Il assoit ses projets sur des conjectures et des hypothèses raisonnées qui très souvent ne cadrent nullement avec la réalité des choses, née de causes insaisissables ou inexplicables. Cet esprit systématique a été résumé par Von der Goltz dans une phrase célèbre :

« *Les dispositions rationnelles de l'adversaire ne sont-elles pas les plus solides bases que nous puissions donner à nos combinaisons?* »

Voilà la théorie prussienne; voilà le principe dont s'inspire constamment cet État-Major. Il décrète à priori que l'ennemi doit prendre telle ou telle décision, parce que cette décision est la plus logique, la plus raisonnable. Un tel système

consiste à substituer les constructions rationnelles à la réalité mouvante des faits. Rien de plus complexe, de plus capricieux, de moins logique que la guerre. Décider qu'un général ennemi se portera dans telle direction parce que cette marche lui est commandée par la logique, c'est vraiment ne tenir aucun compte des mille hasards, des mille causes fortuites qui peuvent se produire. Ce qui paraît logique à l'un peut sembler illogique à l'autre.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », a dit Boileau. On pourrait renverser la proposition et dire : ce qui semble vraisemblable, à la guerre comme dans la vie, a beaucoup de chances de n'être point vrai. Combien il serait plus sage, au lieu de raisonner ainsi d'après des données abstraites, de chercher par une observation incessante, par un excellent service de renseignements, à surprendre les véritables décisions de l'adversaire ! C'est toujours ainsi que procédait Napoléon.

Foch fait paraître les conséquences fâcheuses d'une pareille méthode : tout le long de la campagne franco-allemande, jusqu'à l'investissement de Metz, l'État-Major allemand, au lieu de chercher à connaître la situation exacte, les mouvements de l'armée française, au lieu de voir cette armée telle qu'elle était et où elle était, s'obstine à raisonner sur des hypothèses qui presque jamais ne cadreront avec les faits.

Il croit cette armée en retraite vers Verdun, alors qu'elle n'avait pas quitté les environs de Metz. La bataille s'engage donc très mal pour lui. Il devait logiquement être battu, s'il n'avait pas eu affaire à un adversaire aussi passif, aussi inerte, aussi mal commandé. La *stratégie* prussienne fait faillite. Elle n'est sauvée que par la *tactique*. Les exécutants, les commandants de corps d'armée, de division, valent infiniment mieux que le général en chef. Ils sont, eux, animés du véritable esprit militaire. C'est ici que l'enseignement de Moltke, ses efforts pour insuffler à son armée l'esprit d'offensive napoléonienne, le goût du risque, l'acceptation virile des responsabilités, ont porté leurs fruits. Grâce à eux, ce qui aurait dû être une défaite se transforme en victoire.

Cet exposé de Foch, le récit des batailles autour de Metz qui décidèrent le sort de la guerre, Gravelotte, Saint-Privat, noms qui sonnent si douloureusement aux oreilles françaises, est une merveille de précision, de clarté, de finesse psychologique. Il montre, jour par jour, heure par heure, les illusions, les égarements de Moltke s'obstinant à vivre dans un véritable nuage, par suite de sa tendance invincible à substituer les raisonnements aux faits. La bataille décisive est engagée par lui aussi mal que possible. Il est mal renseigné sur la situation, sur les intentions de l'adversaire. Ses forces au lieu d'être concentrées, sont éparpillées. Le 18 août, au matin de la

bataille de Saint-Privat, le grand quartier général allemand, celui de la première armée et celui de la deuxième armée sont isolés les uns des autres, « enveloppés », dit Foch, « d'un épais brouillard », chacun d'eux agissant à sa guise et d'après des directives différentes.

Ce n'est certes pas là un modèle de commandement supérieur.

A une telle conduite de la guerre, il faut opposer celle de Napoléon, qui s'inspire non point de notions abstraites, de données à priori, mais des réalités. Napoléon n'est pas un homme de cabinet, mais un véritable chef de guerre qui prend ses décisions sur le champ de bataille, suivant la marche des événements. Il les modifie, il se garde et il observe, pareil à un escrimeur de génie qui porte ses coups et ses ripostes, non point d'après un système préconçu, mais selon le jeu de son adversaire.

L'infériorité, par rapport à Napoléon, de cet État-Major allemand est donc évidente et cependant nous le voyons remporter des victoires décisives. C'est que, à côté de ses défauts, il possède de grandes, d'indiscutables qualités. Foch, après avoir, avec une parfaite clairvoyance, énuméré, analysé les défauts, met en lumière les qualités. Grâce aux enseignements de cet État-Major, le corps des officiers prussiens possède sur la guerre une morale saine, une doctrine certaine. Il recherche la bataille, persuadé qu'elle

est l'élément décisif de la victoire. Il a beaucoup travaillé; il s'est minutieusement préparé à cette guerre dont il était sûr qu'elle éclaterait un jour; son armée, grâce à ses efforts incessants, possède une écrasante supériorité d'artillerie et d'effectifs. Ayant étudié à fond les méthodes napoléoniennes il a su les développer méthodiquement. Il a « usiné », selon le mot si expressif de Foch, la guerre de masses et lui a donné des proportions gigantesques. Si donc la victoire ne sort pas des conceptions géniales de Moltke, elle est due à l'armée prussienne tout entière qui est son œuvre.

Si cependant cette armée avait trouvé devant elle une armée française commandée par des chefs énergiques et instruits, il est certain que par suite des lourdes fautes de son État-Major elle aurait été battue.

Heine, qui connaissait bien ses compatriotes, s'est finement moqué de leur tendance invincible à édifier des systèmes :

« Zu fragmentarisch ist Welt und Leben —
Ich will mich zum deutschen Professor begeben.
Der weiss das Leben zusammensetzen,
Und er macht ein verständlich System daraus;
Mit seinem Nachtmützen und Schlafrocksetzen
Stopft er die Lücken des Weltenbaus. »

« Trop fragmentaire est le monde et la vie —
Je vais m'adresser à un professeur allemand.
Qui saura, lui, mettre de l'ordre là dedans,
Il fait de tout cela un système intelligible;
Avec son bonnet de nuit et sa robe de chambre
Il bouche les trous de la construction mondiale. »

Le professeur allemand, fabricant d'un système intelligible, bouchant, avec sa robe de chambre et son bonnet de coton, les trous de la construction mondiale, est tout pareil au stratège qui substitue ses idées préconçues et théoriques à la réalité des faits.

Cet état d'esprit systématique, ce pédantisme professoral, si spirituellement raillés par Heine, cette manie de voir les choses à travers des théories toutes faites, on les retrouve dans l'État-Major allemand qui a dirigé la dernière guerre. C'est de là que découlent la plupart de ses erreurs.

Après sa victoire de Charleroi et la bataille des frontières, il voit l'armée française non telle qu'elle est vraiment, mais telle qu'il la suppose. Il la juge démoralisée, battue d'avance, à la veille du désastre, hors d'état de soutenir une grande bataille. Il estime donc inutile de prendre des précautions, de s'éclairer, de se garder. Il ne connaît plus qu'une méthode : se jeter en avant à toute allure, foncer hardiment sur l'adversaire, et le bousculer.

Notez que les faits, si cet État-Major avait daigné les observer et en tenir quelque compte, contredisaient absolument cette folle confiance. L'armée française en retraite était si peu démoralisée, qu'elle se trouva capable, chaque fois qu'elle le voulut, de suspendre sa marche en arrière pour porter à l'ennemi de terribles coups

de boulot. C'est ainsi qu'une partie de la cinquième armée, à Guise, bouscule la garde prussienne et demeure maîtresse du champ de bataille. C'est ainsi que la division du Maroc à la Fosse à l'Eau, près de Signy-l'Abbaye (28 août), bat tout un corps saxon.

Ce sont là des faits qu'un haut commandement digne de ce nom a le devoir de ne pas négliger. Mais il s'obstine à ne pas les voir. Toute précaution lui paraît superflue ; chacune de ses armées pousse droit devant elle, aussi vite qu'elle peut marcher. La plus puissante, celle de Von Kluck, qui se trouve à l'extrême droite et forme l'aile enveloppante, précipite son mouvement en avant. Les corps qui la composent, les meilleurs de l'armée allemande, ont, par une chaleur torride, fourni de terribles étapes (40 kilomètres par jour en moyenne). Ils se sont battus à Charleroi où ils ont éprouvé de grosses pertes. Von Kluck malgré tout cela laisse sur sa droite le camp retranché de Paris, ignorant les forces exactes qui s'y trouvent, ne se demandant pas si le commandement français ne s'est pas occupé d'y constituer une très forte armée, ce qui était justement le cas. Pour se garder contre cette menace qui pouvait devenir particulièrement grave, il ne laisse sur sa droite qu'un simple corps ; puis il reprend aventureusement, imprudemment sa course vers le Sud-Ouest à la poursuite de l'armée anglaise et française qu'il espère envelopper.

Or, c'est lui qui se trouve maintenant en grand danger d'être tourné. L'armée Maunoury qu'il a ignorée ou négligée fonce hardiment sur ce corps et le bouscule. La menace est directe, le danger immédiat. Von Kluck qui a franchi aveuglément la Marne la fait repasser aussitôt à une partie de ses troupes qu'il jette contre l'armée Maunoury.

Mais c'est là comme on dit découvrir Pierre pour couvrir Paul. L'armée anglaise n'ayant plus devant elle que des forces inférieures se porte en avant. Voici Von Kluck coincé entre les deux pinces d'une tenaille qui risquent de se refermer sur lui. C'est en vain que par des coups répétés il essaye d'ébranler Maunoury qui demeure inébranlable. Après quatre journées de bataille, ses troupes épuisées, accablées, il est contraint de battre rapidement en retraite, s'il veut échapper au désastre. C'est une des causes, la principale, de la grande défaite allemande.

En 1914, comme en 1870, l'État-Major allemand a donc engagé la grande bataille, la bataille qui devait être décisive, dans des conditions extrêmement imprudentes; et s'il l'a fait c'est que, tout à ses idées préconçues, il a vu l'armée ennemie tout autre qu'elle n'était. Cette armée aux neuf dixièmes intacte, il l'a considérée comme battue d'avance. S'il l'avait estimée à sa juste valeur, il aurait pris d'autres précautions et, la première de toutes, celle de n'engager la bataille qu'avec toutes ses forces disponibles. Car, un corps d'ar-

mée ou même une division de plus ou de moins et il n'en faut pas davantage pour changer une défaite en victoire. Ce fut précisément le cas pour la bataille de la Marne où, durant quatre jours, l'équilibre fut en quelque sorte instable. Il aurait suffi d'un léger déplacement de forces pour modifier le résultat.

Or, l'État-Major germanique commit à cet égard de lourdes fautes : il expédia, vers la fin du mois d'août, un corps d'armée de plus sur le front oriental où l'avance des Russes en territoire prussien avait rempli d'alarme les *Junker*, grands propriétaires, craignant de voir leurs biens ravagés. Cette avance des Russes ne constituait pas cependant un péril bien sérieux; car il y a très loin de la Prusse Orientale à Berlin. Puisqu'on avait décidé de consacrer la presque totalité des forces à battre d'abord l'adversaire principal, la France, il fallait ne pas se laisser détourner de ce dessein par des considérations étrangères à la stratégie et ne rien distraire de ses forces. Cet État-Major commit de plus l'erreur d'employer, à une opération après tout secondaire, le siège d'Anvers, des effectifs importants, un corps d'armée au moins, qui aurait pu et aurait dû jouer son rôle dans la grande bataille décisive.

Ces erreurs-là furent la cause de sa défaite et elles dérivent du même état d'esprit que Foch dans son exposé historique avait si lumineusement analysé.

Rien, comme on le voit, n'est plus instructif et plus passionnant que cette histoire de la guerre de 1870, vue d'en haut, dans le cerveau, si l'on peut dire, de ceux qui l'ont conduite. Foch se souvient du mot de York de Wartenbourg : « C'est dans les quartiers généraux que se trouve la clef de l'histoire militaire. »

Avec une impartialité admirable, il fait voir les qualités de l'État-Major germanique, mais il en perce à jour les faiblesses.

Il établit par des exemples irréfutables que, comparés à Napoléon, ces stratèges allemands ne sont que de médiocres élèves. Pendant la guerre actuelle, leurs erreurs se reproduiront. Foch qui les connaît si merveilleusement, qui voit clair dans leur jeu, ne sera pas long à en profiter. D'avoir si longtemps étudié, pratiqué cet État-Major germanique et vécu, dans le passé, avec lui, lui donne en ce qui le concerne une sorte de divination. L'expérience, la connaissance qu'il en possède est si précise, si infaillible qu'elle lui permet de lire dans le jeu de son adversaire. Il prévoit toutes ses ruses, toutes ses feintes, tous ses coups.

Durant la bataille de la Marne et celle de l'Yser, cette connaissance approfondie du tempérament de l'ennemi le sert admirablement. Grâce à elle, il n'est jamais démonté, jamais surpris. A chaque coup de l'adversaire il trouve la riposte appropriée.

D. — RÉSUMÉ DE CETTE DOCTRINE.

On pourrait maintenant résumer en quelques formules les idées de Foch sur la stratégie.

L'art de la guerre est, comme tous les arts humains, une affaire de travail incessant, d'application et d'étude. Il comporte une technique qu'il est indispensable d'acquérir et qui ne s'acquiert que par un effort prolongé. Les forces morales, pour une armée, sont plus importantes que les forces matérielles, leur rôle ne fait que s'accroître à mesure que la guerre devient de plus en plus nationale, mettant en jeu les intérêts essentiels et l'existence même des peuples.

Foch est un idéaliste fervent. Il croit en Dieu, en l'immortalité de l'âme. Il est convaincu que la foi, le dévouement des individus à un idéal qui les dépasse confèrent une force irrésistible. Dans la conduite de la guerre, l'action du chef est prépondérante. Une armée ne vaut que par les généraux qui la commandent. Elle est, sans eux, comme un corps sans âme.

La lutte une fois engagée, tout doit tendre vers la bataille qui constitue l'épreuve décisive, suprême; il ne sert à rien d'esquiver cette épreuve, de ruser et de biaiser. Il faut au contraire aborder l'obstacle et le franchir. Le tout est d'arriver à la bataille avec le maximum de ses forces. Tous les efforts du chef doivent être dirigés dans ce sens.

De même que la grande bataille est l'objet essentiel de la guerre, de même il y a dans cette bataille un moment décisif où le coup de massue doit être asséné. C'est ce coup qu'il faut préparer afin de le porter avec une puissance irrésistible.

En présence d'un adversaire dont nécessairement les projets et les décisions nous échappent, la conduite d'une armée ne saurait être enfermée dans un système entièrement bâti d'avance et dans des théories préconçues. La situation stratégique se modifie sans cesse; elle est mouvante et changeante comme les flots de la mer. Le premier devoir du chef est d'en suivre attentivement les modifications. Il ne doit jamais perdre de vue son adversaire mais essayer de surprendre ses desseins et construire ses plans en conséquence. Cette observation minutieuse est la condition essentielle du succès.

E. — UN MODÈLE D'ART MILITAIRE.

En fait d'art militaire, les préceptes, les théories, valent surtout par les exemples qui les illustrent.

Après avoir exposé à ses disciples (car il s'agit, ne l'oublions pas, d'un enseignement, le côté didactique primant tout les autres), comment il conçoit le rôle du chef, Foch cherche dans la masse prodigieuse de ses souvenirs, de ses lectures, un cas précis, concret, qu'il puisse citer

comme modèle. Ce chef-d'œuvre, il le trouve dans la bataille de Saafeld, gagnée sur l'armée prussienne par le Maréchal Lannes en 1806, au début de cette campagne foudroyante qui aboutit à la victoire d'Iéna.

Le récit qu'il en fait à ses élèves est une merveille d'exposé historique. On sent que Foch l'a composé « *con amore* ». C'est que, pour lui, cette bataille de Saafeld, bien que de dimensions restreintes, fait paraître chez celui qui l'a conduite les qualités les plus précieuses et les plus rares qui sont, par surcroît, des qualités éminemment françaises.

Le 9 octobre 1806, la Grande Armée, en trois colonnes, franchit le Franken Wald pour entrer en Saxe.

Le 5^e Corps, commandé par Lannes forme la tête de la colonne de gauche. Il vient de Cobourg et le 9 octobre, après une marche longue et difficile, il arrive à Gräffenthal avec la division Suchet et sa cavalerie; sa deuxième division est à sept kilomètres en arrière.

Les ordres que le Maréchal Lannes reçoit de Napoléon visent trois hypothèses :

1^o Si l'ennemi n'a pas plus de 15 000 à 18 000 hommes, se faire rejoindre par le 7^e corps (Auge-reau) qui se trouve en arrière et attaquer;

2^o Si l'ennemi ayant concentré des forces supérieures à Saafeld, prend lui-même l'initiative

de l'attaque, résister sur place pour donner à l'Empereur le temps d'arriver avec des forces supérieures ;

5° Si l'ennemi précipitant l'attaque ne donne pas à ce secours le temps d'intervenir, se retirer sur Gräffenthal.

Lannes, a donc pour instructions : ou d'attaquer, ou de résister sur place, ou de reculer, c'est-à-dire de manœuvrer en retraite.

Lannes se tient en communication constante avec Napoléon. Trois fois par jour, il le renseigne, avec une précision minutieuse, sur sa situation et sur celle de l'ennemi. Le service des liaisons, qui est primordial à la guerre, est donc admirablement organisé.

Le Maréchal porte son corps d'armée en avant, en couvrant sa marche par une colonne d'avant-garde.

Ici, une petite esquisse, un tableautin militaire fait de quelques coups de crayon.

« C'est par une belle matinée d'automne, avant le jour, par une fraîcheur piquante; on s'est mis en mouvement d'un pas alerte. Les troupes sont assez chargées : trois jours de vivres sur le sac. Malgré cela on marche bien; c'est la Grande Armée en pleine possession de tous ses moyens. Tout le long de la colonne circulent des chansons : on en a même fait pour la circonstance, pour la nouvelle guerre.

« A la première halte, on lit aux troupes les proclamations de l'Empereur. Elles sont saluées par les cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! » qui vont réveiller les échos les plus lointains de ces gorges d'ordinaire silencieuses. Puis la marche reprend d'une allure toujours vive et gaie.

« En tête des troupes marche le Maréchal Lannes, brillant commandant d'avant-garde s'il en fût, le vainqueur de Montebello dont nous admirerons tantôt cependant le calme, la mesure, la prudence, comme la décision et l'énergie. Il vient d'avoir trente-sept ans. C'est de lui que Napoléon, qui se connaissait en hommes, a écrit :

« Il était sage, prudent, audacieux devant l'ennemi, d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation, la nature avait tout fait pour lui. Il était supérieur à tous les généraux de l'Armée Française sur le champ de bataille pour manœuvrer 25 000 hommes d'infanterie. »

Ce tableau de Foch est complet. Nous avons ici, sous nos yeux, le cadre et les acteurs.

Au débouché du bois, on découvre subitement l'armée ennemie : devant Saafeld, au pied des pentes, sur trois lignes régulièrement et correctement tracées, apparaît une force qu'on peut évaluer à 6 ou 7000 hommes. C'est la division du Prince Louis de Prusse.

Lannes se trouvant dans la première hypothèse prévue par Napoléon décide donc de l'attaquer.

Comment va-t-il monter cette attaque?

Les Prussiens, cela ressort de leurs dispositions, sont convaincus que les Français chercheront avant tout à prendre Saafeld, *objectif géographique*, nœud important de routes, centre d'approvisionnements. C'est toujours chez eux le même état d'esprit, consistant à décider par un raisonnement d'esprit *a priori* que l'ennemi nécessairement prendra telle ou telle détermination.

Mais les Français, imbus des bonnes traditions militaires de la Révolution et de l'Empire, se moquent des objectifs géographiques. Pour eux, il n'y a qu'une chose qui compte : *battre l'ennemi*.

Par où va se faire l'attaque? Un coup d'œil jeté sur le champ de bataille montre au Maréchal qu'il a tous les avantages à attaquer par la gauche où se trouvent des cheminements défilés et un terrain de manœuvre facile. Il est 10 heures du matin; les colonnes d'infanterie arrivent bien; mais il faut attendre au moins 3 ou 4 heures avant que toutes les forces soient concentrées.

Pendant ce temps, l'ennemi pourrait prendre l'initiative et attaquer la colonne à son débouché. Il s'agit donc de le lui interdire. D'où l'occupation des crêtes et des localités.

L'ennemi pourrait aussi se déplacer, entreprendre une manœuvre, modifier ainsi les dispositions en vue desquelles l'attaque a été montée.

Le meilleur moyen pour l'en empêcher, c'est de l'attaquer, mais avec de faibles effectifs. D'où l'offensive par de petites unités, des essais de tirailleurs cheminant dans les jardins, les chemins creux, pour menacer l'adversaire.

On reconnaît donc l'ennemi et on le fixe sur l'étendue du front qui intéresse l'action entreprise. C'est de la sorte qu'il faut entendre la maxime de Napoléon :

« On s'engage partout ».

Pendant ce temps-se joue la première partie du programme : *la préparation*. Vers 1 heure, le gros des troupes françaises se trouve sur les emplacements qui lui étaient assignés.

Quelle a été cependant l'attitude des Prussiens

Le Prince Louis, entreprenant, audacieux, homme d'action, se décide vers 1 heure à attaquer. Il prend l'offensive droit devant lui avec tout ce qu'il a de disponible, 6 bataillons sur 12.

A peine cette colonne paraît-elle, qu'elle est prise sous les feux des tirailleurs français qui criblent de balles sa droite. La ligne hésite, s'arrête, riposte par des feux de salve lorsqu'au même instant elle est attaquée de flanc par deux bataillons français qui la chargent, tambour battant, le Général Suchet en tête. Les Prussiens sont complètement bousculés.

Vers 2 heures, le Maréchal Lannes voit la si-

tuation se mûrir; toutes ses troupes sont là; l'ennemi est bien reconnu et fixé : une partie de ses forces est déjà ébranlée. Le moment est venu de l'attaque décisive. Il va le frapper avec le gros de ses forces : une brigade attaquant de front, une autre attaquant de flanc.

À 5 heures s'exécute cette manœuvre à la construction de laquelle on travaille depuis le matin.

Le Maréchal Lannes fait battre et sonner la charge sur toute la ligne et l'on voit alors sur l'adversaire, copieusement mitraillé, arriver « des masses d'infanterie qui, descendant rapidement des hauteurs, fondent comme un torrent impétueux sur les bataillons prussiens et les enfoncent en un instant » (Marbot).

Le prince Louis, voyant son infanterie défaite, court à ses escadrons et charge à leur tête. Il tombe sur le 10^e hussards français.

Le maréchal des logis Guindet, le serrant de près, lui crie de se rendre; il riposte par un coup de sabre; Guindet le tue d'un coup de pointe.

La déroute est complète. Ce ne sont plus que fuyards s'échappant comme ils peuvent dans toutes les directions.

« Y a-t-il assez de méthode, dit Foch, dans cette action menée par ce jeune Maréchal? Ne reste-t-on pas à se demander ce qu'il faut le plus admirer en lui, de cette sagesse éclairée qui patiemment prépare la bataille pendant six heures, ou de l'à-propos et de l'entrain avec lesquels il

lance son attaque finale? Tant il est vrai que l'art de se battre; même pour les chefs les plus ardents et les plus énergiques, même quand ils disposent des meilleures troupes, ne consiste pas à foncer sur l'ennemi n'importe comment. »

Dis-moi qui tu aimes, je te dirai qui tu es.

J'ai insisté à dessein sur ce récit de Foch parce qu'il nous révèle à merveille comment il conçoit la bataille et quel est, d'après lui, le rôle du vrai chef.

La bataille est, avant tout, une affaire de préparation. La réflexion, la prudence, la patience, l'art de savoir attendre et de ne frapper qu'au moment opportun sont les qualités indispensables à celui qui la mène, s'il entend la mener comme il faut.

Dans la magnifique pléiade des généraux napoléoniens, ce n'est pas un des plus brillants mais un des plus appliqués que Foch est allé tout exprès choisir pour le donner en exemple vivant à ses disciples. La prudence, d'ailleurs, n'exclue nullement l'audace; mais Foch veut, avant tout, que ce soit une « *audace raisonnée* ».





DEUXIÈME PARTIE

FOCH ACTEUR DE LA GUERRE

CHAPITRE IV

LES DÉBUTS DE LA CAMPAGNE

FOCH, COMMANDANT LE 20^e CORPS D'ARMÉE

Nous venons d'examiner les théories stratégiques de Foch. Nous allons voir de quelle manière, une fois investi de commandements de plus en plus importants, il appliquera ces théories.

Le plan de l'État-Major allemand dans son offensive contre la France était basé, comme on sait, sur l'idée d'un vaste mouvement enveloppant exécuté à travers la Belgique par la masse principale de ses armées, de manière à déborder toute notre aile gauche, à atteindre notre frontière là où elle est démunie de forteresses et où s'ouvrent les routes les plus directes, les plus courtes vers Paris. Cette attaque principale par l'aile droite allemande devait être appuyée par une autre attaque exécutée à l'est de Nancy, à travers la trouée de Charmes. Ces deux offensives, en se rejoignant, prenaient les armées françaises comme dans les tenailles d'une pince,

conformément à la doctrine célèbre du grand stratège allemand Von Schlieffen.

L'exécution de ce plan entraînait comme conséquence la violation de la neutralité belge. Les Allemands n'hésitèrent pas un instant à commettre ce crime, bien convaincus que leurs victoires éclatantes et rapides absoudraient tout.

Notre État-Major, bien qu'il fût depuis longtemps prémuni contre la violation possible de la neutralité belge, ne semble pas avoir cru tout d'abord que l'ennemi donnerait une telle extension à son mouvement enveloppant. La Meuse lui semblait devoir en être la limite extrême. Il ne croyait pas que les Allemands auraient les effectifs suffisants pour opérer sur la rive droite de ce fleuve.

Une connaissance imparfaite des disponibilités germaniques, des lacunes dans notre service de renseignements, furent, pour une grosse part, à l'origine de cette erreur. Dès les premiers jours de la campagne, l'Allemagne, grâce à la perfection de ses préparatifs militaires, fut en état de doubler par un corps de réserve, presque chacun de ses corps d'armée actif. Et ces corps de réserve furent prêts à partir en campagne.

Étant donné l'amplitude de ce mouvement débordant à travers la Belgique, la concentration des armées françaises, de toute évidence, s'effectua beaucoup trop vers l'Est. Notre frontière du Nord, là où les Allemands arrivèrent avec leurs

troupes les plus nombreuses et les mieux entraînées, était presque entièrement dé garnie. Notre État-Major ne modifia pas son plan de concentration. Il se contenta d'y introduire la variante prévue pour le cas où les Allemands passeraient par la Belgique. La IV^e armée (Général Langlé de Cary), qui primitivement était en réserve, vint s'insérer dans le dispositif, entre notre III^e armée et la V^e. Cette dernière (Général Lanrezac), dont la concentration s'était faite aux environs de Charleville, reçut l'ordre d'appuyer sur sa gauche dans la direction du Nord-Ouest.

Le plan français consistait dans une offensive exécutée en Lorraine et en Alsace par nos armées de droite (I^{re} et II^e armée), afin d'y retenir le plus possible de troupes ennemies. En même temps les armées du centre (III^e et IV^e armée) essaieraient par une offensive vigoureuse à travers les Ardennes et le Luxembourg belge de tomber sur le flanc des armées allemandes en train d'exécuter leur mouvement convergent. Quant à notre armée de droite (la V^e armée), avec le concours de l'armée britannique et de l'armée belge, elle était chargée d'une mission analogue. Elle devait, poussant droit devant elle, essayer de surprendre l'ennemi alors qu'il était en train d'opérer son vaste rabattement.

C'était là, on le voit, un plan d'offensive générale et sur tous les fronts à la fois. On peut se demander si l'état de nos effectifs, sensiblement

inférieurs, même avec le faible appoint des divisions britanniques à ceux de l'armée allemande, si la situation de notre armement, notre manque d'artillerie lourde nous permettaient des desseins aussi ambitieux.

Ce plan-là ne s'accorde guère avec les idées du Général Foch telles qu'il les avaient exposées dans son cours de l'École de Guerre. La doctrine de Foch, en effet, qui s'était condensée dans quelques idées essentielles, consistait à attendre de voir clair dans le jeu de l'adversaire avant de s'engager définitivement, à se réserver, à ne pas éparpiller ses forces, à en conserver au contraire la majeure partie, pour lancer au bon moment et au bon endroit la masse principale qui devait porter l'attaque décisive. C'est que, les quelques années qui précédèrent la guerre, une réaction assez vive s'était produite contre ces théories. Sous l'influence de quelques jeunes chefs, très ardents, très allants, on était tout à l'idée d'une offensive à outrance, poussant droit devant soi, sans se préoccuper ni du terrain ni des forces ennemies.

C'est dans ces conditions que les deux armées s'affrontèrent et que s'engagea ce qu'on a appelé la bataille des frontières.

Le 20^e corps, à la tête duquel se trouvait le Général Foch au début de la campagne, faisait partie de la deuxième armée commandée par le Général de Castelnau.

Cette deuxième armée, placée à gauche de la première (Général Dubail), avait pour mission, tout en couvrant absolument Nancy, de se porter vers l'Est, puis de se redresser vers le Nord et d'attaquer parallèlement à la I^{re} armée sur le front de Dieuze (Château-Salins) dans la direction de Sarrebruck, en laissant des flancgardes face à Metz. Cette mission, comme on voit, était double : défensive et offensive. L'offensive échoua. Mais la défensive réussit admirablement et Nancy, notre joyau de l'Est, resta inviolé.

Pour remplir ce rôle, la II^e armée comprenait tout d'abord : 5 corps, 3 divisions de réserve et 2 divisions de cavalerie. Mais une partie de ces forces, 1 corps d'armée 1/2, lui furent enlevées. Elle fut donc obligée d'effectuer son attaque avec 3 corps d'armée approximativement.

Les forces ennemies que la II^e armée trouva devant elle représentaient de 3 à 4 corps d'armée et 2 divisions de cavalerie. Ces corps comptaient parmi les meilleurs de l'armée allemande. Dès le 15 août un certain nombre de corps de réserve vinrent renforcer les corps actifs.

C'est le corps d'armée de Foch, un des meilleurs de notre armée, qui, pendant la première semaine de la guerre fut chargé d'assurer la couverture. Il s'acquitta à merveille de sa mission. Le 1^{er} et le 2 août, nos troupes, conformément

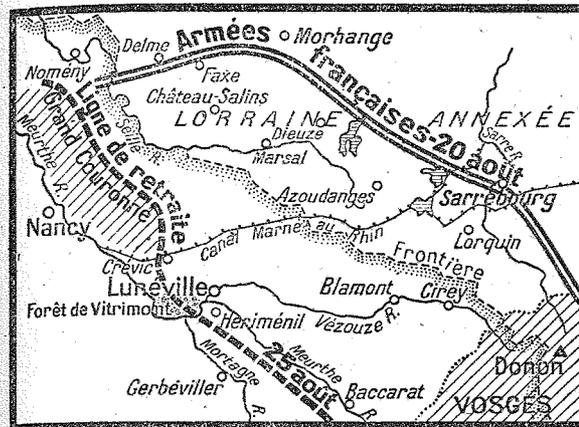
aux ordres reçus, s'étaient maintenues à 10 kilomètres de la frontière.

Toute cette Lorraine si patriotique, qui n'a été durant des siècles qu'une Marche où les deux forces, française et germanique, se sont heurtées vibrat, en ces premières semaines d'août 1914 d'une émotion, d'un enthousiasme contenus mais puissants. Nancy, sa belle capitale, bien qu'elle n'eût aucune fortification permanente pour la défendre, voyait arriver la guerre sans aucune crainte, et aussi sans étonnement, car sa situation de ville frontière lui donnait des vues très nettes sur l'Allemagne, qui devenait de plus en plus pangermaniste et guerrière. Le 5 août, des patrouilles ennemies, profitant du repli diplomatique de nos troupes, pénétrèrent sur le territoire français, à Vaucourt, Xousse et Remoncourt.

Le 4 août seulement, nos troupes de couverture commencèrent à se porter en avant. Pour surveiller l'ennemi, le 20^e corps poussa ses avant-gardes jusqu'à la frontière, le long des vallées de la Seille et de la Loutre Noire et dans la forêt de Parroy. Quelques faibles troupes ennemies avec plusieurs régiments de cavalerie, furent aperçues dans la vallée de la Seille.

Le 5 août, les deux armées adverses prirent le contact. Les jours suivants, jusqu'au 11, le 21^e corps d'armée allemand qui fait face à notre 20^e corps est renforcé par une division de cavalerie. Le 10, nous enlevons le village de La Garde

que nous évacuons le lendemain en infligeant de grosses pertes aux Allemands. Le Général de Castelnau, commandant l'armée, prescrit de ne pas se laisser entraîner à une action générale qui serait prématurée. L'ennemi d'ailleurs ne poursuit pas sa contre-attaque, il se contente de hom-



BATAILLE DE MORHANGE-SARREBOURG.

barder Pont-à-Mousson. Le 13, les unités constituant la II^e armée ont à peu près achevé leur débarquement.

Le Général Joffre a fixé au 14 août l'offensive générale. Le Général de Castelnau prescrit le 15 au soir, à ses trois corps d'armée, d'attaquer le lendemain dans la direction générale d'Avricourt. La bataille de Lorraine va s'engager.

Le 14 août au matin la II^e armée se porte en avant sans beaucoup de difficultés, sauf pour le 15^e corps qui trouve une sérieuse résistance à Moncourt, ce qui l'oblige à s'arrêter après la prise de ce village. Un grand nombre de ses unités ont été assez fortement éprouvées et sont dans l'impossibilité de participer à l'action générale. Les autres corps réalisent des progrès. Le 16^e corps jusqu'à Igney, Avricourt, le 20^e corps jusqu'à Bezange-la-Petite, Xanrey.

Le 16 août, le général de Castelnau prescrit les mesures à prendre pour attaquer méthodiquement les organisations défensives de l'ennemi; mais les forces allemandes continuant leur retraite, notre marche en avant se poursuit. Les prisonniers allemands racontent que l'ennemi a subi de très grosses pertes, qu'il est éprouvé par la chaleur. Notre confiance augmente, d'autant plus que nous trouvons au sud de Marsal des tranchées évacuées en désordre et beaucoup de dépôts de munitions.

Les Allemands en réalité exécutaient un repli très méthodique jusqu'à des positions soigneusement préparées de longue main où ils étaient décidés à soutenir notre choc. Le 17, l'aile droite de la II^e armée doit effectuer son redressement vers le Nord-Ouest. Ce jour-là, le 16^e corps, qui constitue cette aile droite, atteint sans difficulté la région Angweiller-Bisping, au dessus de Sarrebourg, presque à la hauteur de Fenestrange. Le 20^e corps entre à Château-Salins et pousse ses avant-gardes

au Nord, le 15^e corps parvient à la rive droite de la Seille et occupe Marsal. Le 16^e corps doit livrer un violent combat de nuit à Rorbach, mais on a quand même l'impression de n'avoir à faire qu'à l'arrière-garde allemande. Tout semble marcher à souhait. Mais les grosses difficultés vont commencer.

Le 16^e corps, qui doit pousser au delà de la Seille, trouve devant lui des forces très importantes; le corps de cavalerie qui est à sa droite et qui devait lui prêter appui est arrêté sensiblement en arrière. Le 15^e corps d'autre part, craignant d'être écrasé à Dieuze par l'artillerie lourde allemande, n'occupe pas cette ville. Le 16^e corps entre les deux se trouve donc en l'air, dans une position aventureuse, et qui l'oblige à se replier sur Angweiller. Il est de plus séparé du 15^e corps par l'étang de Leindre. Le 20^e corps seul sous les ordres de Foch continue sa marche en avant; il atteint Genine sur les hauteurs au nord de Morville-les-Vic.

Le 19, le général de Castelnau commande de poursuivre à fond l'offensive afin de retenir, conformément aux instructions du général Joffre, le plus de forces ennemies possible sur le théâtre de Lorraine. Il importe aussi de dégager le flanc de la I^e armée qui est menacé par des forces importantes débouchant de Phalsbourg et d'Obersteigen.

L'objectif pour la journée du 19 est l'occupation

de la région Morhange-Benstroff que les Allemands avaient admirablement fortifiée. Là, le 16^e corps, tout en couvrant l'armée vers l'Est, doit déboucher de la zone des Étangs. Le 15^e corps marchera dans la direction générale de Bensdorf, le 20^e corps sur Morhange.

Très éprouvé par les combats antérieurs, le 16^e corps se heurte à des forces considérables. Une de ses divisions, la 51^e, est impuissante à conquérir les débouchés du canal des Salines; elle doit être relevée par l'autre division, la 52^e.

Le 15^e corps enlève Zommerange et Vergenville, mais il ne réussit pas à pousser plus au Nord. Il se trouve là, « sur un terrain quadrillé, repéré, mesuré, fouillé, connu dans ses moindres replis par l'adversaire ». Il est cloué sur place par un terrible feu d'artillerie. Le corps d'armée de Foch seul continue la progression. Il atteint à lisière nord de la forêt de Château-Salins, occupe Oron et pousse une de ses brigades devant Morhange. A sa gauche le 9^e corps, enlevé en pleine bataille au général de Castelnau pour être transporté sur un autre théâtre d'opération, est remplacé par deux divisions de réserve, la 68^e et la 70^e.

Le 19 au soir, les renseignements sur l'ennemi manquent encore de précision; de nombreux indices laissent supposer cependant que les Allemands ont terminé à peu près leur mouvement de repli et vont engager la bataille sur un terrain préparé d'avance.

Le général de Castelnau estime qu'il importe de conquérir les plateaux au nord du canal des Salines; il prescrit au 16^e et au 15^e corps d'attaquer le lendemain de concert sur le front Bessing-Domon-Kutting afin de parvenir jusqu'à la voie ferrée Sarrebourg-Benstroff. La prise de cette voie ferrée aurait pour nous la plus grande importance. Pendant ce temps le 20^e corps doit s'installer simplement sur le terrain occupé la veille en se préparant à de nouvelles attaques.

Un brouillard épais empêche la reconnaissance des batteries allemandes. Le 16^e corps s'engage sur un terrain découvert où il est soumis à un violent bombardement; une contre-attaque allemande le ramène en arrière de ses positions de départ. Il est obligé de faire refluer vers le Sud ses parcs et ses convois. Le 15^e corps est attaqué beaucoup plus violemment encore. Opérant dans une région très difficile, les contre-attaques allemandes le ramènent en arrière. Il fait dans cette matinée un recul d'une quinzaine de kilomètres environ.

Le général Foch espère, par une attaque déclenchée à fond, soutenir efficacement la progression du 15^e corps sur sa droite. Ses deux magnifiques divisions, les plus belles de notre armée, reçoivent l'ordre de s'emparer à tout prix des hauteurs de Barouville-Morhange et d'agir ensuite par leur droite.

« Le 20^e corps, écrit M. Hanotaux, fier de sa

force et de sa renommée, emporté par cette joie de l'offensive qui fut la grande séduction de notre doctrine et le noble entraînement de notre armée au début de la guerre, ne sut pas résister à la tentation de frapper un coup décisif. »

A 5 heures du matin l'action recommence. La 11^e division attaque le front Morhange-Recrange et la 59^e le front Baronweiler-Marthil-Brehain. Ces deux divisions subissent aussitôt un terrible bombardement qui précède de quelques instants une violente attaque exécutée par deux corps d'armée allemands. En présence de ces forces écrasantes, elles sont, malgré leur héroïsme, obligées de se replier. Dès 6 heures 50, le général commandant l'armée prescrit l'arrêt de cette offensive et le général Foch en conséquence donne l'ordre d'appuyer la gauche du 15^e corps et de se maintenir par ailleurs sur les positions, en liaison avec les divisions de réserve. Par surcroît de précaution, il prescrit de préparer en arrière une deuxième ligne de résistance. Sa division de gauche, la 59^e, est fortement contre-attaquée par des forces considérables qui débouchent des hauteurs à l'est de Tesny. Elle doit se retirer sur Château-Salins, entraînant dans son recul la 11^e division qui se replie à l'est de Lidrequin et d'autre part la 68^e division.

Étant donné cette situation qui, dans l'ensemble, n'est pas bonne, le général de Castelnau, pour conserver sa liberté d'action, se décide, le même

jour, vers 4 heures de l'après-midi, à une retraite générale. Ses corps d'armée reçoivent l'ordre de se dérober pendant la nuit et d'aller se reconstituer en arrière. De fortes arrière-gardes sont chargées de couvrir cette retraite. Les parcs et les convois de corps d'armée sont envoyés de l'autre côté de la Meurthe.

Ainsi donc, après quelques journées d'offensive très brillante, d'avance très rapide, notre armée de Lorraine, comme d'ailleurs celle d'Alsace, se voyait contrainte à la retraite. Elle s'était heurtée à des forces ennemies supérieures sur des organisations défensives admirablement préparées, soutenues par une très puissante artillerie et surtout par de l'artillerie lourde. Contre cette artillerie lourde et contre ces positions fortifiées, l'héroïsme de nos troupes, quelque grand qu'il fût, ne pouvait rien. Le manque d'artillerie lourde nous mettait, moralement et matériellement dans une situation des plus désavantageuses. Nos soldats avaient le sentiment d'être dominés à cet égard par un adversaire muni d'un matériel bien supérieur.

Pour le général Foch, les leçons de ces premières batailles ne furent pas perdues. Elles lui firent voir l'adversaire tel qu'il était, avec ses qualités et ses défauts. Sa robuste confiance n'en fut, d'aucune manière, diminuée.

Grâce aux prudentes mesures prises par le général de Castelnau, grâce à la résistance des

troupes, et surtout du 20^e corps, cette retraite s'effectua dans de bonnes conditions depuis le 20 août jusqu'au 23 ; les travaux de défense du Grand Couronné furent activement poussés. Deux nouvelles divisions de réserve furent mises à la disposition de la II^e armée. L'ennemi, au demeurant, gravement affaibli par les pertes qu'il avait subies, montra peu de mordant dans sa poursuite. Notre mouvement de repli fut ainsi exécuté dans le plus grand ordre, soutenu par le 20^e corps qui, toutes les fois que les Allemands faisaient mine de nous presser un peu trop, les arrêtait par de solides coup de boutoir. La reconstitution des corps s'opérait activement. Le 16^e corps à droite fut obligé d'évacuer Lunéville. Foch livre des combats très heureux sur les hauteurs de Flainval. La II^e armée s'établit, partie sur le Grand Couronné, partie sur la rive gauche de la Meurthe. Le général de Castelnau, conformément aux ordres du général Joffre, est décidé à tenir à tout prix sur ces positions. Cette armée de Lorraine forme un des pivots de notre front. Il est indispensable que ce pivot ne soit d'aucune manière ébranlé. Non seulement il ne sera pas, mais bientôt après, une occasion favorable se présentant, le général de Castelnau la saisit, et toute son armée se trouve en état de passer à l'offensive. Ces quelques journées de retraite n'ont nullement affaibli le moral de notre armée. Chefs et soldats demeurent après ce qu'ils

étaient avant. L'élasticité, le ressort de ces troupes qu'aucun échec ne décourage, s'affirmaient ainsi d'une manière éclatante dès le début de la guerre. C'est là ce qui surprit, ce qui trompa le plus les Allemands. A peine eurent-ils vu reculer notre armée, qu'ils crurent la partie gagnée ; ils estimèrent avoir affaire désormais à un adversaire très affaibli vis-à-vis duquel on pouvait risquer les manœuvres les plus audacieuses. Or, cet adversaire affaibli se redressa, les saisit à la gorge et les battit.

Dans la matinée du 24, l'État-Major français apprit que deux corps d'armée allemands, au moins, défilaient de flanc, du Nord au Sud, devant la II^e armée. Il saisit aussitôt cette occasion et prescrivit une attaque générale pour le lendemain. L'objectif principal en fut la route d'Avricourt à Euville qui paraissait être la principale voie de communication des Allemands. Le corps de cavalerie, le 16^e corps, soutenu par une division du 15^e, se porte en avant, obligeant les Allemands à reculer. Ce jour-là, le général de Castelnau, réitérant ses ordres, prescrivit de s'engager à fond. Vers la fin du jour, l'ennemi est en retraite, laissant sur le terrain des monceaux de cadavres. Le 16^e corps s'empare de Rozières, le 15^e de Lamatte et de Blainville. Quant au 20^e corps, digne de lui-même et du chef qui le commande, il emporta dans une brillante attaque les hauteurs de Sommevillers, Flainval, Hudivillers.

Ce sont les derniers combats que Foch devait livrer en Lorraine. En pleine reprise d'offensive, en plein succès, un ordre urgent du Général Joffre lui prescrivait de se rendre immédiatement au Grand Quartier Général.



CHAPITRE V

FOCH AU COMMANDEMENT DE LA IX^e ARMÉE

LA RETRAITE.

Que s'était-il passé ailleurs? L'offensive entreprise par nos armées du Centre dans les Ardennes (III^e et IV^e armée) avait eu le même résultat que notre offensive de Lorraine. Après quelques jours de marche rapide, elle s'était heurtée à des forces supérieures et nos troupes avaient dû se replier. Il en avait été de même pour notre armée de droite, la V^e armée, agissant de concert avec les divisions britanniques.

Le 23 août, ce qu'on a appelé la bataille des frontières était perdue pour nous. Notre offensive avait subi un échec en Lorraine et dans les Ardennes. Nous avons été battus à Charleroi. Cet échec était le plus grave de tous, car il découvrait toute notre gauche et nécessitait une retraite rapide des divisions britanniques et de notre V^e armée.

Quelle décision allait prendre le Général Joffre?

En présence de ces graves échecs, un chef trop nerveux, trop impressionnable aurait pu aisément perdre la tête, désespérer de la situation, ou jouer immédiatement son va-tout et engager une bataille décisive qui, livrée dans des conditions défavorables, risquait fort d'être perdue.

La gloire immortelle de Joffre, c'est d'avoir, au milieu de ces événements angoissants, gardé sa tête froide et son jugement calme. Tous les revers glissent sur lui sans l'entamer. Sa confiance robuste, son inébranlable optimisme, fondé sur une foi ardente dans la valeur de ses troupes, dans les destinées de sa patrie, n'en sont pas un instant ébranlés. De son regard très calme il juge que la situation, bien que très critique, n'est point désespérée. Il s'agit avant tout de se dérober à la menace de l'aile droite allemande et, pour cela, de rompre le combat, de se replier en bon ordre, en profitant de ce repli pour opérer un regroupement complet des forces. Tandis que ses armées d'Alsace et de Lorraine formeront le pivot, il dérobera sa gauche et son centre; puis, prélevant sur son aile droite des effectifs importants, il les fera passer à sa gauche, de manière à y constituer une forte masse de manœuvre.

Cette décision le met évidemment dans la nécessité d'abandonner à l'envahisseur de riches et fertiles provinces. Mais l'important c'est de vaincre, car la victoire nous rendra tôt ou tard

ces territoires, au lieu qu'une défaite nous ferait perdre tout à jamais.

Cette décision se traduit par le fameux ordre général du 25 août, auquel il faut toujours se reporter, car il contient en germe tous les événements qui suivirent :

« La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche, par la jonction des IV^e et V^e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles, prélevées dans la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive, pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts ennemis. »

L'armée Maunoury se constitue sur la gauche, en liaison avec le camp retranché de Paris. Joffre, en même temps, forme, entre la IV^e et la V^e armée, au centre de son front, une armée nouvelle dont il confie le commandement au Général Foch.

D'un coup d'œil génial, Joffre a discerné les magnifiques qualités militaires de Foch; il a compris que lorsque la grande bataille s'engagerait le centre de ses armées serait particulièrement exposé aux coups de l'adversaire. Il tient à avoir là un chef de premier ordre et c'est sur Foch que son choix s'est porté.

Joffre, c'est un mérite dont nous ne lui serons jamais assez reconnaissants, s'est rarement trompé

dans les nominations qu'il était obligé de faire ainsi à l'improviste, durant ces premières semaines de la guerre, si pleines pour lui d'angoissantes préoccupations. Ayant à remplacer, sur-le-champ, un très grand nombre de généraux qui s'étaient révélés inférieurs à leur tâche, tous ses choix furent excellents, ce qui dénote en lui un admirable connaisseur d'hommes. Mais il eut la main particulièrement heureuse lorsqu'il désigna Foch pour le commandement de la nouvelle armée.

Cette armée, la IX^e, se forme le 29 août. C'est ce jour-là que le Général Foch, venant de Lorraine, arrive à Châlons. Le Généralissime place sous ses ordres le 9^e et le 11^e Corps, la 42^e division d'infanterie, les 52^e et 60^e divisions de réserve, la 9^e division de cavalerie. La plus grande partie de ces troupes appartenaient à la IV^e armée (Langle de Cary). Au 9^e corps qui ne comprenait d'abord qu'une division, la 17^e commandée par le Général J.-B. Dumas (l'autre division était restée en Lorraine d'où on s'apprêtait à la rappeler), avait été adjointe la 1^{re} division de marche du Maroc commandée par le Général Humbert¹. La 42^e di-

1. Le 23 août, le premier jour où cette division du Maroc, à laquelle j'appartenais, fut engagée, nous avions pour mission de contenir les Allemands, tandis que s'opérait la retraite. C'était à Gesponsart, village frontière du Luxembourg belge au nord-est de Charleville. Tandis que nous faisons halte dans le village, vers le milieu d'une magnifique journée, le général J.-B. Dumas passa à cheval avec quelques officiers. Apercevant le

vision qui faisait partie du VI^e corps avait été prélevée sur la III^e armée.

Il s'agit tout d'abord de souder ensemble ces éléments un peu disparates. C'est à quoi Foch s'emploie tout de suite. Son État-Major se constitue. Il envoie de côté et d'autre les quelques officiers qu'il a amenés avec lui. Rapidement, dans sa tête bien organisée, les renseignements se classent, s'ordonnent. En deux ou trois jours, il connaît à fond ses troupes et leurs chefs. Il sait les qualités, les défauts, le tempérament de chacun et se rend compte du genre de mission qu'il peut lui confier. Au milieu de ces graves préoccupations il est depuis plus d'une semaine sans nouvelles de son fils Germain Foch, aspirant au 151^e d'infanterie, ainsi que de son gendre le Capitaine Becourt, du 26^e chasseurs à pied. Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles. Son fils et son gendre étaient morts.

général Humbert il vint aussitôt lui serrer la main.

Comme je me trouvais, avec mes camarades, à quelques pas des deux chefs, j'entendis leur conversation : « Mon cher, disait J.-B. Dumas, ils nous donneront du fil à retordre car leur infanterie se bat fort bien. Elle utilise admirablement les couverts, se défile derrière les haies et son uniforme la rend invisible. Nous les battons, mais ce sera dur. » Là dessus le Général repartit le long de la route poussiéreuse.

J'ai gardé très précis le souvenir de cette anecdote et j'ai voulu la rappeler parce qu'elle montre l'état d'esprit de nos chefs. Tout en rendant hommage à la valeur de l'ennemi, tout en reconnaissant sa force, pas un instant ils ne doutaient de la victoire.

Les instructions de Joffre comportaient, lorsque l'avance allemande se ferait trop pressante, de la retarder par quelques combats d'arrière-garde favorablement engagés. Notre division du Maroc porta à l'ennemi quelques coups de boutoir assénés avec tant de violence qu'ils ralentirent sa marche et calmèrent pour un instant son ardeur.

Puis ce fut la retraite : Perthes-le-Châtelet, Alincourt et Witry-les-Reims. Nous voici aux portes mêmes de Reims que nous abandonnons aussi.

J'ai gardé de ma traversée de cette ville une impression inoubliable. J'avais dû partir, au milieu de la nuit, en avant des colonnes, dans la direction d'Épernay. Par un admirable clair de lune, je passai par les rues désertes de la vieille cité endormie. Ne connaissant pas bien la route et cherchant vainement quelqu'un auprès de qui je pus me renseigner, je me dirigeai d'instinct vers la cathédrale. Comme elle me parut magnifique par cette claire nuit d'été ! Ses tours, d'un jet sublime, allaient se perdre dans le ciel étoilé ; elle était la gardienne, la protectrice de la ville qui reposait à ses pieds.

Tauxières-Mutry, dans la montagne, parmi les vignes, puis Épernay, Vertus... La marche vers le Sud continue. Où s'arrêtera-t-elle ? Après l'Aisne, la Marne, irons-nous jusqu'à l'Aube, jusqu'à la Seine ? Il nous en coûte certes d'aban-

donner ces villes, les bijoux de notre pays, ces riches campagnes où tous les soirs, quand la nuit tombe, les Allemands, pour éclairer leur avance foudroyante, font flamber des villages entiers. De longues files de réfugiés encombrant, en théories lamentables, toutes les routes, tous les chemins. Il en vient de partout, de la Belgique, du Luxembourg, des Ardennes. A mesure que la retraite se prolonge, le flot de ces pauvres gens s'accroît. Quelle misère et quel crève-cœur, d'autant plus angoissants qu'il faut user de rigueur envers eux et prendre de sévères mesures afin de laisser les voies libres pour nos armées, l'unique sauvegarde de la patrie !

Mais rien de tout cela, la retraite, l'abandon de nos campagnes, la vue de ces réfugiés n'atteint le moral de nos soldats. On se retire *parce que c'est l'ordre*, parce que l'État-Major, le Généralissime, en qui nous avons la plus grande confiance, en ont décidé ainsi. Notre retraite est voulue par nous et non pas imposée. Nos forces matérielles et morales restent intactes. Les Allemands ne nous ont point battus. Chaque fois, au contraire, que nous avons pu nous mesurer avec eux, nous avons retiré de cette rencontre le sentiment très net que nous pouvions les battre et que nous les battrions.

C'est un point sur lequel on ne saurait trop insister, parce que, sans cela, notre victoire de la Marne demeure un événement surnaturel, inexplic-

cable. Or, libre aux spectateurs éloignés d'y trouver je ne sais quelle part de miracle. Mais les acteurs, les soldats qui, conscients que les destinées et l'existence de la France étaient en jeu, mirent dans cette lutte tout leur cœur, s'expliquent parfaitement les raisons de la défaite allemande. Les Allemands se retirèrent, parce qu'ils ne pouvaient plus tenir et que, pour éviter un désastre, il leur fallait bien reculer!

Ces cinq journées de retraite, le général Foch les met à profit pour étudier son armée, pour prendre une connaissance approfondie, précise, des éléments qui la composent, les chefs aussi bien que les soldats.

A l'heure critique, au moment où s'engagera la grande bataille qu'il sent prochaine, il saura, d'une façon très exacte, les qualités et les défauts de chacun d'eux. L'instrument dont il est appelé à jouer et dont il jouera en artiste consommé lui est déjà devenu familier.



CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE LA MARNE

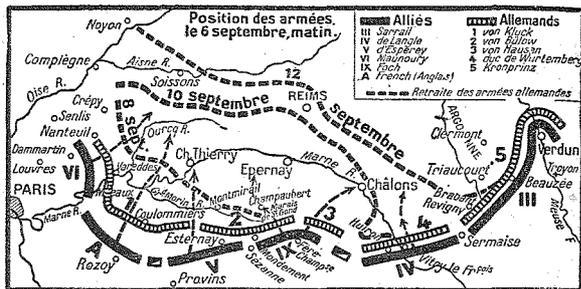
Le samedi 5 septembre, date à jamais mémorable dans l'histoire du monde : c'est le jour où la retraite des armées françaises prit fin. Le matin de très bonne heure, nous avons quitté Vertus; notre division devait pousser jusqu'au sud de Fère-Champenoise, à Coroy. J'étais parti en avant afin d'y préparer les cantonnements. Vers midi, changement complet, coup de théâtre. Du Grand-Quartier Général arrive aux armées la nouvelle si impatientement attendue. C'est le fameux ordre du jour de Joffre qui restera l'un de ses plus beaux titres de gloire parce qu'il en émane comme un fluide divin, une inébranlable confiance du chef dans son armée et de l'armée dans son chef.

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer plutôt

que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

C'est fini de la retraite, de la marche vers le Sud; il s'agit désormais de reprendre l'offensive et, plutôt que de céder un pouce de terrain, de se faire tuer jusqu'au dernier.

Le Commandant en chef, on le sait, avait envisagé la possibilité d'un repli beaucoup plus



LA BATAILLE DE LA MARNE.

étendu, jusqu'à la Seine et jusqu'à l'Aube. Dans son esprit, ce qui devait déterminer la fin de la retraite, c'étaient non des considérations de terrain, mais uniquement des raisons stratégiques. Dès que la gauche de son armée, les divisions anglaises et la V^e armée auraient échappé à la menace enveloppante de la droite allemande et surtout dès que le regroupement complet de nos forces serait terminé, la retraite devait prendre fin.

Or, le 4 septembre, toutes ces conditions sont

réalisées. L'armée Maunoury est à pied d'œuvre, prête à frapper. Les divisions anglaises et la V^e armée française (Franchet d'Espérey) ne courent plus le risque d'être tournées. C'est au contraire l'aile droite allemande qui se trouve en danger d'être enveloppée. Le général von Kluck en effet, se jetant à l'aventure, tête baissée, tel un sanglier, à la poursuite des Anglais et de la V^e armée française, a nettement infléchi, dès le 3 septembre, sa marche vers le Sud-Est, négligeant pour l'instant Paris et négligeant aussi, ce qui est pour lui bien autrement dangereux, l'armée Maunoury qui s'est massée sur son flanc.

Ignora-t-il la formation de cette armée? Dans ce cas le service de renseignements allemand, dont on a fait tant d'éloges, aurait commis là une grave défaillance. Il est plus probable que von Kluck connut son existence mais en mésestimait la force. Il la crut sans doute constituée par des troupes de réserve, par un regroupement de divisions territoriales violemment bousculées par lui dans la région d'Amiens. C'est toujours, on le voit, la même erreur d'évaluation des forces de l'adversaire, des forces morales aussi bien que matérielles, qui est à la base des défaites allemandes.

Quoi qu'il en soit, von Kluck ne laisse devant cette armée Maunoury qu'un simple corps.

Dès le 4 septembre le général Joffre n'ignore pas ce glissement de von Kluck vers le Sud-Est. A

la suite d'un important entretien avec le général Gallieni, il lance le 4 au soir son fameux ordre d'offensive.

Cette bataille de la Marne constitue un tout, et un tout harmonieux ; la masse des détails se perd dans l'ensemble, formé de grandes lignes très simples et très nettes d'une ordonnance classique. Pour la comprendre, c'est donc l'ensemble qu'il faut voir. Sur ce front de 300 kilomètres, allant de Paris à Verdun, il y a eu cependant des points qu'on pourrait appeler essentiels, des secteurs où les événements décisifs se sont déroulés : celui de l'armée Maunoury (bataille de l'Ourcq), celui de l'armée Foch (bataille des Marais de Saint-Gond), de même que dans un orchestre, les exécutants n'ont pas tous la même importance et ne sont pas tous sur le même plan.

L'ordre général de Joffre détermine ainsi la mission de chaque armée :

« 1^o Il convient de profiter de la situation aventurée de la I^{re} armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées d'extrême gauche. Toutes les dispositions seront prises dans la journée du 5 pour partir à l'attaque le 6.

« 2^o Le dispositif à réaliser pour le 5 au soir sera :

« a) Toutes les forces disponibles de la VI^e armée, au nord-est de Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq entre Lizy-sur-l'Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry.

« b) L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'Est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail.

« c) La V^e armée, resserrant légèrement sur la gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale Sud-Nord. le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la V^e armée.

« d) La IX^e armée couvrira la droite de la V^e armée en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne.

« 5^o L'offensive sera prise par ces différentes armées, le 6 septembre, dès le matin. »

Les IV^e et III^e armées reçoivent, dès le 6, des ordres en conséquence et participent à la grande bataille. La IV^e armée, arrêtant son mouvement vers le Sud, doit faire tête à l'ennemi en liant son mouvement à celui de la III^e armée qui, débouchant au nord de Revigny, prend l'offensive vers l'Ouest....

Quelle est au moment où s'engage cette bataille décisive la position de l'armée Foch ? Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir qu'elle occupe le centre même du front français. Le 5 septembre au soir le poste de commandement du général est à Pleurs, petit village situé au sud de la grande route de Sézanne à

Fère-Champenoise, juste à égale distance de ces deux bourgs. Le quartier général de l'armée se trouve un peu plus au Sud.

La 42^e division, qui forme la liaison avec l'armée voisine, est à Villeneuve-les-Charleville; la division du Maroc à Mondement et Saint-Prix; le 9^e corps tient la région de Fère-Champenoise, avec ses avant-gardes vers Morains-le-Petit et au nord des marais de Saint-Gond dans la région de Toulon-la-Montagne; le 11^e corps occupe la région Semoine, Lenahrrée, Sommesous, barrant la route de Châlons-sur-Marne à Arcis-sur-Aube; à sa droite la 9^e division de cavalerie se trouve au camp de Mailly; elle assure la liaison avec la 4^e armée voisine. Les divisions de réserve sont un peu en arrière, au nord de l'Aube.

D'après les instructions du général Joffre, la mission de la 9^e armée consiste « à porter une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne, à couvrir la droite de la 5^e armée en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond ». C'est donc une mission avant tout défensive.

Quand on va par la grand'route de Fère-Champenoise à Sézanne, l'on voit le long du chemin, sur la droite, une ligne de hauteurs très marquées qui, pareilles à des falaises, bordent et dominent l'immense plaine. Elles atteignent au Mont-Chalmont, au Mont-Août, à Allemant, à

Broyes, leur point culminant. De l'autre côté de ces hauteurs, au Nord, se trouvent les fameux marais de Saint-Gond.

Ces marais tirent leur nom de la vieille abbaye de Saint-Gond, fondée au VII^e siècle et convertie plus tard en prieuré. La rivière du petit Morin les traverse dans toute leur longueur. Ils ne sont couverts d'eau qu'en hiver, au moment où les rivières débordent. En plein été, à l'époque où se livra la bataille, ils étaient à sec pour la plus grande part. Là où l'eau subsiste, elle disparaît sous une végétation de plantes aquatiques et de roseaux.

Toute cette région de Montmirail, Champaubert, Fère-Champenoise est célèbre dans l'histoire des guerres. C'est là que furent arrêtées, au Moyen âge, les hordes d'Attila. Napoléon, en 1814, avec une poignée de soldats improvisés, y gagna d'immortelles victoires qui furent d'ailleurs sans lendemain. Un peu à l'ouest de la route qui va de Fère-Champenoise à Vertus se trouve une grande étendue plate qui porte dans le pays le nom de *champ de bataille!*

Le destin a voulu que sur ce champ de bataille éternel ait été gagnée la grande victoire où se jouèrent les destinées de la France et aussi celles du monde.

Au cours de cette bataille gigantesque, la lutte, violente partout, prit, en certains endroits, un caractère particulier d'acharnement et de fureur.

Le château de Mondement est un de ces points-là. Il se trouve au centre même du champ de bataille, dans une position dominante, au-dessus des Marais de Saint-Gond. Ses hautes et puissantes murailles, flanquées de tours rondes et massives, s'aperçoivent de plusieurs lieues à la ronde, fièrement juchées dans leur silhouette romantique. Pris par les Allemands, repris par les Français dans un sursaut d'énergie et d'héroïsme, après trois assauts successifs, les ruines de Mondement restent et resteront comme le symbole vivant de notre victoire. C'est un lieu de pèlerinage déjà célèbre où se rendront, en foules de plus en plus nombreuses, tous ceux qu'anime le désir de revivre un des grands moments de l'histoire.

La division du Maroc reçoit, le 5 au soir, l'ordre de pousser une de ses brigades au nord des Marais vers Courjonnet et Coizard et, dans tous les cas, d'interdire à tout prix aux Allemands le débouché sud des Marais.

Le soir du 6, notre division tient fortement sur ses positions. Il en est de même de la 42^e division à notre gauche. A notre droite, au contraire, le 9^e corps qui avait tout d'abord, conformément aux ordres de Foch, établi ses avant-gardes au nord des Marais, a dû les replier par suite des violentes attaques dirigées par les Allemands. Il conserve du moins les débouchés méridionaux des Marais. A sa droite, le 11^e corps résiste sur le front Morin-le-Petit-Ecurey-le-Repos-Normée ;

mais à la nuit ces villages violemment bombardés par une puissante artillerie allemande sont en feu. Les deux derniers doivent être évacués.

Les forces ennemies qui nous attaquent font partie de l'armée von Bülow et de l'armée saxonne von Hausen. Nous avons devant nous la garde impériale qui se trouve au nord des Marais.

L'État-Major de notre division va, ce soir-là, s'installer au château de Mondement.

Jamais je n'oublierai l'extraordinaire aspect que, par une fin de journée magnifique, présente ce château. Il se dresse à pic vers le Nord, et c'est vers l'Ouest, de plain-pied, que se trouve l'entrée. Une assez grande cour, fermée par une grille ; à droite et à gauche, les communs ; dans le fond, le corps d'habitation. Le logis, d'un seul étage, a des lignes sobres et élégantes. Dans la cour, c'est un mouvement incessant de soldats, une prodigieuse animation. Partout les feux s'allument, le repas du soir se prépare. A tout moment, des agents de liaison, des estafettes arrivent et repartent.

Au milieu de cette animation, de ce bruit, le maître de maison, M. J..., apparaît quelque peu désespéré. Il y a d'ailleurs de quoi. Il est de santé débile, très souffrant, vieilli avant l'âge, demeuré tout seul, dans son château, avec sa vieille mère, une vieille gouvernante, un vieux prêtre des environs qui y est venu chercher refuge. Les domestiques sont tous partis, il y a

deux jours, y compris le chauffeur, laissant leur maître dans le plus terrible embarras. Il y a bien dans la remise une automobile, et fort belle ma foi, mais sans personne pour la conduire. Pauvres gens si tranquilles, si paisibles, sur qui la guerre et son tumulte, les fracas et les ruines qu'elle entraîne, viennent subitement s'abattre comme un coup de tonnerre. La vieille gouvernante, tout en ouvrant la cave pour nous donner quelques bouteilles de vin, m'interroge avec un regard craintif : « Pensez-vous qu'il y ait du danger? Peut-être serait-il prudent de partir tout de suite. Mais comment partir? »

Dès l'aube, la bataille reprend. Les premiers obus tombent sur Mondement où le général Humbert a installé son poste de commandement. Bientôt le bombardement fait rage. Le général, avec son chef d'état-major, se tient tantôt au pied d'une des tours, tantôt à côté de l'église, inspectant de sa jumelle la grande plaine devant lui. A peine a-t-il quitté un endroit pour un autre, qu'une énorme « marmite » arrive, éventrant les murailles, creusant à même le sol des entonnoirs profonds comme des puits. C'est à croire que les Allemands le voient de loin, avec leur télescope, et dirigent en conséquence leurs coups. Notre médecin principal, M. Baur, est tué net par un des obus qui coupe en deux, aussi aisément qu'une allumette, l'arbre derrière lequel il s'abritait.

Journées de canicule ardente! Le soleil éclatant déverse sa grande lumière sur ces coteaux et ces plaines où deux armées immenses, qui sont comme la moelle de deux nations puissantes, se ramassent, se tendent pour le suprême effort. D'un bout du front à l'autre, de Paris aux Vosges, toute la ligne de bataille a pris feu. Des deux côtés, jusqu'aux lointains horizons, la canonnade prolonge son fracas. C'est bien la grande bataille cette fois, le choc décisif où notre destinée se joue. Depuis les plus grands chefs jusqu'au plus humble soldat, il n'est aucun de nous qui ne le sente.

Journées inoubliables qui, pour chacun de nous, introduisent dans l'existence une démarcation très nette, qui nous semblent tour à tour longues comme des siècles et rapides comme le plus fugitif des moments! Mon maître Bergson a raison : le temps n'a de valeur que par l'intensité des émotions et des sentiments qui en marquent son écoulement. Il est des minutes, des heures, aussi riches, aussi pleines, aussi longues que des journées et des ans!

Ai-je dormi? Pas la nuit, à coup sûr, mais quelquefois le jour, de-ci, de-là, sous un arbre, au rebord d'un fossé. La seule chose qui compte, c'est le déroulement de la bataille, avec ses hauts et ses bas, ses alternatives de revers et de succès.

Malgré les grands efforts des Allemands, la gauche de l'armée Foch, la 42^e division, la divi-

sion du Maroc, ces deux premiers jours, maintiennent leur front. Mais au centre et à la droite, vers Fère-Champenoise, un fléchissement sérieux s'est produit qui ne fait que s'accroître, le 8 septembre, durant la troisième journée de la grande bataille. Le 11^e corps français, vivement attaqué par des régiments de la garde, du 12^e corps actif allemand et du 12^e de réserve, se replie au sud du petit ruisseau de la Maurienne sur le front Coroy-Gourgançon-Semoine. Fère-Champenoise est perdue. Le poste de commandement de Foch, qui serait beaucoup trop exposé, doit être reporté plus au sud, à Plancy.

La ligne de notre armée se présente maintenant d'une manière oblique. Il est un point d'où l'on s'en rend bien compte, c'est le château de Broyes. Le village est juché à l'extrémité de la falaise; d'un jardin situé derrière le presbytère, où se trouvait l'ancien rempart, la vue s'étend au loin. Les Allemands ont dépassé Fère-Champenoise. Le soir, à la nuit tombante, l'immense plaine apparaît dans un poudroiement fabuleux, enveloppée de teintes cuivrées, rougissantes, où tout se mêle en une vision d'Apocalypse : derniers rayons d'un soleil d'été, tourbillons de toute cette poussière remuée par les canons, les fantassins et les cavaliers, éclatements innombrables des obus, et dominant le tout les flammes des grands incendies

Et comme l'on comprend, du haut de cette

terrasse, à quel point il est indispensable, essentiel que notre division tienne bon! Si les Allemands réussissent dans leur poussée vers Mondement, s'ils se rendent les maîtres de ce plateau, notre ligne est crevée, le centre de nos armées est enfoncé. Leur grosse artillerie va bombarder à loisir nos colonnes, nos convois défilant dans la plaine, et transformer en déroute notre retraite.

A cause de l'extrême importance de la position tenue par nous, le 9^e corps, qui se trouve à notre droite, a mis à notre disposition le 77^e régiment d'infanterie qui soutient l'attaque de nos deux régiments de gauche, vers la Crête du Poirier, au delà du bois de Saint-Gond.

Mais, le 8 septembre, vers le milieu du jour, arrive un ordre du corps d'armée qui nous l'élève. Il doit se rendre aussitôt à Saint-Loup. A cause du grave fléchissement qui vient de se produire à droite, sans doute en a-t-on besoin par là.

Seulement, ce mouvement de repli n'échappe point aux Allemands qui sont à une très faible distance et qui, tout aussitôt, se montrent d'autant plus mordants. Les tirailleurs du colonel Cros, d'autre part, voyant s'éloigner les fantassins, ne peuvent pas en être quelque peu impressionnés. Les deux régiments de notre gauche, celui du colonel Cros et celui du colonel Fellert, sont ainsi ramenés vers Montgivroux,

tandis que la brigade Blondlat, à droite, tient ferme un peu en arrière vers Allemant. C'est la troisième journée de cette bataille et la situation devient des plus sérieuses. Attaqués par d'énormes forces, laissés seuls à nous-mêmes, allons-nous pouvoir tenir? Et si nous ne tenions pas, quel désastre! C'est en de pareils moments que les grands, les vrais chefs se révèlent. C'est alors qu'une volonté intrépide, une énergie sans défaillance font sentir leur irrésistible action. Il faut avoir vécu ces moments-là pour se douter de tout ce que peut l'irrévocable décision d'une tête froide et d'un cœur qui ne faiblit pas.

Le général Foch domine la situation; il la voit de très haut. Il sait, par les renseignements reçus du Grand Quartier Général, que la V^e armée qui opère à sa gauche se trouve dans une position excellente, qu'elle avance d'une façon ininterrompue. De ce côté les Allemands sont en pleine retraite. Pour parer au grave péril qui les menace ils vont s'efforcer de bousculer l'armée Foch, de crever le centre du front français. Foch, comme toujours, résume sa pensée par cette phrase lapidaire : « S'ils m'attaquent avec tant d'énergie par ici, c'est que leurs affaires vont mal par ailleurs! » Il s'agit donc de s'arc-bouter, de tenir coûte que coûte. Or le meilleur moyen de se défendre, c'est encore d'attaquer.

Au moment où les choses semblaient aller pour

lui le plus mal il envoyait au Grand Quartier Général le compte rendu suivant :

« Mon centre cède, ma droite recule, situation excellente, j'attaque. »

Cette inébranlable confiance qui provient d'une vision claire des choses, Foch réussit à la faire passer chez tous ses subordonnés. Il trouve au demeurant des lieutenants dignes de lui.

Le général Humbert multiplie les appels et les ordres : tenir coûte que coûte, utiliser tous les points d'appui, toutes les ressources. Un artilleur qui parlait de chercher une position en arrière, il le rabroue vertement et de manière à lui ôter toute envie de reculer. « Il y va de votre honneur », écrit-il à un de ses subordonnés à qui l'ordre est donné de résister à tout prix.

La nuit arrive ainsi, nous apportant, au lieu de sommeil, des appréhensions et même des angoisses. De quoi demain va-t-il être fait? L'issue de la bataille ne saurait plus guère tarder maintenant. Voici l'heure tragique entre toutes où dans la balance du destin se pèse le salut de notre pays. Lequel des deux plateaux va monter?

Le jour se lève très vite et tout de suite la bataille recommence. Le brave colonel Cros, qui a pu faire manger et reposer un peu ses tirailleurs, les lance vers le Signal du Poirier. Il parvient à prendre pied dans la partie Nord du bois de Saint-Gond.

Mais voici quelque chose de très grave : une brigade allemande tout entière débouche de Reuves vers Mondement. Devant ces forces bien supérieures, les troupes françaises qui tenaient les abords du château et du village sont obligées de reculer. Le colonel Barthal, commandant le régiment d'artillerie de corps mis à notre disposition, est tué net par un obus, comme il procédait lui-même à l'installation de ses batteries. Les Allemands pénètrent dans le château et le mettent aussitôt en état de défense. Ils percent des créneaux dans tous les murs ; ils installent des mitrailleuses au premier étage et dans le grenier.

L'ennemi maître de Mondement, jamais la situation n'a été pour nous plus critique. Toutes nos réserves, jusqu'au dernier homme, sont depuis longtemps engagées. Le général demande aussitôt des renforts à la 42^e division à notre gauche, au 9^e corps à notre droite. La 42^e division nous prête ses chasseurs à pied qui arrêtent la progression des Allemands au delà de Mondement. Une contre-attaque est ordonnée aussitôt sur le château. Mais les Allemands ont déjà eu le temps de l'« organiser » solidement. L'attaque échoue. Il n'importe. On la recommencera. Il faut reprendre Mondement. La clef de la position est là.

Le corps d'armée fait savoir qu'il nous rend le 77^e. Mais arrivera-t-il à temps ? On dépêche au

colonel cyclistes sur cyclistes, pour hâter la marche de ses hommes. Nous guettons impatiemment l'arrivée des fantassins. Enfin les voici qui débouchent, grimpant allègrement, en dépit de la poussière et de la chaleur atroce, les pentes raides du village de Broys. Pas d'arrêt, pas de halte pour le café. Bien vite, par delà la forêt de sapins où pleuvent les obus, il faut entrer dans la fournaise et se diriger vers Mondement.

Tandis que la gauche de l'armée, la 42^e division et la division du Maroc se maintiennent par un sursaut d'énergie, solidement agrippées aux rebords de la falaise champenoise, le centre et la droite continuent à reculer. Le 9^e et le 11^e corps français ont été, dès le matin du 9, très violemment attaqués par trois corps allemands. La Garde a exécuté une charge à fond sous laquelle notre front a fléchi. Notre ligne au centre passe au pied des hauteurs d'Allemant à la lisière nord-est du village de Conantre. A droite notre repli s'est encore accentué, nous avons dû nous retirer de Gourgauçon jusqu'à Salon.

Mais la confiance de Foch, sa résolution n'en sont nullement ébranlées. La V^e armée voisine a mis à sa disposition le 10^e corps, ce qui lui permet de relever en pleine bataille la 42^e division. Le général Foch a alors une idée géniale : il décide de porter subitement de sa gauche à sa droite cette division, de la faire passer d'une aile à l'autre par un mouvement de « rocade », comme disent

les militaires, afin de tomber brusquement sur le flanc de l'ennemi. Cette belle manœuvre, hardiment conçue, énergiquement exécutée, est une des raisons décisives de la victoire.

Tandis que la 42^e division exécute son mouvement, elle nous prête, en passant, son artillerie, disponible pendant deux heures, pour bombarder avec violence le château de Mondement qu'il s'agit de reprendre coûte que coûte. C'est pour nous la meilleure des aubaines.

Le commandant de cette artillerie divisionnaire, le colonel Boichut, le virtuose du 75, le maître du tonnerre, dirige, sur place, cette magnifique action. Les batteries arrivent au grand trot. En un clin d'œil elles sont en position, formant un demi-cercle au nord du village de Broyes; elles ouvrent un feu infernal sur Mondement et les pentes y accédant. Par un ardent soleil, sur ce plateau surchauffé, les pièces mènent, sans une seconde de répit, leur infernale musique. C'est un des tirs les plus impressionnants auxquels j'ai jamais assisté. Il doit faire chaud dans les chemins, par les champs qui aboutissent au château! Aucune troupe au monde, si brave soit-elle, n'est capable de progresser sous un feu pareil, de forcer cet impitoyable barrage. Nous devions, le lendemain même, en contempler les effets terrifiants.

Pour une seconde attaque sur Mondement, c'est la meilleure des préparations. Cette seconde

attaque a lieu et elle échoue comme la première. Nos soldats parviennent jusqu'aux murs et aux grilles du châteaux; mais, une fois là, ils sont arrêtés, fauchés par le feu violent des mitrailleuses.

Ce nouvel insuccès ne décourage pas plus le général que ses soldats. On s'obstine; on s'acharne. Il faudra bien enlever Mondement coûte que coûte. Cette victoire française, comme toutes nos victoires au cours de cette guerre, est le fruit d'une volonté intrépide et d'une obstination que rien ne décourage.

Le général Humbert ordonne un troisième assaut, un peu avant la nuit. Qu'on amène des canons à très courte distance, à 500 mètres, à 500 s'il le faut, qu'on éventre les murs à coups d'obus et de mitraille, mais que les Allemands en soient chassés.

Ces ordres s'exécutent. Les canons sont amenés tout près et, cette fois enfin, l'assaut, donné de trois côtés à la fois, réussit. « Allons, mes gars; allons mes braves! disait à ses soldats le colonel Lestoquois au moment de les lancer sur le château. Un dernier coup de collier et ça y est! »

Les Allemands, écrabouillés, surpris, lâchent pied. Quand les nôtres arrivent, la baïonnette en avant, ils détalent. Tous ceux qui le peuvent, sautent par les fenêtres, abandonnant fusils et

mitrailleuses. Les autres se rendent ou sont embrochés.

C'est à la nuit tombante que Mondement est repris.

A la même heure, la 42^e division, entraînée par son chef, l'intrepide général Grossetti, attaquait de flanc le corps de la Garde dans la direction de Fère-Champenoise. Cette attaque à laquelle ils ne s'attendaient d'aucune manière, surprend, déconcerte les Allemands. Elle est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Depuis quatre jours de combat leurs troupes accablées, épuisées, n'en pouvaient plus. Les nôtres non plus d'ailleurs. Cet ultime sursaut de l'énergie, de la ténacité françaises déplace enfin les plateaux de la balance demeurés si longtemps en équilibre.

D'où vient cette troupe nouvelle qui les attaque juste à leur endroit faible, là où une sorte de poche s'est ouverte dans leur front, et cela au moment le plus critique, alors que toutes leurs réserves se trouvent épuisées? L'État-Major germanique chancelle sous ce coup imprévu. Le facteur moral entre en jeu plus encore que le facteur matériel. L'État-Major allemand cède, il s'avoue vaincu et donne le signal de la retraite.

Les destinées sont accomplies. L'armée française vient de remporter la plus grande victoire de tous les temps.

Observons maintenant l'attitude de Foch durant

ces quatre journées de bataille et la belle manœuvre par laquelle il sut porter aux Allemands le coup de grâce. Souvenons-nous de ses enseignements à l'École de Guerre. Nous retrouvons dans la bataille, avec une précision surprenante, l'application de ses doctrines.

La guerre, disait-il à ses élèves, est avant tout une affaire de volonté. Elle est le département des forces morales. Une bataille ne se perd pas matériellement, mais moralement.

Or, lorsque sa droite et son centre sont enfoncés, Foch se raidit; il s'obstine à ne pas s'avouer vaincu.

« Mon centre cède, ma droite recule, écrit-il au Grand Quartier Général : tout va bien. Je donne l'ordre d'attaquer ».

Cette phrase : *tout va bien*, prononcée à un pareil moment, pouvait paraître une gasconnade. Elle était au contraire d'une vérité profonde.

Être renseigné, voir clair, disait encore Foch, est le premier devoir du chef. Foch voyait très clair dans la situation ennemie. Son regard ne se laissait pas absorber, impressionner par ce qui se passait autour de lui. Il s'élevait beaucoup plus haut et contemplait l'ensemble. Cette vision lui donnait une entière confiance. A un général qui lui objecte que ses troupes sont fatiguées, il fait, nous l'avons vu, cette laconique réponse : « Les Allemands le sont bien davantage : attaquez! »

Rien n'est plus vrai. C'est parce que les

Allemands étaient très fatigués et sentaient la victoire leur échapper qu'ils redoublaient d'efforts, jetaient dans la mêlée leurs troupes, pareils à un joueur aux abois qui mise tout ce qui lui reste sur la carte dernière. Les études de Foch, ses réflexions lui permettent de connaître à fond le tempérament, les méthodes germaniques. Il tâte le fer de son adversaire et sent de quelle force il dispose exactement.

Dans toute la bataille, disait-il aussi, il y a un point culminant, un moment décisif pour lequel il faut conserver soigneusement ses réserves. C'est alors qu'il faut frapper. Il y a de même un endroit où il faut frapper. Le génie du chef consiste à discerner ce moment et cet endroit.

Il y faut de la prudence, de la clairvoyance en même temps que de l'audace. « La manœuvre dans la bataille » n'est pas autre chose que l'art de préparer et de déclencher, à l'instant voulu, cette attaque décisive.

Or, nous le voyons, durant ces quatre journées suivre à la lettre ses conseils. Nous le voyons attendre, se réserver, ménager soigneusement ses forces. Le coup suprême, d'où la victoire doit sortir, il discerne à merveille à quel moment, à quel endroit le porter.

Déclenchée plus tôt, la contre-attaque de la division Grossetti n'aurait vraisemblablement donné aucun résultat. Mais à l'heure où il la lance, l'ennemi est fatigué, épuisé, il ne dispose plus

d'aucune réserve. Il suffira donc d'un effort, même minime, pour l'obliger à la retraite.

En lançant cette division Grossetti, Foch a donc fait ce que Napoléon appelait : *un événement*.

Son arrivée sur le flanc droit des Allemands, à l'instant suprême, produit dans la bataille de la Marne un effet analogue à celui de la colonne Macdonald dans la bataille de Wagram. Dans l'un et l'autre cas, c'est un effet d'un ordre beaucoup moins matériel que moral.

Clairvoyance, énergie, sang-froid, maîtrise de soi-même, ces belles qualités s'affirment chez Foch dans la conduite de cette bataille.

« La victoire, disait-il, va toujours à ceux qui la méritent, par la plus grande force de volonté et d'intelligence. »

Si la victoire est allée à lui, c'est que, vraiment, il l'avait méritée.

Cette victoire dont l'importance et les conséquences apparaissaient de plus en plus, avait accru le prestige et l'autorité de Foch. On savait qu'il y avait joué un rôle prépondérant que, sans son énergie obstinée, sans sa belle manœuvre du dernier jour, même les succès de Maunoury, des Anglais et des Français sur la droite n'auraient pas pu décider du triomphe.

Il fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

Les Allemands avaient été obligés de battre en retraite. Le grand projet d'offensive de leur État-Major gisait par terre, les ailes cassées. Mais ils ne se tenaient pas pour vaincus, loin de là. Constituant en toute hâte, grâce à leurs immenses ressources en hommes, grâce à leur préparation minutieuse d'avant-guerre, des divisions nouvelles ils allaient essayer de nous porter de nouveaux coups. Du 20 au 24 septembre ils prononcent une vigoureuse offensive en Woëvre. Ils parviennent à s'emparer de Saint-Mihiel, creusant une vaste poche dans le front français. Le 25 septembre, en présence de l'Empereur, ils tentent une attaque générale sur le front de Champagne....

Nous apercevions Foch de temps à autre, durant ces quelques semaines passées dans la montagne de Reims. Des hauteurs de cette montagne, des villages qui se trouvent à flanc de coteau, entre la forêt et les vignes, Rilly, Verzenay, Verzy, il y a de merveilleux observatoires, d'où la vue s'étend très loin, sur toute la vallée de la Vesle, et de l'autre côté de la rivière, sur la ligne de collines où sont les forts, Berru, la Pompelle, Nogent-l'Abbesse. La ville de Reims, les hautes tours de la cathédrale dominant ce tableau. Par une brumeuse après-midi de septembre, nous vîmes flamber ces tours que les obus allemands venaient sauvagement d'incendier. Toute la soirée, une partie de la nuit, les grandes lueurs de l'incendie faisaient tache sur l'horizon. Et

cette tache n'était rien, certes, à côté de celle qui pendant des siècles, salira la mémoire des Boches coupables d'avoir, sans raison militaire, pour le plaisir de détruire, endommagé à tout jamais un de nos monuments les plus vénérables, un des plus beaux joyaux de notre art.



CHAPITRE VII

LA BATAILLE DES FLANDRES
FOCH « COORDINATEUR »
DES ARMÉES ALLIÉES

Les Allemands avaient échoué dans leur tentative de percée dans la Woëvre, à l'est de Verdun. Leur attaque en Champagne n'avait donné aucun résultat.

Fidèles à leur doctrine ils allaient essayer de reprendre le mouvement enveloppant par leur aile droite.

L'armée française exécutait au même moment une manœuvre analogue. Chacun des deux essaie de déborder l'autre, les Allemands par leur aile droite, les Français par leur aile gauche.

Ce double mouvement s'accomplit avec un parallélisme frappant. On dirait deux joueurs d'échecs qui déplacent en même temps leurs pièces sur l'échiquier.

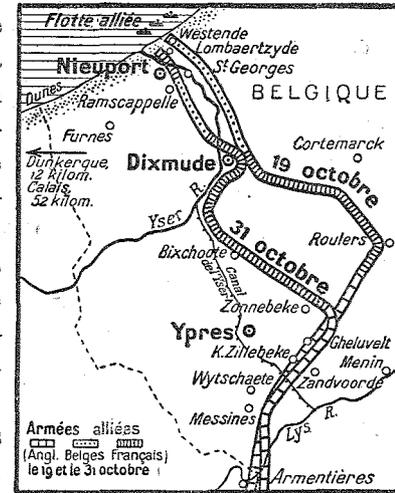
Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre à quel point cette concentration de forces était plus difficile aux Français qu'aux Allemands. Ceux-ci se trouvaient à l'intérieur de cet angle presque droit que constituait le

front, du Nord au Sud vers Compiègne, puis de l'Ouest à l'Est. Les Français, au contraire, étaient à l'extérieur. Les Allemands avaient ainsi moins de chemin à faire pour amener leurs renforts d'une aile à l'autre. Mais notre État-Major sut compenser à merveille ce désavantage. Le service des chemins de fer, comme toujours au cours de cette guerre, fonctionna admirablement.

Les transports stratégiques, opérés en pleine bataille, dépassèrent de beaucoup tout ce qu'on avait prévu en temps de paix.

Dès le 15 septembre, Joffre renforçait l'armée Maunoury qui était remontée vers le Nord sur la rive droite de l'Oise.

Le 20 septembre, il constituait, à gauche et au nord de cette armée, une armée nouvelle dont il donnait le commandement au général de Castelnau, rappelé de Lorraine où il venait de rempor-



LA BATAILLE DES FLANDRES.

ter la victoire du Grand Couronné de Nancy.

Au-dessus de l'armée Castelnau, une autre armée se forme, commandée par le général de Maudhuy.

Plus au Nord se trouve un groupe de divisions territoriales commandé par le général Brugère; puis les corps de cavalerie de Mitry et Conneau.

Le front s'allonge ainsi de plus en plus vers le Nord, chacun des deux adversaires essayant de devancer l'autre. C'est ce qu'on a appelé *la course à la mer*.

C'est, je l'ai dit plus haut, le 4 octobre vers la fin de l'après-midi que Foch reçoit à Châlons l'ordre du général Joffre le chargeant, avec le titre d'*adjoint au général* commandant en chef, de partir immédiatement pour le Nord afin de *coordonner* l'action de toutes les troupes françaises, anglaises, belges, engagées depuis l'Oise jusqu'à la mer. C'était là un commandement formidable, une tâche écrasante.

Une bonne partie de l'armée française allait se trouver engagée dans ces régions. Il s'agissait, chose infiniment délicate, de lier son action à celle des Anglais, dont les forces s'accroissaient tous les jours, et à celle des Belges. Le commandement unique n'existait pas. *Théoriquement*, chacune de ces armées ne recevait d'ordre que de ses chefs, le maréchal French et le roi des Belges. En fait, cette unité de commandement fut réalisée, grâce au génie de Foch, par l'ascendant

qu'il exerça dès les premiers jours sur les Belges et sur les Anglais.

Une fois encore, Joffre avait admirablement choisi l'homme qu'il fallait.

Foch quitte Châlons le soir même. Il arrive vers 4 heures du matin à Breteuil, quartier général de Castelnau, qui ignorait encore la décision nommant Foch, son subordonné de la veille, au commandement du groupe d'armées. Les deux grands chefs examinent longuement la situation. Les directives de Foch sont celles qu'il avait données durant la bataille de la Marne. N'envisager aucun retrait qui, par suite de la proximité de Paris et d'Amiens, pourrait avoir des conséquences désastreuses; tenir coûte que coûte là où on est.

A l'aube, cet entretien terminé, Foch parvient à Aubigny, poste de commandement du général de Maudhuy. Il confère avec lui, se fait renseigner en détail, puis retourne à Doullens où il s'installe jusqu'au 24 octobre avec son État-Major.

Le 24, il transporte son quartier-général à Cassel où il devait rester pendant toute la bataille des Flandres.

Dès la fin de septembre, les Allemands ont violemment attaqué la place forte d'Anvers où s'était réfugiée l'armée belge. Leur artillerie lourde écrase les forts. Le 9 octobre les défenseurs évacuent la ville, effectuent leur retraite par la mince bande de terrain comprise entre l'Escaut et la Zélande hollandaise.

La prise rapide, presque foudroyante de ce camp retranché qui passait pour inexpugnable, exalte la confiance et l'orgueil germaniques. Les troupes allemandes se jettent à la poursuite de l'armée belge dans la direction de Dunkerque et Calais. Leur objectif c'est de tourner notre aile gauche et de s'installer sur le détroit. Ce résultat atteint, les Allemands se flattent d'être les maîtres du passage qu'ils interdiront à l'Angleterre. Avec leurs sous-marins, leurs dirigeables, ils asséneront à cette dernière le coup décisif. Ils bouleverseront son commerce et sa navigation. Ils l'empêcheront d'expédier en France aucun renfort.

* Ce grand dessein qui les enflamme se traduit dans leur presse. La bataille qui s'engage, ils l'appellent *la bataille pour Calais*.

Pour obtenir ce résultat aucun effort, aucun sacrifice n'est épargné. Sur l'Yser bien fragile barrière, dans la région d'Ypres qu'il importe d'enlever coûte que coûte, ils jettent avec une prodigalité folle corps d'armée sur corps d'armée.

L'armée belge opère péniblement cette retraite soutenue par l'héroïque brigade des fusiliers marins français sous le commandement de l'amiral Ronarc'h et la 7^e division britannique commandée par sir Henry Rawlinson.

Le général Joffre espérait que les Belges seraient en état de résister dans la région Bruges-Gand. Mais leurs divisions matériellement et plus encore moralement éprouvées se sentirent

incapables d'arrêter là leur repli. Elles étaient le 11 octobre dans la région Thourout-Ostende, avec l'intention évidente de continuer la retraite jusqu'à Calais. Le roi des Belges, fort heureusement, faisait savoir au général Joffre qu'il serait heureux de recevoir ses instructions au même titre que l'armée anglaise. Il acceptait donc franchement, loyalement la coordination que le général Foch était chargé d'établir.

Le 16 octobre a lieu entre le roi Albert et le général Foch une entrevue très émouvante, dont l'importance est capitale dans l'histoire de cette guerre. Je ne me crois pas autorisé à divulguer sur cette entrevue les renseignements très précis et très sûrs que je possède. L'heure n'est pas encore venue. Ce qu'on peut dire, c'est que l'armée belge, très ébranlée par ses échecs et par sa retraite, ne se croyait pas capable de résister sur l'Yser à la poussée allemande. La plupart des unités confondues, ayant perdu une partie de leurs officiers, se trouvaient matériellement et moralement dans une mauvaise condition. Plutôt que de risquer une catastrophe, n'était-il pas plus sage de continuer la retraite?

Le général Foch fit comprendre au roi Albert les très graves conséquences que risquait d'entraîner un nouveau repli. Il fallait tenir sur l'Yser coûte que coûte, conserver à tout prix cette dernière portion du territoire belge, empêcher absolument les Allemands d'atteindre les ports du

détroit. Ces quelques lieues carrées du sol national qui restaient au pouvoir des Alliés, c'était l'image même de la Belgique opprimée, malheureuse, mais vivante malgré tout, conservant invinciblement son espérance en des temps meilleurs. L'armée belge trouverait pour l'encadrer et la soutenir des corps français et anglais de plus en plus nombreux.

Le roi Albert se rendit à ces raisons. Ordre fut donné à ses soldats de rester sur la ligne de l'Yser, et de s'y défendre avec la dernière énergie.

D'ailleurs, dès qu'ils se sentent appuyés par des troupes françaises qui ne cessent de débarquer, les Belges ne tardent pas à reprendre confiance. Ils organisent la ligne de l'Yser, de Lombartzyde à Dixmude où ils sont en liaison avec des troupes françaises, la brigade de fusiliers marins et une division territoriale.

Le 18 octobre se produisent les premières attaques allemandes, à Lombartzyde en face de Nieuport et, plus au Sud, devant Dixmude.

Le 20 un violent assaut est donné aux abords de Dixmude. Les fusiliers marins et les Belges le repoussent.

Le 21, la poussée allemande s'accroît devant Nieuport. Mais le soir de ce jour une nouvelle se répand qui ranime et reconforte tous les esprits : c'est l'arrivée des troupes françaises, la fameuse 42^e division, commandée par Grossetti. A la nuit

tombante un de ses éléments, le 16^e bataillon de chasseurs à pied, faisait, au son de la marche entraînant de *Sidi-Brahim*, son entrée dans Furnes, quartier-général du roi Albert.

Cette division appartenait à notre corps d'armée, le 32^e, commandé par le général Humbert. Elle était avec nous dans la région de Reims lorsque nous arriva l'ordre de l'envoyer immédiatement dans les Flandres. Son départ, nous l'espérons bien, ne précédait que de très peu le nôtre. Quelques jours après, en effet, nous étions nous aussi expédiés sur l'Yser, vers la bataille. Tandis que les troupes sont transportées par chemin de fer, nous accomplissons le trajet en automobile. Le général Humbert s'arrête quelques heures à Cassel pour voir le général Foch et recevoir ses instructions. Nouvel arrêt à Rousbrugge, quartier-général du général d'Urbal, commandant *le détachement d'armée de Belgique*, qui venait d'être créé.

Nous voici, comme par un coup de baguette magique, brusquement transportés de la sèche Champagne dans les Flandres boueuses; quel changement, quel contraste! Toute cette plate région, entre Ypres et la mer, ce sont les « basses terres », des terres où il y a surtout de l'eau. Elle est partout, cette eau envahissante, submergente, dans les canaux, dans les fossés, dans les tranchées, dans tous les trous, dans tous les

creux. A peine a-t-on égratigné le sol, qu'elle apparaît.

C'est le 28 octobre que nous arrivons dans la région d'Hogstade, à mi-chemin entre Furnes et Ypres. Tandis qu'une de nos deux divisions (la 58^e) effectue son débarquement, l'autre (la 42^e), qui nous a précédés, se trouve déjà en pleine action. Le lendemain, le surlendemain de notre arrivée, les Allemands, après une violente canonnade, franchissent l'Yser à l'est de Furnes et enlèvent Ramscapelle, la station et le village, aux troupes belges.

La situation devient tout de suite des plus sérieuses. Ramscapelle n'est qu'à 8 kilomètres de Furnes, et, si cette dernière venait par malheur à être prise, c'est la route de Dunkerque ouverte. Il y a là fort heureusement des hommes d'une rare énergie et qui en ont vu bien d'autres. Le général Grossetti, commandant la division, fait immédiatement contre-attaquer Ramscapelle par ses chasseurs.

Le général Humbert met à sa disposition tous les bataillons qu'il a sous la main. Il s'agit d'emporter le village à tout prix, de rejeter les Allemands sur l'autre rive de l'Yser. Nos héroïques soldats frappent des coups terribles; ils reprennent le village et repoussent les Allemands, en leur faisant quelques centaines de prisonniers. Comme l'action finissait à peine, j'accompagne

le général Humbert au delà du village de Boits-houcke, à deux ou trois kilomètres de Ramscapelle. Nous traversons Furnes, puis la grande route de Nieuport où c'est un va-et-vient incessant de colonnes et de convois; puis d'affreux chemins à travers champs et, tout près d'une ferme éventrée par les obus, voici, sur le bord du chemin, le général Grossetti, le brave colonel Boichut qui commande, avec quel brio, avec quel maîtrise, son artillerie. « L'affaire est arrangée, dit Grossetti. Mes hommes achèvent de « nettoyer » les fossés le long du chemin de fer. On ramasse les Allemands à la cuillère! »

Afin de rendre toute attaque allemande désormais difficile, sinon impossible de ce côté, le haut commandement franco-belge eut l'idée de tendre des inondations le long des rives de l'Yser, entre Nieuport et Dixmude. Il suffisait pour cela de laisser ouvertes les écluses qui ferment à Nieuport, au moment de la marée haute, la rivière canalisée. Après consultation des experts, l'expérience fut tentée. Elle obtint un plein succès. Toute cette vallée désormais devenait presque impraticable. L'armée belge, protégée par une ligne quasi-infranchissable, pouvait se reconstituer à son aise. Des troupes françaises furent placées par surcroît aux deux extrémités particulièrement dangereuses, à Nieuport et à Dixmude.

Le danger se trouve ainsi écarté vers le Nord.

C'est maintenant plus au Sud vers Dixmude, vers Ypres, que les Allemands vont porter leurs efforts.

A l'heure même où ils tentaient de percer les lignes belges à Ramscapelle ils donnaient un terrible assaut au saillant d'Ypres tenu par les Anglais. Ce fut durant deux jours, le 30 et le 31 octobre, une terrible bataille que les Allemands furent à deux doigts de gagner. Ils avaient mis là toutes leurs forces, leurs corps d'armée les plus solides et les plus éprouvés. L'Empereur en personne était attendu à Thielt, quartier-général du duc de Wurtemberg, le 30 octobre.

Ce saillant d'Ypres était extrêmement difficile à défendre. Les Allemands qui disposaient d'une artillerie lourde infiniment plus puissante que la nôtre pouvaient croiser leurs feux et tirer sur les défenseurs de trois côtés à la fois. Sous cette pluie d'obus, la ligne de communications ne pouvait être maintenue que très malaisément. Les ravitaillements, les renforts devaient le plus souvent être acheminés de nuit.

Le 29 au matin, le 1^{er} corps anglais, attaqué avec une violence inouïe, est repoussé et perd des positions très importantes. Le général Haig, qui le commande, est menacé d'être débordé par les deux ailes. La division Rawlinson, la 3^e division de cavalerie sont également bousculées.

La situation devient tout de suite grave, presque désespérée.

C'est le 30, à 5 heures du soir, que le général Foch reçoit ces très mauvaises nouvelles. Le temps de commander son automobile et il accourt à Saint-Omer pour voir le maréchal French.

Nous avons sur cette entrevue des détails très précis qui ont été donnés par le capitaine Meunier-Surcouf, un des officiers d'ordonnance du général Foch, et qui sont cités par M. René Puaux.

Foch offre au maréchal French toutes les réserves dont il dispose : les éléments de la 52^e division seront, à peine débarqués, amenés dans la région d'Ypres. En outre, des troupes du 9^e corps, une partie de la brigade Bernard et 5 bataillons, 5 batteries et 6 escadrons, sous les ordres du général Moussy, seront dirigés vers Becealère et Hollebeke.

Le lendemain, 31 octobre, la situation ne fait qu'empirer. Le 1^{er} corps anglais, attaqué plus violemment encore que la veille, perd définitivement Hollebeke et Zandvoorde, puis Gheluvelt à sa gauche, Messines à la droite. Un trou est ouvert dans les lignes britanniques. Le général Moussy, commandant le groupe français, ramassant tout ce qui se trouve autour de lui, travailleurs, ordonnances, cuisiniers, parvient tant bien que mal à le boucher. Mais plus à l'Est, le front de la première division britannique est brisé. Un régiment tout entier de la 7^e division est cerné ; le général commandant la première division est blessé et cinq de ses officiers tués autour de lui ; jamais

les Allemands n'ont été plus près de la victoire.

Vers 2 heures de l'après-midi, le maréchal French s'était rendu à Hooge avec le général sir Douglas Haig. Ce fut, écrit-il, « le moment le plus critique de tous ceux que nous eûmes à traverser durant cette grande bataille ». Ses troupes accablées n'en pouvaient plus ; ses réserves étaient épuisées. Il songeait sérieusement à donner le signal de la retraite, à abandonner Ypres.

Le général Foch, du haut de son observatoire de Cassel, suivait attentivement les péripéties, les fluctuations de la bataille. Parcourant sans relâche tout le front, il s'était porté, ce jour-là, à Vlamertinghe, poste de commandement du général d'Urbal. C'était vers la fin de l'après-midi. Le général Dubois, commandant le 9^e corps, venait de rendre compte à ses deux chefs du recul britannique et des graves conséquences qu'il pourrait entraîner. Sachant le général Foch tout près de lui, le maréchal French va le voir. Un conseil de guerre improvisé se tint immédiatement.

Le maréchal French, exposant l'état de son armée, déclara franchement qu'il était obligé d'envisager la retraite. Foch, dans les termes les plus chaleureux, les plus pressants, lui en fit apparaître les conséquences désastreuses : la prise d'Ypres par les Allemands serait pour eux une grande victoire morale qu'il fallait empêcher à tout prix. Étant donné d'ailleurs l'encombrement des routes, le petit nombre des voies de dégagé-

ment, un repli précipité risquait de coûter très cher, de laisser à l'ennemi des prisonniers, du matériel en grand nombre. Il fallait se raidir au contraire coûte que coûte. Les renforts français arrivaient de plus en plus nombreux. Chaque jour de nouveaux bataillons débarquaient. Tous ces renforts, tous ces bataillons seraient mis à la disposition des Anglais pour étayer leurs lignes, pour boucher tous les trous. Le maréchal, gagné peu à peu par cette confiance, se laisse finalement convaincre. On assure — le fait est raconté de différents côtés — que Foch ayant écrit de sa main une note prescrivant de résister sur place, French se borna à signer cette note qui fut immédiatement remise au général sir Douglas Haig.

C'est de cette décision que sortit la victoire.

Foch, par son invincible énergie, venait, une fois encore, de sauver la situation. Cette énergie, cette confiance étaient faites avant tout de clairvoyance. Foch se rendait fort bien compte du véritable état de l'armée allemande. Il sentait bien que ses attaques forcenées ne pourraient pas être indéfiniment multipliées, que ses réserves s'épuiseraient très vite. Il suffisait donc de résister quelques jours encore et la situation pourrait être sauvée.

En attendant, la bataille d'Ypres recommence. Les Français et les Anglais y combattent côte à côte, beaucoup de leurs unités mélangées. C'est

une véritable mosaïque de troupes franco-britanniques, les bataillons étant jetés dans la fournaise au fur et à mesure qu'ils débarquent.

Le 5 novembre la situation peut être considérée comme rétablie. Le général Joffre envoie ses félicitations à Foch. « Les opérations entreprises sous votre direction, écrit-il, ont complètement déjoué la manœuvre de l'ennemi et enrayé son mouvement offensif sur Ypres malgré les forces accumulées par lui dans cette région. »

Du 6 au 15, l'état-major germanique, ramassant tout ce qu'il a de troupes, tente un dernier effort. Sachant bien que le meilleur moyen de se défendre, c'est d'attaquer, Foch prescrit de-ci, de-là, des offensives locales.

Quelques jours après, les Allemands s'emparent de Dixmude. L'Amiral Ronarc'h fait sauter le pont sur l'Yser et parvient ainsi à les arrêter.

Les Allemands n'ayant pu prendre Ypres, en dépit de tous leurs efforts, de leurs sanglants sacrifices, se vengent en l'incendiant.

Ces accès de rage trahissent l'impuissance germanique. Chaque fois que les Allemands brûlent des villes, c'est signe que leurs affaires vont mal.

En effet, la bataille des Flandres est perdue, bien perdue pour eux. Peu à peu, l'accalmie se fait sur tout ce front naguère si agité. L'Empereur a quitté définitivement la région; la presse

d'Outre-Rhin proclame que l'objectif de l'État-Major n'a jamais été d'atteindre Calais.

La ruée allemande est définitivement contenue et la bataille de l'Yser gagnée.

Il y eut au cours de cette bataille qui dura des semaines, comme pendant la bataille de la Marne, des instants particulièrement critiques, qu'on peut appeler *des moments*. C'est l'entrevue de Foch avec le Roi Albert lors de la retraite des Belges; ce sont, au plus fort des attaques contre les Anglais, ses deux entretiens avec le Maréchal French. En ces heures décisives, Foch se révèle le même chef qu'à la Marne. Ce sont les mêmes qualités, le même tempérament : avant tout, une compréhension très nette des plans et des desseins de l'adversaire, une vision précise et concrète de ses forces; puis une invincible confiance dans l'héroïsme, le moral de l'armée placée sous ses ordres, le sentiment des grands efforts qu'il peut lui demander.

C'est de cette double connaissance, de cette comparaison que Foch tire son optimisme et l'énergie de ses résolutions. En d'autres termes, dans ce génie militaire, les dons de l'intelligence éclairent et vivifient sans cesse les qualités du caractère. Elles en forment la base et le support.

On n'exagérera jamais assez, d'autre part, l'héroïsme des troupes alliées qui combattirent

sur l'Yser; on ne dira jamais assez leurs souffrances, leurs tortures.

Il faut arriver à la bataille de Verdun pour trouver un héroïsme et des souffrances analogues.

Durant des semaines, les hommes vivent et meurent dans des tranchées pleines d'eau. Ceux qui en sortent sont pareils à des blocs de boue gluante et noirâtre où se distinguent à peine un nez, deux yeux et quelque chose représentant vaguement un visage humain.

Les conséquences de cette victoire devaient être immenses.

L'État-Major germanique venait de faire abîmer là ses meilleures troupes de choc, les nouvelles divisions qu'il avait pu constituer. Il n'était certes pas à bout de ses réserves, mais il se rendait compte que, militairement parlant, il ne pouvait obtenir aucune décision sur le front occidental. Il se vit donc obligé de modifier, de renverser tous ses plans. Durant les quinze mois qui vont suivre, pendant toute l'année 1915, en dehors d'une poussée locale et d'ailleurs très énergique sur certains points de notre front, notamment dans la forêt d'Argonne, il garde en France et en Belgique une attitude purement défensive. Tous ses efforts sont tournés vers l'Est, contre les Russes et dans les Balkans.

Les Alliés, Français et Anglais, qui n'avaient

pas préparé la guerre, parce qu'ils ne la voulaient pas, mettent à profit ce temps précieux. Les Anglais, par un prodigieux effort, dont on ne célébrera jamais assez le mérite, constituent de jour en jour une armée mieux entraînée et plus puissante. Les Français fabriquent tout le matériel, surtout l'artillerie lourde, qui leur faisait défaut.

Cette victoire de l'Yser venait d'être gagnée par Foch, grâce à son énergie indomptable, grâce à son ascendant sur les Anglais et les Belges, ainsi que par la sublime bravoure des soldats qui combattirent sous ses ordres.

Le commandement unique, qu'on mit si longtemps à obtenir et dont la nécessité apparaissait de plus en plus évidente, Foch l'exerça en fait au cours de cette bataille. *Les décisions essentielles*, celles dont tout dépend, furent prises directement ou inspirées par lui.



CHAPITRE VIII

LES OFFENSIVES FRANÇAISES EN 1915

ARTOIS — CHAMPAGNE

Après la Marne, l'Yser : ces deux victoires, dont Foch a contribué plus que personne à gagner la première, et dont il a dirigé, seul, la seconde, établissent fermement sa réputation de grand chef.

Les Allemands, durant l'année 1915, ne font aucun effort vraiment sérieux sur le front français. Leurs desseins, leurs espoirs, sont tournés par ailleurs.

Ils ont résolument renversé leurs plans stratégiques, et c'est sur le front oriental qu'ils essaient maintenant d'obtenir une décision. L'astre Hindenburg s'élève de plus en plus à l'horizon.

Or, Hindenburg est un spécialiste du front russe et il n'est même que cela. L'armée russe lui est familière ; il connaît mieux que personne le défaut de sa cuirasse et sait comment la frapper.

Il la frappe en effet, et par de terribles coups : campagne foudroyante de Galicie au printemps 1915, campagne d'automne des Balkans.

Les lourdes fautes diplomatiques des Alliés en Orient, le nuage d'illusions et d'erreurs au milieu duquel leur politique demeure obstinément enve-
loppée, leur entêtement à ne pas voir les faits et les hommes tels qu'ils sont, rendent relativement faciles les succès politiques et militaires des Allemands.

La Bulgarie, que Sir Edward Grey, M. Sazonoff, M. Delcassé se flattent vainement d'amadouer par d'absurdes concessions, a, sous l'initiative de son souverain, le plus fourbe des Cobourgs, lié définitivement son sort à celui des Empires Centraux. Elle attaque traîtreusement les Serbes ; en quelques semaines la Serbie est rayée de la carte.

Français et Anglais, sur le front d'Occident, poursuivent cependant leurs préparatifs en vue de cette guerre prolongée et stagnante qui les a pris au dépourvu.

Au printemps de 1915, l'armée française exécute une offensive locale en Artois ; elle remporte le premier jour un très brillant succès : mais il ne s'agit là que d'un essai. L'exiguïté du front d'attaque, l'insuffisance des réserves, empêchent d'obtenir des résultats importants. Cette tentative fait apparaître d'ailleurs toutes les difficultés, toute la complexité de la tâche. Comment percer un front fortifié ? Et, cette percée obtenue, comment exploiter la trouée, de manière à en faire sortir la décision ? Tel est le problème. Il faudra près de trois ans d'efforts et de tâtonnements

pour le résoudre. Il faudra aussi la découverte d'engins nouveaux qui rendra possible une tactique nouvelle.

Ces combats d'Artois ont mis en lumière un chef dont les brillantes qualités militaires vont de plus en plus s'affirmer : Pétain.

En septembre 1915, deuxième tentative d'offensive alliée sur le front d'Occident. L'attaque principale est menée par les Français en Champagne, cependant que les Anglais exécutent une attaque secondaire en Artois.

L'État-Major a eu tout le temps d'étudier, de mûrir le problème. Le front d'attaque est beaucoup plus large, les effectifs beaucoup plus considérables; une puissante artillerie, largement approvisionnée, permet un bombardement copieux des lignes allemandes.

Cette offensive aboutit à de brillants succès tactiques : vingt-cinq mille prisonniers, dont trois cent cinquante officiers, cent cinquante canons, un matériel considérable. Mais la situation stratégique n'en est pas modifiée.

Vers la fin de l'année 1916 les Allemands s'aperçoivent que tous leurs succès en Orient et sur le front russe, quelque brillants qu'ils soient, quelque importance qu'ils possèdent en ce qui concerne la carte de guerre, n'ont pas avancé d'un jour la fin des hostilités. Le principal adversaire ou plutôt les principaux adversaires sont à l'Ouest. Tant que ceux-ci ne sont pas battus, rien n'est fait.

Voilà donc l'État-Major germanique obligé bon gré mal gré de revenir à son plan du début de la campagne. Pour des raisons beaucoup plus politiques que stratégiques, surtout en vertu du principe du moindre effort, il s'en était écarté durant un an.

Vers la fin 1915, le désir d'en finir à tout prix l'oblige à revenir à ce plan. Une grande offensive contre la France est décidée.

Le 21 février 1916, cette offensive se déclenche; la bataille de Verdun commence. Les premiers jours, les Allemands enfoncent notre front; mais, dès le 25 février, quelques brigades d'élite, appelées en toute hâte et se battant en rase campagne, sans tranchées, sans abris, leur barrent résolument le chemin. L'État-Major germanique s'obstine; il redouble d'efforts, il multiplie les sacrifices. Il veut passer et prendre Verdun coûte que coûte. Il ne passera pas et Verdun reste à nous. Durant quatre mois de combats frénétiques, deux énergies, deux volontés s'affrontent. C'est la nôtre qui l'emporte!



CHAPITRE IX

FOCH SUR LA SOMME

UNE BATAILLE D'USURE

Au commencement de juillet 1916, quelques jours après que fut engagée la grande offensive anglo-française sur la Somme, le Général Joffre adressait à l'Armée un ordre du jour retentissant. Il remerciait les soldats de Verdun de leur héroïsme et il déclarait que cet héroïsme avait permis aux armées anglaise et française de préparer leur grande offensive.

Cette offensive, en effet, n'aurait jamais pu se faire sans la résistance de Verdun.

C'est le général Foch, adjoint au Généralissime et commandant le groupe des armées du Nord, qui avait la charge d'organiser, de diriger sur place, d'accord avec Sir Douglas Haig, cette importante offensive franco-britannique.

Foch jouait une fois encore ce rôle essentiel de *coordinateur des forces alliées* qu'il avait si merveilleusement rempli durant la bataille de l'Yser. Seulement, la situation était renversée, ce n'est plus les Allemands, mais les Alliés qui attaquaient.

Les Anglais, recevant sans cesse des renforts très considérables, furent en état, dès le début de l'année 1916, d'étendre sensiblement leur front. Ils purent relever dans la région d'Arras toute une armée française, qui devint ainsi disponible. Cette extension de front était bien loin d'ailleurs d'épuiser leurs ressources.

De nouveaux bataillons, de nouvelles divisions arrivaient incessamment d'Angleterre durant le printemps et le commencement de l'été 1916.

Les Français, de leur côté, n'avaient point dépensé toutes leurs réserves dans la bataille de Verdun, contrairement à ce qu'espéraient les Allemands.

La date, l'emplacement, l'importance et toutes les modalités de cette offensive, furent décidées par les chefs des armées alliées, au cours des Conseils de Guerre qui se tinrent à Paris pendant le printemps de 1916.

Les Alliés, dans cette bataille de la Somme, se proposaient un triple objet.

- 1° Dégager Verdun;
- 2° Fixer sur le front occidental les forces ennemies, empêcher l'Allemagne de profiter de ses « lignes intérieures » pour transporter, sans cesse, ses troupes d'un front à l'autre;
- 3° User le plus possible l'armée allemande.

La ligne des positions sur le front français dessinait presque un angle droit. Elle allait du

Nord au Sud, depuis Nieuport jusqu'à Compiègne. A partir de ce point elle se dirigeait de l'Est à l'Ouest.

L'offensive de Champagne en 1915 avait été lancée sur le côté oriental de cet angle. Cette fois le secteur choisi par les Alliés se trouvait sur le côté occidental.

L'attaque devait se faire sur un front d'environ 40 kilomètres allant de Gommécourt à la hauteur de Doullens jusqu'un peu au nord de Chaulnes.

A mesure que la guerre se prolonge, la préparation d'une offensive devient une entreprise à la fois plus vaste et plus méticuleuse, comportant une mise en œuvre qui exige des semaines de travaux. Il faut songer à une puissante organisation industrielle pour se faire une idée d'une telle complexité. Il s'agit de connaître le système de défense de l'adversaire, d'étudier, de mettre en place les engins de destruction, de préparer les voies à l'infanterie, d'assurer le ravitaillement et les liaisons, de prévoir même ce qui échappe à toute prévision, de réduire à l'extrême limite le rôle du hasard.

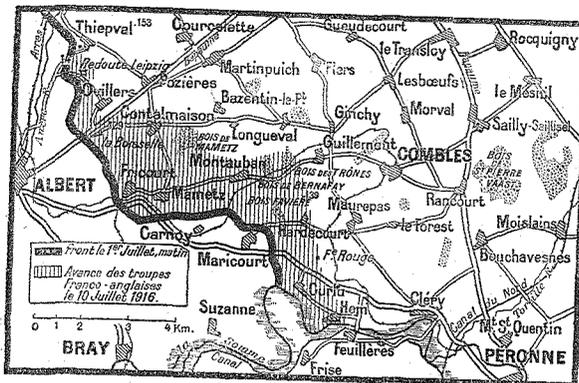
LA PREMIÈRE PHASE DE LA BATAILLE

Il est indispensable, pour pouvoir suivre le déroulement de cette grande bataille, d'envisager séparément les opérations sur chacun des deux secteurs :

SECTEUR FRANÇAIS.

LES COMBATS AU NORD DE LA SOMME.

Du hameau de Vaux, ruiné par l'artillerie allemande, sur la rive droite de la Somme, une partie du champ de bataille apparaît, sous la forme



NOTRE AVANCE AU NORD DE LA SOMME.

d'une longue crête, pareille à une mer moutonneuse, qui s'étend jusqu'à l'horizon.

A 7 h. 30 du matin, le 1^{er} juillet, les fantassins s'élançant à l'assaut des tranchées allemandes. Ils avaient à enlever des positions très fortes que les Allemands avaient eu durant près de deux ans tout le loisir de perfectionner : deux, trois ou quatre lignes de tranchées reliées par des boyaux profonds avec de petits bois organisés et le village fortifié de Curfu. Mais l'entrain était magnifique.

D'un seul bond, d'un seul élan, les premiers ouvrages allemands sont emportés. En escaladant la falaise crayeuse qu'on nomme le Chapeau-de-Gendarme, les jeunes soldats de la classe 16 qui voient le feu pour la première fois, agitent leur mouchoir et crient : « Vive la France ! »

On arrive ainsi aux premières maisons de Curlu. Le village est occupé par 5 compagnies de Bavarois qui font une énergique résistance. Des mitrailleuses que le bombardement n'avait pas pu détruire apparaissent sur les toits, dans les embrasures des maisons, aux abords de l'église, jusque dans les soupiraux des caves,

Les colonnes d'assaut, conformément aux ordres formels, s'arrêtent immédiatement. Les soldats se couchent à plat ventre et l'artillerie recommence un terrible bombardement sur le village qui n'a pas encore reçu assez d'obus. Toutes les batteries concentrent sur ce point un feu infernal. Les maisons sont rasées et les mitrailleuses éteintes après une demi-heure de ce bombardement; l'attaque reprend. Cette fois, les fantassins enlèvent le village de Curlu sans presque éprouver de perte. Pendant la nuit les Allemands lancent leur contre-attaque, à laquelle, d'ailleurs, les Français s'attendaient. Cette contre-attaque échoue entièrement, le village reste aux mains des Français.

Les trois jours suivants, les Français organisent les positions qu'ils viennent de conquérir.

Le 5 juillet à 7 heures du matin, nouveau bond en avant. L'infanterie du même corps se lance à l'assaut du village de Hem, situé plus à l'Est. Le village et toutes les tranchées avoisinantes sont enlevés en quelques heures. Les Français parviennent jusqu'aux abords de la route de Péronne. Vers midi, les dernières maisons de Hem où quelques Allemands tenaient encore sont en leur pouvoir. A la même heure, une compagnie française était installée dans la carrière dite : « Spahn » au sud-est du village; elle y déjeunait tranquillement.

Grâce à l'habileté des dispositions, à la prudence des chefs, à la rapidité de l'assaut, les pertes au cours de cette opération avaient été minimales.

AU SUD DE LA SOMME.

Au sud de la rivière, depuis le village de Frise, jusqu'en face du village d'Estrées, sur un front d'environ 10 kilomètres, l'attaque fut lancée le 1^{er} juillet à 9 h. 30 du matin, c'est-à-dire deux heures et demie plus tard que l'attaque de la rive droite.

Ici c'est un corps colonial qui donne l'assaut; il s'est, lui aussi, particulièrement distingué au cours de cette guerre. Plus au Sud, ce sont des réservistes bretons. Les uns et les autres font merveille. Comme dans le secteur du Nord, ils atteignent en quelques heures tous les objectifs fixés.

Le soir du 1^{er} juillet toutes les premières positions allemandes, depuis les abords de Frise jusqu'à la lisière d'Estrées, étaient enlevées. Les villages de Dompierre, Becquincourt et Fay étaient occupés par les Français.

La progression continue selon le rythme fixé.

Le 2 juillet, l'infanterie française déborde le village de Frise. A midi, le village est enlevé. On y découvre toute une batterie de 77 en très bon état. Les Français poursuivent leur progression, ils atteignent la corne nord-est du bois de Méréaucourt. Le village d'Herbécourt, qui est un peu plus au Sud, est complètement entouré. Une heure après, le village est tout entier entre les mains des Français. La nuit, les Français tiennent tout l'ensemble des défenses ennemies reliant Herbécourt au village d'Assevillers. Même progression régulière, même avance continue dans la journée du 3. Les Français enlèvent Assevillers et Flaucourt. Le 4 au matin des patrouilles de cavaliers s'avancent jusqu'au village de Barleux qui est fortement occupé par les Allemands. Un régiment de la Légion étrangère emporte, le 4, Belloy-en-Santerre et, plus au Sud, les Français enlèvent d'eux-mêmes le village d'Estrées.

La régularité pour ainsi dire mathématique de cette progression est tout à fait remarquable.

Le 5, les Allemands contre-attaquent ; ils échouent complètement. Le 9, la progression continue, le village de Biaches est enlevé. Le 10,

les Français parviennent jusqu'à la Maissonnette qui marque le point le plus élevé de toute la région, dominant entièrement la ville de Péronne et la vallée de la Somme.

Ainsi donc, en dix jours, les Français sont parvenus sur un front de 15 kilomètres à réaliser en certains points une avance de 40 kilomètres de profondeur. Ils ont enlevé environ 80 kilomètres carrés d'organisations de tous genres, tranchées, villages fortifiés, carrières pareilles à des forteresses, etc., etc.... Ils ont pris 85 canons, dont plusieurs de gros calibre, une centaine de mitrailleuses, 26 « minenwerfers » et un matériel considérable. Ils ont fait prisonniers 235 officiers et 42 000 hommes.

On peut dire que c'est là un très beau résultat. Et ce n'est qu'un premier résultat.

La régularité méthodique et soutenue de cette avancée, la précision harmonieuse de cette manœuvre méritent d'être soulignées tout particulièrement.

L'ATTAQUE DES ANGLAIS.

Le front d'attaque anglais, allant de Gommécourt à la hauteur d'Hardécourt, est divisé en deux par la vallée de l'Ancre.

L'attaque est lancée le 1^{er} juillet à 7 h. 1/2. Au nord de l'Ancre, le terrain pris par les Anglais leur fut partiellement repris. Au Sud de l'Ancre,

au contraire, jusqu'à l'endroit où ils opèrent en liaison avec les Français, leurs progrès furent considérables.

Ils furent surtout soutenus. La continuité de leurs efforts, de leur avance, est le trait significatif, le caractère le plus remarquable de cette offensive franco-britannique.

Dès les premiers jours, les Anglais rencontrèrent plus de résistance que les Français. Ils firent preuve d'une obstination, d'un entêtement prodigieux. Leurs jeunes armées, nouvellement recrutées, se battirent avec une très grande bravoure. Ces trois premiers jours de bataille leur donnèrent des gains très importants. Ils occupèrent une partie des premières lignes allemandes, prirent d'assaut des villages puissamment fortifiés, défendus par des troupes très courageuses, faisant en tout 4300 prisonniers, nombre qui ne devait pas cesser de s'accroître. Ces premiers engagements eurent pour eux un autre résultat, non moins important : ils inspirèrent à leurs troupes une absolue confiance en elles-mêmes, ils prouvèrent que ces troupes étaient capables de se mesurer avec les meilleurs soldats des armées du Kaiser et de les battre.

Dans la nuit du 6 au 7, les Anglais reprirent avec une extrême vigueur leur offensive.

L'armée anglaise remporta un autre succès non moins brillant. Durant la nuit du 10 au 11, à la suite d'un violent bombardement, elle enleva

d'assaut Contalmaison. Une contre-attaque germanique fut repoussée et la totalité du village resta dans les mains des Anglais.

Ce dernier exploit mit fin à ce qu'on pourrait appeler la première phase de la bataille. Dans son communiqué du 11 au soir, le Général en chef des forces britanniques, Sir Douglas Haig, jut à même de présenter le glorieux bilan de cette opération.

Le chiffre des prisonniers faits par les Anglais s'élevait à 7500.

Les troupes françaises, d'autre part, ne tenaient pas à demeurer en reste. Elles clôturèrent elles aussi cette première phase par de nouveaux et brillants succès qui arrondirent sensiblement leurs gains déjà considérables.

Au sud de la Somme, dans le coude que fait la rivière, les Français, avançant devant Péronne, enlevèrent dans la journée du 10 un petit fortin où les Allemands se maintenaient encore obstinément, et d'où ils pouvaient causer à nos troupes des pertes assez grandes. Le village de Biaches fut emporté dans la journée du 9.

Les résultats de cette première phase étaient en somme des plus satisfaisants. L'avance des armées alliées s'était poursuivie très régulièrement. Elles avaient enlevé tous leurs objectifs. Les Allemands avaient échoué dans leurs contre-attaques, ils s'étaient vus obligés de faire appel à toutes leurs réserves.

Il n'y avait donc qu'à continuer avec le même rythme et d'après les mêmes procédés. C'est ce que l'on fit.

LA DEUXIÈME PHASE.

Si l'on regarde sur la carte la nouvelle ligne, on voit que le terrain conquis aux Allemands par les Français constituait un saillant très prononcé, dans la direction de Péronne, dont les troupes françaises n'étaient plus qu'à un kilomètre.

Il était difficile aux Français de poursuivre leur avance, d'accentuer encore ce saillant, tant qu'au Nord, comme au Sud, les lignes tenues par eux ou les Alliés ne s'étaient pas un peu redressées.

C'est à obtenir un tel redressement qu'allait tendre les efforts des Anglo-Français durant la deuxième phase de la bataille.

Les Anglais, en ce qui les concerne, ne perdirent pas de temps à la préparer. Deux jours à peine après qu'ils s'étaient emparés de Contalmaison et du bois de Mametz, ils se lancèrent sur un front de 500 yards à l'assaut des deuxième lignes allemandes. C'est le 14 juillet, à 5 h. 50 du matin, qu'eut lieu cette attaque, le jour de la fête nationale en France. Ce jour-là, une cérémonie très émouvante s'était déroulée à Paris. Le Président de la République, les membres du

Gouvernement français, les autorités militaires assistèrent à une imposante revue, à un défilé des troupes revenues tout exprès du front et parmi lesquelles se trouvaient les contingents alliés. L'armée anglaise de la Somme tint à célébrer à sa manière cette fête.

Elle attaquait les premières lignes allemandes de deux côtés à la fois, de l'Ouest à l'Est jusqu'à Fricourt et du Nord au Sud dans la direction de Contalmaison. Cette fois l'attaque se fit uniquement du Nord au Sud, très exactement depuis la Boisselle jusqu'au bois des Trônes dont les Anglais venaient de s'emparer et où les Allemands se défendaient encore.

Cette journée du 14 marque un très brillant succès pour les Anglais qui ont réalisé de tous points ce qu'ils voulaient faire et comme ils le voulaient. Les deuxième lignes allemandes tout entières sont enlevées d'un même élan. Les Anglais s'emparent de trois villages : Longueval, Bazentin-le-Grand et Bazentin-le-Petit.

Au nord du secteur, les troupes britanniques pénétrèrent dans les faubourgs de Pozières, un village situé sur la grand-route d'Albert à Bapaume. Le 17, les Anglais enlèvent encore 1500 yards des positions allemandes au nord-est de Bazentin-le-Petit. Ils élargissent en même temps la brèche à l'est de Longueval et capturent une position importante fortement défendue par les Allemands : la ferme Waterlot.

Les gains réalisés par les troupes britanniques étaient trop considérables, surtout les positions enlevées avaient une très grande importance pour que l'État-Major germanique ne se décidât pas à une très violente contre-attaque.

Les Allemands ont fait raffluer en grande hâte sur ce secteur toutes les forces qu'ils ont pu prélever sur le front français. C'est le 18 qu'ils tentent un effort désespéré pour arracher aux Anglais les positions qui viennent de leur être enlevées.

Les Allemands ont opéré cette contre-attaque avec 15 bataillons au moins. Ils l'ont fait précéder d'un très violent bombardement avec des obus asphyxiants et des gaz lacrymogènes. Une lutte enragée se livre durant toute la nuit. Les Allemands échouent à la ferme Waterlot, mais ils parviennent à reconquérir une partie du bois Delville et à prendre pied dans les maisons nord de Longueval.

Le lendemain, les Anglais réattaquent très énergiquement, ils reconquirent la plus grande partie du terrain qu'ils ont perdu, dans les bois de Delville et de Longueval. Le soir du jeudi 20, ils obtiennent un succès marqué : ils chassent les Allemands du bois des Foureaux, qui est le point le plus élevé de la région.

Le 25, la bataille recommence et ce sont les Anglais qui l'engagent. Ils attaquent depuis le village de Pozières jusqu'à Guillemont. Il faut

noter ce rythme vigoureux que les Anglais impriment à la bataille, cette continuité persistante des efforts, cette ténacité dans l'offensive.

Dans cette bataille de la Somme, l'initiative appartient entièrement aux troupes alliées. Les Allemands ne réagissent que partiellement et par des actions de détail. Leurs contre-attaques sont lentes à se produire, et nulle part elles n'obtiennent de succès marqué. Les Alliés maintiennent la totalité de leur gain.

L'ATTAQUE DES FRANÇAIS.

Le 15 et le 17 juillet, deux contre-attaques allemandes se produisent sur les lignes nouvellement conquises par les Français à Biaches et à la Maissonnette. Les Allemands profitant du brouillard se glissent dans la vallée et parviennent à s'emparer par surprise du village de Biaches. Les Français ripostent aussitôt et chassent les Allemands des positions qu'ils viennent d'occuper.

Le 20 juillet se produit une attaque générale des Français. Elle est le pendant de l'attaque anglaise du 14. On voit donc que les Alliés donnent, chacun à leur tour, de vigoureux coups de boutoir dans les lignes allemandes, la progression de l'un aidant la progression de l'autre.

Au nord de la Somme, sur un front de 5 kilo-

mètres, depuis la cote 159 (800 mètres au nord d'Hardécourt), les Français enlèvent les premières tranchées allemandes. Ils arrivent jusqu'à la pente est du mamelon d'Hardécourt.

Au sud de la Somme, la situation se trouvait fixée depuis le 9 juillet.

Sur une longueur d'environ 6 kilomètres, toute la première position allemande est enlevée. Enfin, au sud de Soyécourt, les Français occupent également les premières positions allemandes jusqu'à la hauteur de Vermandovillers.

Au cours de ces diverses actions, au nord et au sud de la Somme, ils capturèrent 2900 prisonniers allemands, dont 50 officiers.

Ce premier mois de l'offensive franco-britannique est marqué, chez les Français et chez les Anglais, par des actions progressives dont l'objectif était rigoureusement déterminé, par une suite de bonds en avant, étroitement liés les uns aux autres et concourant tous à un résultat d'ensemble.

Pour enlever toute la série d'obstacles que l'ennemi a accumulés devant eux, les Alliés procèdent par étapes. Ils prennent leur temps, ils préparent soigneusement leurs opérations, chacun de leurs succès est suivi d'un arrêt, afin de permettre la préparation d'une attaque nouvelle. *Tel fut le rythme de cette offensive.*

Il est très intéressant de comparer l'offensive franco-anglaise sur la Somme avec l'offensive

allemande contre Verdun. On ne peut qu'être frappé de la grande différence, presque du contraste, qui existe entre l'une et l'autre.

Devant Verdun les Allemands ont réalisé tous leurs progrès, toute leur avance durant les quatre premières journées de la bataille. C'est le 21 février à 7 h. 1/4 du matin qu'eut lieu la première attaque. Leur progression se poursuit presque sans interruption durant les journées du 21, du 22, du 23, du 24. Le 25 marque le point culminant. Durant l'après-midi de ce jour, sur le plateau de Douaumont, se livre ce qu'on peut appeler l'action décisive. Les Français ayant amené leurs réserves, par une contre-attaque exécutée à fond, arrêtent net l'avance des Allemands.

Depuis lors, durant plus de cinq mois d'attaques, les Allemands n'ont réalisé que des progrès tout à fait insignifiants : leur ligne en août, si on la compare à celle de fin février, ne présente qu'une différence tout à fait minime. Il en est de même sur la rive gauche de la Meuse.

Les choses sont toutes différentes dans la bataille de la Somme. Les Français et les Anglais ont avancé pas à pas, *mais leur progression a été continue.*

Dans le courant d'octobre 1916, alors que cette bataille de la Somme tirait sur sa fin, j'allai, quelque temps avant mon départ pour le front russe, rendre visite au Général Foch, dans son

quartier général de Villers-Bretonneux, à l'est d'Amiens. Le Général était très content des résultats obtenus, et il pouvait l'être.

Tous les objectifs que s'était fixé le Haut Commandement franco-britannique avaient été atteints. Devant Verdun les armées du Kronprinz avaient cessé complètement leurs attaques. Vers la fin de juin, il y avait devant cette forteresse, directement menacée, 22 divisions et plus de 500 batteries en action.

Il y avait de plus en réserve, dans la région de Vouziers-Saint-Avold, 5 divisions. En outre, 7 divisions se trouvaient en cantonnement de repos entre la mer et Saint-Quentin, prêtes selon les circonstances à être dirigées sur un point quelconque du front.

Le 1^{er} juillet, l'offensive franco-britannique se déclenche sur la Somme.

« Pas un homme, pas un canon ne sera retiré de la bataille de Verdun », proclame à l'envi l'État-Major et toute la presse germanique.

« L'attaque doit continuer aussi violente jusqu'à la prise de la place, dont la chute n'est plus qu'une question de jours. »

Pourtant, dès le deuxième jour de l'offensive des Alliés, cinq des divisions de réserve allemande et treize bataillons isolés, qui se trouvaient entre Chaulnes et Reims, doivent être amenés en toute hâte pour enrayer l'avance franco-anglaise.

Dès le troisième jour, les Allemands doivent

faire appel aux divisions de réserve dans le Nord, puis bientôt à celles qu'ils destinaient dans l'Est à nourrir l'attaque de Verdun.

Le 9 juillet, sur douze divisions disponibles à la fin du mois de juin, onze étaient déjà engagées sur la Somme; la douzième devait bientôt suivre, et, dès ce moment, les Allemands sont obligés de prélever des unités sur tous les autres secteurs du front. L'offensive franco-britannique a donc absorbé toutes les réserves allemandes.

Dès les premiers jours de juillet, le Kronprinz voit diminuer son artillerie; on lui prend une centaine de batteries environ. Il garde encore, il est vrai, la totalité de son infanterie. Mais les divisions de réserve sur lesquelles il pouvait compter n'existent plus. Comment, dans ces conditions, pourra-t-il alimenter son attaque contre Verdun où les unités les meilleures fondent en quelques jours, sinon en quelques heures?

Tout à son désir d'enlever quand même Verdun dont quelques kilomètres à peine le séparent, il essaie de trouver une solution: il resserre à l'extrême son front d'attaque, ce qui lui permet de lancer le 11 juillet une attaque violente dans la direction de Souville.

Ce fut là le dernier effort sérieux des Allemands devant Verdun, et en quelque sorte le dernier soubresaut de la bête.

Le Kronprinz, à qui on avait pris une partie de son artillerie, toutes ses réserves, pour les expé-

dier hâtivement sur la Somme, ne fut plus désormais en état de tenter aucune attaque. Dès le milieu du mois d'août, le Haut Commandement germanique commença même à lui retirer une partie de son infanterie et de son aviation. Le nombre de ses divisions qui s'était toujours maintenu au-dessus de 22 était tombé à 18 et demi au mois d'octobre.

L'État-Major français n'ignorait rien de ces prélèvements, qu'il suivait au contraire très attentivement au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Connaissant cet affaiblissement de l'armée du Kronprinz, il entreprit, le 24 octobre, une magnifique opération locale qui obtint le plus éclatant succès.

Les troupes de Nivelles reprirent en quelques heures dans un assaut magnifique le fort de Douaumont, capturant plusieurs milliers de prisonniers.

C'est un formidable coup de poing que le Kronprinz reçoit en pleine poitrine, Il *l'encaisse* sans réagir, ce qui prouve bien son impuissance.

Quant à l'usure de l'armée allemande, obligée après ses efforts devant Verdun de résister à notre poussée sur la Somme, jamais elle n'avait été plus grande qu'en cet automne 1916. Au cours de ma visite à Foch, le Général Weygand, son chef d'État-Major, me donna là-dessus des détails tout à fait impressionnants. Cette bataille de la Somme était comme un rouleau dans lequel les

divisions allemandes venaient successivement se faire décimer, et l'on peut dire que vraiment les Allemands se trouvaient à ce moment-là presque à bout de souffle.

Du 1^{er} juillet au 17 septembre, ils avaient engagé dans cette bataille 67 divisions nouvelles et 17 bataillons, dont 54 divisions contre les Anglais et 33 plus 17 bataillons sur le front français. Du 1^{er} septembre au 1^{er} novembre ils amenèrent 52 divisions nouvelles prélevées sur les secteurs tranquilles. C'est donc la plus grande partie de l'armée allemande sur le front occidental qui passa dans cette bataille de la Somme, qui en sortit diminuée matériellement et moralement, avec la sensation qu'elle se trouvait devant un ennemi supérieur par qui elle finirait, un jour ou l'autre, par être battue.

Joffre et Foch qui avaient, avec le commandement anglais, combiné cette offensive, pouvaient se féliciter des résultats acquis.



CHAPITRE X

FOCH CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

L'armée allemande traversa à ce moment-là une terrible crise : elle était littéralement à bout de force.

Notre État-Major le savait. Il avait, à cet égard, des renseignements très précis, très détaillés. Mais, ce qu'il savait était encore bien au-dessous de la vérité. Pour parer à leurs pertes effroyables sur le front occidental, les Allemands saignés à blanc par ces deux grandes batailles de Verdun et de la Somme, obligés par surcroît d'expédier des troupes en Orient et d'entreprendre une campagne contre la Roumanie, avaient épuisé toutes leurs réserves en hommes. Adoptant virilement des résolutions très énergiques ils eurent recours à leurs jeunes classes : ils battirent le rappel de tous leurs soldats disponibles et purent, par ce moyen, alimenter, tant bien que mal, leurs divisions. Mais ils avaient vraiment atteint leurs dernières limites. Les Alliés, en poursuivant leurs efforts, étaient certains d'obtenir un succès éclatant.

Le mauvais temps sans doute, l'approche de

l'hiver, rendaient difficile la continuation des opérations sur la Somme. Mais il n'y avait qu'à les reprendre au plus tôt, dès que les circonstances le permettraient. Il n'y avait surtout qu'à garder les mêmes méthodes et les mêmes chefs, puisque ces méthodes et ces chefs avaient fait leurs preuves.

Cet affaiblissement, cet épuisement de l'armée allemande est établi par des preuves formelles. En pleine bataille de la Somme le Général Falkenhayn, chef du Grand État-Major germanique, fut disgracié le 5 septembre et remplacé par le Maréchal Hindenburg. C'est qu'on le rendait responsable de l'échec de l'offensive de Verdun, qu'il avait conseillée et fait adopter, contrairement à l'opinion d'Hindenburg, selon qui toute offensive sur le front occidental étant vouée à un insuccès certain, il valait beaucoup mieux poursuivre la campagne contre les Russes, afin de les mettre une fois pour toutes hors de cause. Or, cet échec des Allemands devant Verdun était la cause directe de leur grave échec sur la Somme.

Le remplacement, au cours de la bataille, du grand chef de l'armée allemande, c'était l'aveu même de la défaite. Il rappelait, deux ans plus tôt, la disgrâce de de Moltke, après la défaite de la Marne. Une autre preuve, plus éclatante encore, les Allemands s'apprétaient à la fournir. Épouvanté, le mot n'est pas trop fort, des succès franco-britanniques sur la Somme, Hindenburg,

à peine promu au commandement suprême, se décidait à une mesure très pénible, très humiliante pour le prestige de l'Allemagne, mais qui paraissait absolument indispensable. Il prenait la résolution d'effectuer, l'hiver suivant, un vaste repli sur le front occidental, depuis Arras jusqu'à La Fère. Il abandonnait ainsi sans coup férir aux armées de l'Entente une importante portion du territoire français, des villes : Bapaume, Péronne, Noyon, etc... Chose beaucoup plus pénible encore pour l'orgueil germanique, l'armée allemande s'éloignait de Paris. Sa retraite sonnait le glas de ses espérances et de ses rêves.

L'État-Major ennemi ne dut certes pas prendre à la légère cette grave résolution. S'il la prit, ce fut à son corps défendant, persuadé que, s'il s'obstinait à tenir les lignes actuelles, à occuper ce saillant de Noyon qui se prêtait à une attaque enveloppante des armées alliées, il s'exposait à un désastre pour le printemps prochain.

La situation au point de vue militaire était donc excellente pour nous. Jamais, à dire vrai, elle n'avait été meilleure. Il suffisait de continuer nos efforts, aux mêmes lieux, avec les mêmes méthodes, les mêmes chefs.

Malheureusement un fléchissement grave se produisit à ce moment-là en France dans la *direction politique de la guerre*. Le général en chef fut changé : c'était une injustice doublée d'une faute. On ne doit changer un général en

chef que lorsqu'il a perdu une bataille. C'est ce qu'avaient fait les Allemands après la Marne et ce qu'ils venaient de faire après la Somme. Or, nous venions, nous, d'enregistrer, coup sur coup, deux importants succès, à Verdun et sur la Somme.

En même temps que Joffre, c'est Foch que l'on visait, et peut-être beaucoup plus encore. On entendait insinuer, de-ci, de-là, que Foch était fatigué, qu'il était malade, que la nécessité de le remplacer s'imposait. Il suffisait de le voir, de parler avec lui deux minutes pour avoir la certitude que toutes ces histoires de fatigue et de maladie n'étaient que des racontars absurdes ou, qui pis est, de pures calomnies.

Foch, atteint par la limite d'âge le 30 septembre 1916, avait été maintenu en activité et on lui avait décerné la Médaille militaire. Vers la fin de l'année 1916, il fut un moment à deux doigts de la disgrâce. Fort heureusement le bon sens l'emporta. Le Général Joffre, au dernier temps de son commandement, avait fait créer à Senlis un Bureau d'études des grandes questions interalliées, dont il avait confié la direction à Foch.

Le Général Joffre fut remplacé par le Général Nivelle, un entraîneur d'hommes, un grand soldat, à l'énergie de qui la France doit d'avoir conservé Verdun. Mais dans les circonstances actuelles, il aurait mieux valu ne pas toucher au Généralissime.

Ce changement eut, entre autres résultats, celui de modifier les plans d'offensive franco-britannique qui avaient été formés pour le début de 1917.

Le secteur d'attaque, qui devait être des deux côtés de cet angle formé par les positions allemandes et dont le sommet se trouvait à peu près à Noyon, fut porté sensiblement plus à l'Est, entre Soissons et Reims. Pareille modification entraîna naturellement un certain retard qui eut des conséquences fâcheuses. Notre offensive, si elle s'était produite à l'endroit et au moment primitivement décidés, aurait coïncidé avec le repli exécuté par les Allemands. Elle aurait donc trouvé devant elle des positions défendues par des forces insuffisantes, privées d'une partie de leur artillerie, surtout de l'artillerie lourde. Nous pouvions dans ces conditions remporter un éclatant succès.

Le Général Foch séjourna peu de temps à Senlis.

Au début de 1917, d'assez nombreux indices firent supposer que l'État-Major germanique, désireux d'obtenir à tout prix un succès sur le front français, pourrait bien essayer de nous atteindre en un point vital, par la violation de la neutralité suisse. Le Général Foch fut chargé d'établir, au cas où cette offensive se produirait, un plan d'opération défensive. Il se rendit à Mirecourt, toujours accompagné de son fidèle lieutenant le Général Weygand, et en quelques semaines ce plan se trouva terminé.

Le 17 avril 1917, le Général Nivelle entreprend sa grande offensive du Chemin-des-Dames à la suite de laquelle se produisent les incidents et la crise que l'on sait.

Le Général Pétain remplaça comme Commandant en chef le Général Nivelle. Le Général Foch, le 15 mai 1917, était nommé chef d'État-Major de l'armée, en remplacement du Général Pétain.

Installé à Paris à l'Hôtel des Invalides, il devenait le conseiller technique du Gouvernement. Nul poste ne lui convenait mieux : il est avant tout l'homme qui voit les ensembles, et jamais cette direction supérieure de la guerre, à la fois militaire et politique, n'avait été plus nécessaire qu'à ce moment-là.

Jamais il n'avait été plus nécessaire de voir l'ensemble, non pas seulement le front français mais tous les autres fronts, l'italien, le russe, le balkanique et même l'asiatique.

En juillet la puissance militaire des Russes, qui depuis la révolution n'était plus qu'une façade, s'effondre lamentablement. Galvanisées en apparence par la rhétorique enflammée de Kérénski, les armées russes de Galicie passent à l'offensive. Deux jours plus tard, c'est la plus honteuse des débandades. Des régiments entiers, des divisions refusent de marcher; le flot des fuyards se répand sur toutes les routes, pillant les campagnes, massacrant les officiers. Désormais il n'y a

plus d'armée russe, il n'y a plus de front russe.

Voilà qui change du tout au tout la situation respective des belligérants. Le problème que l'État-Major allié a à résoudre se trouve complètement transformé. Les quelque cent divisions austro-allemandes qui tenaient le front oriental vont être pour la plupart disponibles. Le Haut Commandement allemand, ayant à son service ce supplément inattendu de forces nouvelles, va l'utiliser contre les Alliés. L'orage se prépare contre nous. De quel côté va-t-il s'abattre ?

L'Amérique fort heureusement a déclaré la guerre à l'Allemagne ; elle entre à nos côtés dans la lutte où elle va jeter le poids énorme de toutes ses ressources financières, économiques et militaires. Mais il faudra de longs mois avant que cette aide militaire puisse faire sentir ses effets. D'ici là, il s'agit de tenir bon, de résister à la ruée allemande. Tel est le terrible problème auquel Foch et ses collaborateurs ont le devoir de se préparer.

C'est contre l'Italie que les premiers coups furent portés. Les Empires centraux essayèrent tout d'abord de faire tomber, parmi les fronts ennemis, celui qui leur paraissait offrir la moindre résistance. Une offensive politique, conduite avec une perfidie, une habileté parfaites, précéda en Italie leur offensive militaire. A l'arrière aussi bien qu'à l'avant, une propagande insidieuse avait considérablement affaibli les facultés de résis-

tance. Le 25 octobre, l'armée italienne éprouva un désastre sur l'Isonzo. Les jours qui suivirent, les communiqués allemands annonçaient sur un ton de triomphe une centaine de mille prisonniers et plus de sept cents canons. Il s'agissait pour les Alliés d'empêcher ce désastre de s'étendre. Il leur fallait sauver l'Italie à tout prix.

Dès les premiers jours Foch offrait à Cadorna le concours immédiat des divisions franco-britanniques. Son État-Major avait fort heureusement étudié dans tous ses détails le transport rapide de ces troupes. Dès le 26, quatre divisions françaises, choisies parmi les meilleures, les plus solides de notre armée, commencèrent leur mouvement, à raison de quarante trains par jour. Les premiers éléments arrivaient en Italie le 1^{er} novembre. Deux divisions britanniques devaient suivre les divisions françaises. Le commandement de cette armée fut confié au Général Duchêne.

L'État-Major italien, devant la menace d'une offensive allemande, qui venant des Alpes couperait ses armées de l'Est, paraissait disposé à se replier au besoin jusqu'au Mincio. Foch accourt en Italie. Il voit Cadorna et les chefs italiens. Il remonte leur moral. Il leur représente les graves inconvénients qu'aurait un repli plus accentué : les plus riches provinces de l'Italie, ses villes les plus célèbres abandonnées ainsi à l'ennemi. Il joue en somme auprès des Italiens le rôle qu'il a si magnifiquement tenu trois ans plus tôt auprès

des Anglais et des Belges, lors de la bataille de l'Yser.

L'armée italienne d'ailleurs s'est déjà ressaisie. Un plan d'opération très étudié auquel procéda Foch est préparé. L'avance austro-allemande est définitivement contenue sur la Piave et sur le plateau d'Asiago.

On vient de créer à Versailles un Conseil supérieur de guerre interallié. Foch, comme représentant de la France, est chargé de le présider. C'était là le premier essai de coordination en vue de la grande bataille qui s'annonçait prochaine et qui devait décider du résultat de la guerre. Les Allemands dégarnissaient de plus en plus leur front oriental, où ils ne laissaient que leurs divisions les plus médiocres, composées des plus vieux soldats. Tout le reste, ainsi que la majeure partie du formidable matériel d'artillerie, était transporté sur notre front. De sérieux indices, dont le nombre allait en se multipliant, annonçaient de leur part une violente offensive, où ils mettraient tout ce qui leur restait de forces.

En attendant l'arrivée des renforts américains, l'unique moyen d'y résister, c'était la mise en commun par les Alliés de tous leurs effectifs, de toutes leurs réserves. C'était surtout l'institution d'un commandement unique, à qui serait laissée la libre disposition de ses réserves, qui pourrait ainsi, sans être obligé d'entamer de longues

négociations, diriger telle ou telle division, française ou anglaise, sur tel ou tel point du front. Mais la création de ce commandement unique rencontrait, en Angleterre surtout, les plus vives résistances. Elle était devenue pour beaucoup d'Anglais une pure question de politique intérieure.

Il fallut la défaite, presque le désastre, pour obtenir le consentement de nos alliés à cette mesure indispensable.

Le 21 mars à 9 heures du matin, trois armées allemandes, en tout 42 divisions comprenant l'élite des troupes de choc, se jetèrent sur les 17 divisions britanniques qui tenaient le front entre La Fère et Fontaine-les-Croisilles. Dès le 22 mars, tout ce front anglais, sur une longueur de 80 kilomètres, était emporté. Les III^e et V^e armées anglaises poursuivaient en toute hâte le repli. Elles étaient, le 30 mars, sur la ligne Arras-Albert-Moreuil-Montdidier, ayant reculé en quelques jours de plus de 50 kilomètres.

Chose beaucoup plus grave encore, la retraite de la V^e armée anglaise s'était faite vers l'Ouest au lieu de se faire vers le Sud-Ouest dans la direction de Paris. En conséquence, une large brèche s'était ainsi ouverte, entre la droite de cette armée et la gauche de la VI^e armée française qui, malgré tous ses efforts, n'arrivait pas à maintenir le contact avec nos alliés.

Un des meilleurs généraux allemands, von

Hutier, qui dirigeait cette terrible offensive, précipita toutes ses réserves dans cette brèche et atteignit la ligne : Montdidier-Noyon.

Les troupes de l'armée Humbert, alertées en toute hâte, transportées en camions automobiles, sans leur artillerie, arrivaient sur les lieux, engageaient la bataille dans des conditions très inégales et, soutenues par des chefs intrépides, parvenaient, à force d'héroïsme, à contenir la poussée allemande.

Le 26 mars, à Doullens, le général Foch était enfin chargé de coordonner les forces de toutes les armées alliées, ce qui faisait de lui le Généralissime en fait. Quelque temps après il était investi de ce titre : il était nommé Généralissime des forces françaises, anglaises, américaines et belges combattant sur le front occidental.



TROISIÈME PARTIE

FOCH GÉNÉRALISSIME

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARMÉES

TEUTONIQUES

CHAPITRE XI

LA RUÉE GERMANIQUE

Le problème essentiel de la guerre de positions où les lignes ininterrompues s'étendent sur des centaines de kilomètres, consiste dans le percement du front ennemi et ce percement, une fois réalisé, dans l'élargissement de la trouée, dans l'exploitation du succès, de manière à aboutir à la victoire décisive. Le problème est d'une difficulté, d'une complexité effarantes et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait tâtonné, varié, changé de principe et de méthode, dans la recherche de sa solution.

Je me souviens d'avoir longuement discuté cette question capitale avec un des plus grands hommes de guerre de notre temps, le général Ratko Dimitrief, Bulgare de naissance mais passé au service de la Russie où il commandait brillamment une grande armée sur le front de Riga. Rien de plus extraordinaire et de plus passionnant que la carrière de cet homme. Il appartenait en Bulgarie au parti russophile. Ayant participé dans sa jeunesse à l'enlèvement et à l'expulsion du Prince régnant, Alexandre de Batten-

berg, il s'exila, prit du service dans l'armée russe. Retourné en Bulgarie, ses dons exceptionnels le font nommer chef d'État-Major général. C'est lui qui reconstitua l'armée bulgare et qui en fit l'excellent instrument de guerre qu'elle est devenue. Il la prépara matériellement et moralement à la guerre contre la Turquie qu'il sentait imminente. Cette guerre éclate : Ratko Dimitrief prend le commandement de la meilleure armée bulgare à qui est destiné le rôle décisif. Il est l'auteur de cette admirable manœuvre qui peut se comparer aux plus belles manœuvres de Napoléon et qui aboutit à la victoire éclatante de Kirk-Kilissé.

Au commencement de la guerre actuelle, Ratko Dimitrief, peu aimé du roi Ferdinand à cause de ses sentiments russophiles, prend immédiatement du service dans l'armée russe. Le tsar lui donne le commandement d'un corps d'armée, puis d'une armée, qu'il conduit de succès en succès à la conquête de la Galicie.

En janvier 1917, me trouvant à Riga, en mission sur le front russe, j'avais coutume de passer mes soirées chez le général Ratko Dimitrief, qui était très heureux de pouvoir parler de la guerre avec un officier français.

« J'ai quelque expérience des choses militaires, me disait-il, et j'ai longuement réfléchi au problème du percement d'un front. Je suis convaincu que les États-Majors font fausse route lorsqu'ils

en recherchent exclusivement la solution dans l'accroissement du matériel d'artillerie, dans l'intensité et surtout la durée du bombardement. A trop s'occuper du matériel, ils en arrivent à négliger le facteur de *la surprise* qui a joué et qui jouera toujours à la guerre un rôle prépondérant. Quand vous bombardez pendant des journées entières un secteur du front ennemi, c'est une manière de faire savoir à tous que vous allez attaquer sur ce point. C'est comme une carte de visite que vous déposez chez l'adversaire pour lui annoncer l'assaut prochain. L'ennemi prévenu prend ses dispositions en conséquence. Il masse en cet endroit ses réserves et lorsque votre attaque se déclenche, il arrive, tôt ou tard, à l'enrayer. »

« A mon avis, disait Ratko, il faut procéder autrement. La solution consiste à amener, sans donner l'éveil à l'adversaire, une quinzaine de bonnes divisions à une proximité plus ou moins grande de l'endroit où on veut frapper. Cela fait, il s'agit, avant tout, d'attaquer par surprise après une très courte, mais très violente préparation d'artillerie, il s'agit d'étourdir l'ennemi par la violence du choc, par la brutalité du coup porté. Les positions de l'ennemi rompues, la trouée réalisée, il faut redoubler de vitesse et pousser hardiment de l'avant. »

Je me suis bien souvent souvenu, depuis lors, de ces paroles prophétiques de Ratko Dimitrief.

La courbe suivie par les événements militaires ne devait pas tarder à lui donner raison. Dans l'automne de 1917, une armée britannique exécuta dans la région de Cambrai une attaque par surprise qui obtint le plus grand succès. La fameuse ligne Hindenburg fut crevée sur un secteur assez étendu. Mais, faute de réserves suffisantes, les Anglais furent dans l'impossibilité d'exploiter leur triomphe.

L'État-Major allemand, à qui la trahison des Russes avait laissé des réserves considérables, chercha la solution du problème dans le sens que venaient de lui indiquer les Anglais. La solution, pour lui, consistait dans ces deux points essentiels : 1^o attaque en grande force opérée par surprise sur une partie du front où l'adversaire ne s'y attend pas; 2^o très courte mais très violente préparation d'artillerie, destinée beaucoup moins à détruire les organisations défensives de l'ennemi qu'à mettre hors de combat les soldats qui les occupent, grâce à l'emploi intensif des obus à gaz délétères.

Le général von Hutier, une des meilleures cervelles de l'Etat-Major prussien, fut chargé d'expérimenter cette méthode sur le front russe de Riga; il en fit une sorte de répétition générale. Les résultats furent excellents.

Le 21 mars, il l'appliqua avec beaucoup plus de succès encore contre les Anglais.

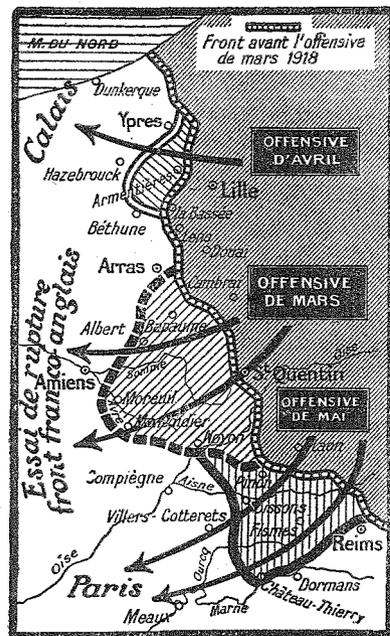
Le 26 mars, au moment où Foch est investi du

commandement suprême, la situation est des plus critiques. Les Allemands n'ont jamais été aussi

près de Paris, où le bombardement quasi-quotidien de la grosse Bertha souligne, même pour les profanes, l'étendue et la gravité de leur avance. Ils se sont sensiblement rapprochés d'Amiens qui constitue un point essentiel pour nos communications avec l'armée britannique; la grande voie ferrée Paris-Boulogne

et Calais par Amiens, si nécessaire, presque indispensable aux mouvements de nos armées, se trouve partiellement sous le feu de leurs canons.

La tâche confiée à Foch est formidable. Jamais général n'avait jusqu'alors exercé un aussi lourd commandement, manié des effectifs aussi



ENSEMBLE DES OFFENSIVES ENNEMIES DE MARS À MAI.

nombreux sur un théâtre d'une telle étendue. Sous ce terrible fardeau, Foch ne fléchit pas un instant.

Il s'agit tout d'abord d'arrêter la poussée allemande. C'est chose à peu près faite dès la fin du mois de mars. Une nouvelle armée française, la première, sous les ordres du général Debeney, est venue s'intercaler entre l'armée Humbert et les Anglais. Les Allemands à bout de souffle n'avancent plus. Le 5 avril, le général Foch reçoit à son Quartier Général les correspondants de guerre français accrédités aux Armées. L'entretien est bref car les instants du Généralissime sont précieux. Mais il leur dit en quelques minutes tout l'essentiel¹ :

« Eh bien, Messieurs, nos affaires ne vont pas mal. Le Boche, puisqu'il faut l'appeler de ce nom, est arrêté depuis le 27 mars. Vous le voyez sur cette carte : le flot vient expirer sur la grève. Nous l'avons arrêté. Maintenant nous allons essayer de faire mieux. Je ne vois plus rien à vous dire. Continuëz votre tâche. Travaillez de votre plume; nous allons, nous, travailler de nos bras. »

Foch conseillait à ses élèves de se poser la question suivante toutes les fois qu'ils avaient à résoudre un problème particulièrement difficile : « En somme de quoi s'agit-il » ?

1. Compte rendu du lieutenant d'Entraygues, correspondant du *Temps*.

Cela revient à se camper devant la situation, devant l'obstacle, à le regarder bien en face et à prendre ensuite froidement, posément, les décisions appropriées.

Foch, de son œil perçant, scrute le problème. Il observe attentivement l'ennemi et voit clair dans son jeu. L'Etat-Major germanique, grâce à la défection des Russes, dispose pour le moment d'une supériorité numérique indiscutable. Il a constitué d'excellentes troupes de choc qui, attaquant à l'improviste et par surprise sur un point du front, sont capables d'y ouvrir une brèche. Son offensive du 21 mars lui a valu des succès importants qui doivent l'encourager à recommencer. Mais ses réserves ne sont pas inépuisables, loin de là. Il pourra monter encore, une, deux, peut-être trois offensives de ce genre. Il lui est interdit de faire davantage. Si ces attaques échouent ou seulement ne réussissent qu'à moitié, s'il n'obtient pas un résultat décisif, il est perdu. Car l'armée américaine débarque avec une rapidité extraordinaire. Chaque mois, 200 000 ou 300 000 nouveaux soldats sont amenés sur la terre de France. D'ici peu, par conséquent, la supériorité numérique passera immanquablement du côté des Alliés.

Il s'agit pour le moment de faire échouer les attaques allemandes, de se tenir sur la défensive.

L'important est de ménager les réserves, de les avoir sous la main, toutes prêtes, pour pouvoir

les amener rapidement sur les points du front menacés.

Foch qui voit la situation dans son ensemble estime que, tout compte fait, en pesant soigneusement le pour et le contre, les chances des Alliés sont nettement supérieures à celles des Allemands. C'est de là qu'il tire son optimisme, sa confiance inébranlable en la victoire. Cet optimisme, cette confiance, il les fait partager à tous ceux qui l'approchent, aux Anglais aussi bien qu'aux Français.

Lloyd George notamment, chez qui les impressions, les impulsions sont vives, dont le tempérament a je ne sais quoi de primesautier et d'allant, Lloyd George a foi en Foch. Au retour d'une entrevue avec lui, il répète à la Chambre des Communes les paroles mêmes du généralissime : « Si j'avais à choisir entre les deux, j'aimerais mieux franchement être à ma place qu'à celle des Allemands ».

C'est de cette confiance absolue, indestructible, que devait sortir la victoire.

Foch — et ce sera son immortel mérite — a su l'inspirer dès l'instant qu'il fut choisi comme généralissime, aux chefs des gouvernements alliés. On raconte qu'à Doullens, à la suite de la conférence où il venait d'être désigné, dans le jardin de l'Hôtel de Ville, il dessina de sa canne une carte du front et dit d'un ton calme à ceux qui l'écoutaient :

« Je les arrêterai là ».

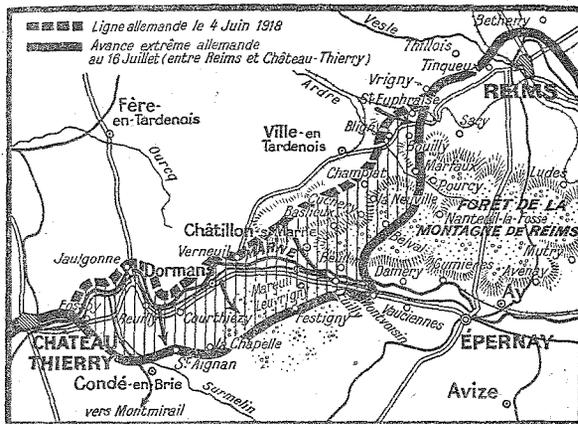
Les Allemands, au lieu de continuer leurs attaques dans la direction d'Amiens ou de Compiègne engagèrent en avril une nouvelle offensive, beaucoup plus au Nord, sur le front britannique, entre Armentières et La Bassée.

C'est sur la surprise qu'ils comptaient avant tout. La stratégie de Ludendorff consistait à attaquer subitement, inopinément, sur une partie du front où l'ennemi ne s'attendait pas à son attaque, à y creuser une vaste poche, grâce à la vigueur des coups portés, puis quand l'avance devenait par trop difficile, par trop coûteuse, à l'arrêter pour essayer, peu de temps après, d'ouvrir une nouvelle poche ailleurs. Ces poches-là, en se multipliant, finiraient par se rejoindre, ce qui ferait tomber toute la ligne ennemie.

Ici encore, les Allemands obtinrent les premiers jours de très importants succès. Une partie du front, près de Neuve-Capelle, était tenue par le corps portugais qui devait, deux jours plus tard, être ramené en arrière. Ce front fut complètement enfoncé.

Dans la Vallée de la Lys, entre La Bassée et Ypres, les Anglais perdent tout le Bas Pays ; la prise de Neuve-Eglise et du Mont Quesnel menace leur saillant d'Ypres et les oblige à évacuer par mesure de précaution tout le terrain qu'ils avaient gagné à l'est de cette ville, durant l'automne précédent.

Sir Douglas Haig lance alors à ses troupes un ordre du jour mémorable, leur commandant de se faire tuer sur place plutôt que de reculer. La ténacité héroïque de l'armée britannique, l'arri-



L'OFFENSIVE DU 15 JUILLET SUR LA MARNE.

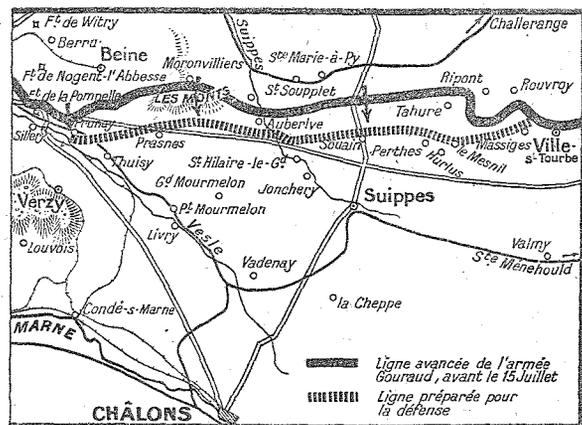
vée de très importants renforts français sauvent une fois de plus la situation.

Le 27 mai, au Chemin-des-Dames, nouvelle attaque brusquée de Ludendorff et, cette fois, nouveau succès des Allemands, avance importante de leurs troupes qui constitue pour nous un très grave péril.

Les divisions germaniques, dès le premier jour, s'emparent de la puissante position du Chemin-des-Dames et forcent le passage de l'Aisne. Les jours suivants, leur poussée ne se ralentit pas

Après l'Aisne, c'est La Vesle qui est franchie. De La Vesle, les Allemands se dirigent vers la Marne qu'ils atteignent entre Château-Thierry et Dormans.

C'est le moment le plus angoissant de la guerre.



L'OFFENSIVE DU 15 JUILLET EN CHAMPAGNE.

Les Allemands se sont encore rapprochés de Paris. Depuis la première bataille de la Marne, ils n'en ont jamais été aussi près!

Berthas et Gothas bombardent copieusement la capitale, abandonnée par une partie de la population. Les possesseurs d'œuvres d'art mettent en sécurité leurs collections. Les politiciens s'agitent. Ils critiquent. Ils s'étonnent qu'on ait pu laisser l'État-Major germanique remporter ce nouveau succès.

Foch demeure ferme comme un roc. Clemén-

ceau, qui jamais ne se montra plus grand et ne mérita mieux de la Patrie, lui garde sa pleine confiance.

La situation est grave sans doute. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour s'en rendre compte. La grande voie ferrée de Paris à Nancy par Châlons est coupée, ce qui gêne considérablement les mouvements de nos troupes. Nous sommes obligés d'emprunter les lignes secondaires, de faire un long et difficile détour. Toute nouvelle avance des Allemands mettrait directement Paris en danger et risquerait d'atteindre des points vitaux pour nous.

Voilà le côté inquiétant, mais voici, par contre, le côté rassurant.

Les Allemands viennent de remporter trois succès incontestables, le 21 mars à Saint-Quentin, le mois suivant dans les Flandres, en Champagne le 27 mai. Ils ont, sur un secteur assez étendu, crevé notre front. Et chaque fois cependant, ils se sont montrés incapables d'exploiter à fond ce succès, de le transformer en une victoire définitive. Après quelques jours d'avance rapide, leur poussée s'est ralentie, puis arrêtée.

C'est sans doute parce que l'armée française et anglaise, avec un admirable héroïsme, s'est mise en travers et leur a barré la route. Mais cette raison n'explique pas tout. Il faut chercher ailleurs, dans l'état de l'armée allemande elle-même, une autre cause de cet arrêt.

Pour exécuter ces attaques menées avec le maximum d'énergie, de violence, Ludendorff a « écrémé » littéralement son armée. Il prend dans l'ensemble les meilleurs éléments dont il constitue ses divisions de choc chargées d'ouvrir, coûte que coûte, une brèche. Mais une pareille sélection ne s'opère pas sans détriment pour le reste. Ces troupes d'assaut, après le très grand effort qu'elles sont obligées de fournir, après les deux ou trois premiers jours de bataille, se trouvent complètement usées. Les divisions qui viennent derrière elles et qui sont chargées d'exploiter le succès sont d'une qualité bien inférieure.

Les Allemands, en somme, sont capables de semer. Mais quand arrive le moment de la moisson, les bons ouvriers leur font défaut.

Cette sélection, cette spécialisation à outrance, détériorent peu à peu l'armée germanique. Elle ne suffit plus, elle suffira de moins en moins à la formidable tâche qui lui incombe. Son usure ne fait et ne fera que s'accroître et rien ne le prouve autant que les longs intervalles, ces entr'actes de plusieurs semaines, qu'elle laisse entre ses attaques.

Six semaines séparent l'offensive des Flandres de celle du Chemin-des-Dames. Que de temps perdu alors que tout commande aux Allemands d'aller vite, très vite, de frapper sans répit et à coups redoublés ! Plus que jamais, le mot de von Jagov, au début de la guerre, s'impose à leur État-Major :

« La rapidité, voilà le maître atout de l'Allemagne! »

Le plan de Ludendorff, consistant à creuser de vastes poches sur le front ennemi puis à essayer de les rejoindre, ne peut réussir qu'à la condition de ne pas laisser à l'adversaire le temps de se consolider, de se rétablir. Il lui faut, avant tout, précipiter ses coups. S'il les espace, ses ennemis ont le temps de combler leurs pertes, de consolider leur front, de sorte que tout est à recommencer.

C'est le tonneau des Danaïdes! les meilleures divisions allemandes sont ainsi dépensées en pure perte.

L'Angleterre, après la défaite du 21 mars, fait appel, une fois de plus, à ses réserves d'hommes qui sont loin d'être épuisées. Dans les deux ou trois semaines qui suivent, toutes ses pertes en soldats et en canons se trouvent comblées et au delà et, chose beaucoup plus grave pour les Allemands, les renforts américains débarquent en quantités formidables.

Ludendorff, sans aucun doute, ne l'ignore point. Si donc il ne va pas plus vite, s'il laisse de si longs entr'actes, c'est qu'il ne peut pas faire autrement; ces intervalles lui sont indispensables pour reformer chaque fois ses troupes de choc.

Foch, qui connaît admirablement son adversaire, qui a si longtemps observé, pratiqué, pourrait-on dire, l'armée allemande dans les livres et sur le champ de bataille, se rend nettement

compte de cette situation. De tels indices ne sauraient le tromper. Là où les autres, moins clairvoyants, et moins avertis, s'alarment, il ne voit lui que des raisons d'avoir confiance.

En juin, von Hutier tente une violente attaque dans la direction de Compiègne. Il échoue; une contre-attaque locale, exécutée par Mangin avec quelques divisions, le cloue sur place.

Mais Ludendorff, tout le fait prévoir, ne s'en tiendra pas là. Il va rassembler, « rameuter », pour parler comme les militaires, tout ce qu'il a de disponible et essayer une suprême ruée. Ce sera la dernière, car les forces des Allemands s'épuisent. Celles des Alliés, au contraire, grâce à l'arrivée des Américains, ne cessent pas de grandir. Déjà un certain nombre d'excellentes divisions américaines sont prêtes à entrer dans la bataille.

Le moment approche où Foch, qui s'est jusqu'ici contenté de se défendre, songera à attaquer.

De nouveau, un long entr'acte. Les dernières semaines de juin se passent, puis les premières de juillet. Foch met à profit ce temps précieux. Il travaille et il fait travailler. Ce sont pour l'armée française et les armées alliées des semaines extrêmement laborieuses. Il s'agit d'abord de tout préparer pour faire échouer l'attaque allemande qui, chacun en a l'impression, sera l'attaque suprême. Il s'agit en outre, pour le Généra-

lissime, de tenir sous la main de très importantes réserves qui, lancées dans la bataille au bon moment, au bon endroit, porteront les coups décisifs.

Les derniers succès allemands étaient dus à l'effet de surprise et à l'emploi d'une tactique appropriée. C'est contre cette surprise et contre cette tactique qu'il faut se prémunir. Ici le génie observateur, raisonné, méthodique d'un Pétain, commandant en chef de l'armée française, fait merveille.

Pétain a le sens de l'organisation, le souci minutieux des détails, la faculté de trouver très vite des solutions ingénieuses aux problèmes les plus difficiles et les plus nouveaux.

Il fallait à tout prix être renseigné sur les concentrations des troupes allemandes, savoir dans quel secteur, à quel moment, elles se proposaient d'attaquer. Notre service de renseignements, les deuxièmes bureaux de nos États-Majors redoublèrent d'attention et de précautions. Le plan des Allemands fut éventé. On sut qu'ils se proposaient d'attaquer en Champagne. Des signes multiples indiquaient une activité intense de l'ennemi sur cette partie du front. On voyait augmenter la circulation sur les voies ferrées : les dépôts de munitions se multipliaient, les terrains d'aviation se préparaient. Puis ce furent quelques indices très rares, mais très nets, qui ne trompent pas des observateurs expérimentés : des tirs d'obus fusants

à éclatements très hauts, procédé discret employé par les Allemands pour régler le tir des batteries nouvellement amenées.

Les troupes franco-américaines se tiennent sur le qui-vive.

Vers la fin de juin, on sait avec quasi-certitude que l'attaque se déclenchera sur le front de Champagne. Le 6 juillet, les indices se font plus précis. Le lendemain, 7 juillet, le général Gouraud, commandant la IV^e armée française, adresse aux troupes franco-américaines sous ses ordres un vibrant ordre du jour pour les exhorter à se roidir contre l'attaque imminente.

AUX SOLDATS FRANÇAIS ET AMÉRICAINS
DE LA IV^e ARMÉE.

« Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais une bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Nous sommes puissamment renforcés en infanterie et en artillerie.

« Vous combattrez sur le terrain que vous avez transformé par votre travail et votre opiniâtreté en une forteresse redoutable. Cette forteresse sera invincible si tous les passages en sont bien gardés.

« Le bombardement sera terrible. Vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude, dans un nuage de fumée, de poussière et de gaz, mais

vosre position et vosre armement sont formidables.

« Dans vos poitrines battent des cœurs braves et forts d'hommes libres.

« Personne ne regardera en arrière. Personne ne reculera d'un pas. Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer beaucoup jusqu'à ce qu'ils en aient assez.

« C'est pourquoi vosre général vous dit : cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour.

« Signé : GOURAUD. »

Le 10 juillet, notre service de renseignements connaît la date de l'attaque qui doit être pour le 14 ou le 15. Notre commandement procède sur ce front à de vigoureux coups de sonde dans les lignes allemandes pour confirmer ces précisions. Le 14 juillet au soir, un détachement français, conduit par un lieutenant, exécute le plus heureux de ces sondages. Il fonce hardiment sur les tranchées ennemies et, grâce aux prisonniers qu'il ramène, tout est découvert jusque dans les moindres détails. C'est le plus merveilleux des coups de filet. On sait que la préparation d'artillerie allemande commencera à minuit dix. A quatre heures quinze, l'infanterie sortira des tranchées et marchera à l'attaque, abritée par un barrage roulant.

Les noms des cinq héros qui rapportèrent, grâce à leur sang-froid et à leur bravoure, ces renseignements si précieux méritent de passer à la postérité. Ce sont : le lieutenant Balestier, le

sergent Lejeune, les caporaux Hoquet et Gourmelon, le soldat Aumasson. Le général Gouraud accrocha la croix de la Légion d'Honneur sur la poitrine du lieutenant Balestier et jamais croix ne fut mieux gagnée.

Le soir même, à 23 heures, il lançait l'ordre de commencer le tir de contre-préparation. Toutes les batteries de son armée exécutèrent, à 23 heures 30, ce violent tir de barrage qui devança et déconcerta l'attaque allemande. C'est cette terrible canonnade qui, dans la nuit du 14 juillet, fut nettement entendue dans toute la région parisienne.



CHAPITRE XII

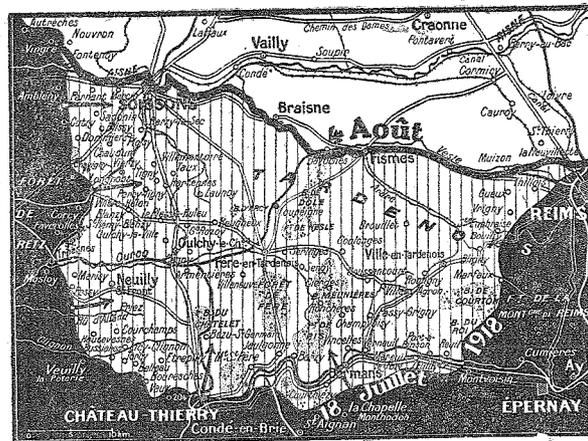
LA BATAILLE DÉFENSIVE

Dans la grande bataille qui s'engageait ainsi et qui devait être une des batailles décisives de la guerre, l'idée stratégique du général Foch était la suivante :

Contenir énergiquement l'adversaire, l'empêcher de gagner du terrain. C'était la bataille défensive. Ce résultat obtenu, les assauts de l'ennemi brisés, contre-attaquer vigoureusement avec toutes les forces disponibles en profitant de la position aventurée dans laquelle s'étaient placées les armées allemandes par suite de l'énorme « poche » qu'elles avaient créée entre Soissons, Château-Thierry et Reims. Ces deux parties de la bataille étaient très étroitement soudées l'une à l'autre. Elles avaient, l'une et l'autre, une égale importance. Pour que la contre-attaque pût réussir, il fallait tout d'abord que la défensive fût irréductible.

L'idée maîtresse de l'ingénieux dispositif de défense imaginé par le général Pétain consistait à laisser les Allemands faire leur gros effort dans le vide en dégarnissant partiellement

la première ligne et en reportant le gros de la défense un peu en arrière. Dans les assauts d'escrime, quand vous avez affaire à un adversaire dont la force consiste à porter des coups rapides et foudroyants, la grande habileté est de rompre à temps, d'abandonner juste le terrain qu'il faut



LA DEUXIÈME VICTOIRE DE LA MARNE.

au moment où il se fend. Son épée, au lieu d'atteindre votre poitrine, ne trouve que le vide et c'est à cette seconde que vous lancez votre riposte.

Mais qu'il s'agisse de guerre ou d'escrime, tout dans cette manœuvre ne vaut que par l'exécution. Pour réaliser cette défense en profondeur, il faut un chef incomparable et des troupes de premier ordre. Les unités qu'on laisse en première ligne sont d'avance sacrifiées. Leur rôle est de se faire

tuer sur place pour retarder de toutes manières les assauts de l'ennemi, pour clairsemer ses rangs, pour faire en sorte qu'il arrive à la seconde position déjà fatigué, épuisé, hors d'haleine.

Les soldats du général Berthelot et ceux de Gouraud acceptèrent stoïquement ce sacrifice.

Les Allemands lancent donc leur grande attaque depuis Château-Thierry jusqu'à la Main de Massiges. Leurs objectifs sont écrits sur la carte : ils se proposent de déborder à droite et à gauche Reims et la Montagne de Reims, de faire tomber par un double mouvement enveloppant la défense de cette ville, de parvenir jusqu'à Épernay et Châlons. Leurs divisions d'assaut espéraient atteindre ces deux villes dès le premier ou le deuxième jour de la bataille. Or il est bien évident qu'une avance des Allemands sur Châlons constituait pour les Alliés la plus grave des menaces : elle mettait en péril la sécurité de nos communications entre nos armées de l'Est et celles du Nord.

Pour mener cette bataille défensive, pour supporter la plus grosse part de cette attaque allemande, l'armée française eut la chance inespérée d'avoir un de ses chefs de guerre les plus grands, un magnifique entraîneur d'hommes, un de ceux à propos desquels on pourrait répéter le mot fameux : « Les gens devenaient braves rien qu'en le regardant » : le général Gouraud.

Il n'y a pas dans notre armée de chef dont

l'ascendant et le magnétisme sur les soldats soit plus irrésistible : sa présence au milieu d'une troupe fait lever aussitôt comme une moisson merveilleuse les dévouements, les héroïsmes, les sacrifices. C'est que sa vie tout entière n'est faite que de dévouement, de sacrifice à son devoir et à son pays. Après une magnifique carrière coloniale (à 22 ans, au sortir de Saint-Cyr, étant simple lieutenant, il débute en Afrique par un magnifique coup d'audace : avec une poignée d'hommes, il capture, après une poursuite acharnée, le roi nègre Samori, qui s'était révolté contre nous), la guerre actuelle le surprend au Maroc. Il commande une division sur le front d'Argonne où se livraient des combats acharnés. Un jour qu'il est sur les lignes avancées, au milieu de ses soldats, il est blessé une première fois. La balle qui devait le tuer passe miraculeusement entre le bras et les côtes, ne lui faisant qu'une blessure d'ailleurs assez sérieuse. Gouraud, bien qu'il souffrit beaucoup, refuse d'abandonner son commandement. Comme je me trouvais dans le secteur voisin, je profitais un soir de quelques heures de répit pour aller lui faire une rapide visite. Je le trouvai dans une maisonnette d'un village forestier de l'Argonne, très pâle, très amaigri, le visage émacié. La fièvre de sa blessure donnait à son regard encore plus de magnétisme et d'éclat. Il y avait je ne sais quoi d'austère et de monacal dans sa belle physionomie si expressive dont ceux qui

l'ont vue une seule fois ne peuvent perdre le souvenir.

Quand l'expédition des Dardanelles fut décidée, c'est Gouraud, comme on sait, qui commanda le corps français. Il reçut à Gallipoli sa seconde blessure. Un gros obus turc tombant au milieu de son État-Major le projeta à 5 ou 4 mètres en l'air. Sur le bateau qui le ramenait en France il fallut, en toute hâte, lui amputer un bras. Il avait, en outre, une blessure très grave au bassin. Au cours d'une permission à Paris, quelques semaines plus tard, j'allai le voir à la maison de santé de la rue Bizet. Gouraud, étendu sur sa chaise longue, incapable de mouvoir ses membres, me dit d'une voix très calme : « Dans deux mois au plus tard, je pourrai marcher avec une canne et je reprendrai mon commandement sur le front ».

Le plus incroyable, c'est que la chose se réalisa....

Le 15 juillet, à 4 h. 15, au moment où le jour vient de poindre, les soldats du kronprinz sortent de leurs tranchées et s'élancent vers les lignes françaises. Notre dispositif de défense, dont les moindres détails ont été minutieusement réglés, fonctionne admirablement. La bataille se déroule exactement d'après le plan que le commandement français avait prévu. Les guetteurs laissés en première ligne lancent leurs fusées d'appel pour signaler l'approche de l'ennemi et instantanément notre tir de barrage s'abat sur les premières

positions. Sur cette ligne très faiblement tenue, seuls avaient été laissés quelques détachements d'élite, commandés par des chefs intrépides prêts à tous les sacrifices. Ces hommes, tous des héros, savaient qu'ils devaient, pour les neuf dixièmes, mourir sur place. Ils avaient pour mission de retenir, de dissocier l'ennemi. Ils accomplirent leur mission jusqu'au bout. Il se déploya là des prodiges d'héroïsme. Quelques-uns de ces épisodes sont déjà acquis à l'Histoire. Au mont Sans-Nom par exemple, une demi-section, de 15 à 20 hommes au plus, sous les ordres d'un capitaine, résiste depuis 5 heures du matin jusqu'à 18 heures, entièrement assiégée, submergée par le flot allemand, mais gardant toujours sa communication avec l'arrière par des pigeons voyageurs et par le téléphone sans fil. Le chef de bataillon est, non loin de là, également cerné avec tous ses hommes, dans son poste de commandement. Ils résistent ainsi jusqu'à la nuit; quand l'ordre leur vient de la division, quand ils ont épuisé toutes leurs munitions, le commandant, le capitaine et cette poignée d'hommes s'ouvrent un chemin à la baïonnette et arrivent jusqu'aux lignes françaises, en ramenant quatorze prisonniers.

Les vagues d'assaut allemandes se trouvent ainsi retenues, accrochées, éparpillées à cette multitude de réduits qui sont comme les îlots de la résistance française. Quand elles parviennent

à 2 ou 4 kilomètres en arrière à notre principale ligne de défense, leur force d'attaque est aux trois quarts émoussée; nulle part sur le front de l'armée Gouraud elles n'entament sérieusement cette ligne.

A midi déjà, le commandement français a l'impression très nette que la victoire est gagnée. Comme le dit dans son langage imagé un de nos généraux de corps d'armée : « Le Boche avait la patte cassée ». A cette heure en effet la situation était la suivante ; sur le front Gouraud à droite, nos éléments avancés tenaient bon sur la ligne des réduits; au centre, l'ennemi n'était parvenu qu'à notre position intermédiaire et à gauche seulement il atteignait la voie romaine et les bois au sud-est de Prunay.

L'échec de l'attaque allemande était, dès ce moment-là, chose acquise. Le Kaiser, on le sut par les premiers prisonniers, assistait à la bataille dans la maison de Ludendorff au Blanc-Mont, attendant sans aucun doute l'heure prochaine où il ferait son entrée dans Châlons. Mais il ne devait pas entrer dans Châlons, pas plus que dans Nancy, pas plus que dans Paris!

Le 16 juillet au soir, Gouraud lance à son armée un ordre du jour de victoire :

« Dans la journée du 15 juillet, vous avez brisé l'effort de quinze divisions allemandes, appuyées par dix autres. Elles devaient, d'après leurs ordres, atteindre la Marne dans la soirée ;

vous les avez arrêtées net là où nous avons voulu livrer et gagner la bataille.

« Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes qui avez signalé l'attaque, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries qui l'avez rompue, états-majors qui avez si minutieusement préparé ce champ de bataille.

« C'est un coup dur pour l'ennemi. C'est une belle journée pour la France.

« Je compte sur vous pour qu'il en soit toujours de même, chaque fois qu'il osera vous attaquer et, de tout mon cœur de soldat, je vous remercie. »

Il y avait dans cette armée de Gouraud une division américaine qui se battit au milieu de nos poilus. Elle fit preuve de la plus magnifique vaillance. Les jeunes soldats américains, dont beaucoup voyaient le feu pour la première fois, se comportèrent comme des vétérans. Dans une tranchée où ils combattaient à côté des chasseurs français on put compter, sur une simple étendue de deux cents mètres, plus de 60 cadavres allemands,

La défense de l'armée Berthelot qui tenait le secteur gauche entre Reims et la Marne ne fut pas moins énergique, ni moins héroïque. Les Allemands déployèrent là leurs plus furieux efforts. Leur manœuvre enveloppante qui visait à

faire tomber la ville et la montagne de Reims avait en effet deux faces : le général Fritz von Below visait à rompre entre la Marne et Reims le front de l'armée Berthelot de même que von Einem cherchait entre Reims et la Main de Massiges au Nord de Châlons à enfoncer le front de Gouraud.

L'attaque allemande se déclencha avec une extrême violence. Nos lignes tenues par des troupes franco-italiennes fléchissent quelque peu sous cette formidable poussée. Les Italiens perdent les coteaux boisés de Bligny et de Champlat. Nous sommes refoulés jusqu'aux approches des lisières de la forêt de Reims. Mais nous occupons solidement nos secondes positions que l'ennemi ne peut entamer.

Sur le secteur plus à gauche, le long de la Marne, entre Château-Thierry et Mareuil, une autre armée allemande, commandée par von Boehn, obtient plus de succès. Six divisions allemandes réussissent à franchir la Marne entre Jaulgonne et Verneuil. Elles gravissent les hauteurs au sud de la rivière. Des combats acharnés se livrent autour des villages de Reuilly et de Courtiésy. En fin de journée, nos troupes ont dû céder un peu de terrain. Les Allemands ont pu prendre pied dans les villages de Saint-Agnan et la Chapelle-Monthodon. Le 15 juillet au soir, la profondeur de leur avance au sud de la Marne atteint en ce point 5 kilomètres. Plus à gauche,

par contre, à l'ouest de Fossoy, les troupes américaines rejettent les Allemands au delà de la rivière.

Les Allemands ayant obtenu ce succès local vont chercher à l'exploiter à fond. Ils s'efforcent d'élargir en direction d'Epernay la poche qu'ils ont ainsi creusée sur la rive gauche de la Marne : mais de vigoureuses contre-attaques françaises leur reprennent tout de suite une partie du terrain. Les villages de Saint-Agnan et la Chapelle retombent en notre pouvoir. C'est en vain que von Boehn accentue ses efforts, qu'il réussit à s'emparer du hameau de Montvoisin, situé à 10 kilomètres seulement d'Epernay.

La situation, le 17 juillet au soir, est pour nous très favorable. La grande bataille défensive est plus qu'aux trois quarts gagnée. On peut en effet diviser en trois secteurs le vaste front sur lequel elle se livre :

- 1° Devant l'armée Gouraud entre Reims et la Main de Massiges l'échec allemand est complet ;
- 2° Devant l'armée Berthelot entre la Marne et Reims le repli français a eu un peu plus de profondeur. Mais nos secondes positions ne sont pas entamées et déjà les troupes franco-italiennes, non contentes de résister avec vaillance, reprennent une partie du terrain abandonné ;
- 3° Le long de la Marne, entre Château-Thierry et Oeilly les Allemands ont réussi à faire passer six divisions sur l'autre rive mais ces troupes sont

incapables de poursuivre leur avance, et dans ces conditions leur position au sud de la rivière apparaissait comme très aventureuse.

Dans l'ensemble, le 17 au soir, le Généralissime Foch avait tout lieu d'être satisfait. La poussée des Boches était contenue. L'énorme saillant qui depuis leur offensive du Chemin-des-Dames le 27 mai avait été creusé dans les lignes françaises ne constituait pour eux un avantage que dans la mesure où ils étaient capables de l'élargir, de s'en servir pour une nouvelle avance. S'ils ne le pouvaient pas, ce saillant présentait au contraire les plus gros inconvénients parce qu'il les exposait à des attaques de flanc. Or le général Foch est passé maître dans ces sortes d'attaques. Il l'avait prouvé à la première bataille de la Marne.

Le Boche ainsi contenu partout, le moment était venu de le contre-attaquer. Il s'agissait maintenant pour le Généralissime de passer de l'ordre défensif à l'ordre offensif, ce qui est, a dit Napoléon, « l'opération la plus délicate, parmi celles de la guerre, et dont l'heure opportune n'est saisie que par un grand talent ».



CHAPITRE XIII

LA RIPOSTE DE FOCH

Une des raisons principales pour laquelle les Allemands étaient condamnés à perdre cette guerre ce sont leurs erreurs psychologiques sur leurs ennemis : la France tout d'abord, puis l'Angleterre et les États-Unis. Ils ont considérablement mésestimé les forces dont chacun de ces trois pays pouvait disposer contre eux.

Cette erreur d'évaluation les vouait irrémédiablement à la défaite. Si l'on en recherche les causes on les trouverait peut-être en ceci :

Les Allemands jouissaient d'une florissante *civilisation matérielle* ; ils n'avaient, par contre, aucune *civilisation morale*. La manière dont ils ont provoqué et mené la guerre, l'immonde barbarie de leurs soldats et de leurs chefs, les crimes sans nom et sans nombre qu'ils ont multipliés sur leur passage, en Belgique et en France, les villes entières incendiées, la destruction systématique des monuments les plus antiques et les plus vénérables, des milliers d'innocents massacrés, des populations entières réduites à la famine et à l'esclavage, le pillage, le vol, le viol organisés, tout

cela constitue l'attentat le plus monstrueux qui ait jamais été commis par un grand peuple tout entier responsable, depuis son Empereur jusqu'au dernier de ses sujets, contre la justice, l'humanité, le droit.

Tout cela fait reculer le monde de vingt, trente siècles en arrière et c'est pourquoi il importe que tout cela soit puni.

Nous manquerions à notre devoir le plus sacré envers nos descendants, envers les générations à venir si par défaillance, par veulerie, nous permettions que la guerre se terminât sans qu'aucun châtement éclatant n'en eût été tiré.

Mais tous ces crimes n'ont pu être commis que parce qu'il n'y avait chez l'Allemand ni vraie morale, ni vrai moral.

Or, n'ayant pas de moral lui-même, comment ne se tromperait-il pas quand il s'agit d'apprécier, de mesurer le moral de ses ennemis? Ce sont là des notions qui lui échappent complètement. Ce que Bismarck appelait « les impondérables » est devenu pour lui comme s'il n'était pas; ce domaine des forces morales, qui cependant mènent l'univers, est pour lui une terre inconnue dans laquelle il tâtonne, s'égaré et se perd. Au début de la guerre, trompé par les apparences, accoutumé à ne voir que le dehors des choses, il a cru naïvement que la France allait s'effondrer en quelques semaines, ne se doutant pas un seul instant des prodigieuses réserves d'énergie, de

courage et de caractère qu'il y a dans notre pays.

Il n'a rien compris à l'âme anglaise; il a bien moins encore compris l'âme américaine. Il a cru que le culte du dieu dollar, comme il disait, l'amour du bien-être, la peur des coups, empêcheraient les États-Unis d'entrer dans la guerre. Il n'a rien deviné de cet *idéisme américain* dont nous avons vu en France les manifestations si éclatantes : une armée de 1 500 000 hommes accourue en douze mois pour prendre part à une nouvelle croisade contre les barbares, contre « les *infidèles à l'humanité* ».

Vous retrouvez ces mêmes erreurs psychologiques des Allemands, leur fausse évaluation, dans la seconde bataille de la Marne.

Ils étaient convaincus que l'armée française était incapable de réagir, de contre-attaquer. Leurs succès du 21 mars et du 27 mai leur avaient enflé, boursoufflé la cervelle. Ils croyaient que les Alliés joueraient éternellement le rôle de plastron, qu'ils se borneraient à recevoir des coups sans les rendre jamais.

Par là s'explique la complète surprise où les trouva notre contre-offensive.

Le plan à la fois très simple et très ingénieux de Foch consistait à profiter du saillant formé par le front allemand, pour précipiter vigoureusement dans leur flanc, entre Soissons et Château-Thierry, deux armées franco-américaines, celle

du général Mangin et celle du général Degoutte.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet, l'ordre définitif d'attaque fut donné. L'armée Mangin s'étendait entre l'Aisne et l'Ourcq, l'armée Degoutte de l'Ourcq au Clignon où elle se reliait aux troupes américaines. Les derniers préparatifs qui furent faits dans la nuit furent providentiellement masqués par un formidable orage. Les Boches qui ne s'attendaient à rien étaient tous terrés dans leurs abris. A 4 h. 55, heure convenue, plusieurs milliers de pièces entament une effroyable canonnade et, au même instant, l'infanterie se jette à l'attaque précédée d'innombrables chars d'assaut. La surprise des Allemands est entière. Dès midi, les soldats de Mangin ont atteint Saconin-Breuil, Vierzy, ils dépassent Chaudun, Villers-Hélon, Mauroy-sur-Ourcq. Des États-Majors allemands sont cueillis dans leurs Quartiers Généraux; on ramasse les canons par centaines, les prisonniers par milliers; l'armée Degoutte et les troupes américaines au Sud obtiennent les mêmes succès.

Les Allemands étourdis par ce coup formidable jettent hâtivement leurs réserves dans la bataille. Mais c'est en vain : le 19 les troupes alliées poursuivent leur avance; Mangin atteint les plateaux dominant immédiatement Soissons.

Cette avance victorieuse ne tarde pas à produire ses heureuses conséquences. L'État-Major allemand, sentant le péril, commence à replier celles de ses divisions qui se trouvent à l'extrémité sud

du saillant. Les troupes franco-américaines ne lui permettent pas d'opérer tranquillement ce repli. Elles attaquent sur toute la ligne, depuis Soissons jusqu'à Reims. Dans la nuit du 19 au 20, les divisions allemandes qui avaient franchi la Marne, harcelées, contre-attaquées, de tous les côtés, incessamment pilonnées par notre artillerie, par nos avions, doivent en toute hâte repasser la rivière sur de branlantes passerelles à chaque instant détruites par le feu de nos canons. Il y a là un grouillement prodigieux de convois, de colonnes en retraite, sur lequel nos aviateurs, notre artillerie, déversent des tonnes de projectiles. A l'aube du 20, les troupes franco-américaines bordent les rives méridionales de la Marne.

Ce jour-là, Mangin et Degoutte poursuivent leur mouvement vers l'Est; Berthelot entre Reims et la Marne continue à gagner du terrain. Vingt mille prisonniers, quatre cents canons sont déjà en notre pouvoir. Les divisions américaines qui sont à la droite de Degoutte ont pris pied sur le plateau d'Étrepilly qui domine Château-Thierry. Les 21, 22, 23, 24 juillet notre mouvement offensif ne fait que s'accroître. L'armée Mangin atteint les abords d'Oulchy-la-Ville; Degoutte dépasse largement la route de Soissons à Château-Thierry. Au sud du saillant les Américains franchissent la Marne sur de nombreux points entre Château-Thierry et Dormans et progressent hardiment vers le Nord dans les forêts de Fère et de Ris.

C'est entre la Marne et Reims que les combats sont le plus acharnés et cela se comprend. C'est ici le pivot de la résistance allemande; s'il venait à être emporté, la retraite des Boches se transformerait en débâcle. L'armée Berthelot renforcée par les divisions anglaises a donc une tâche extrêmement dure. Les Allemands jettent à cet endroit trois de leurs meilleures divisions, des troupes d'élite qu'ils conservaient en réserve d'armée. Ces combats durent jusqu'au 26, où les Allemands épuisés se décident enfin à la retraite. C'est le moment où le général Gouraud, par une brillante opération, récupère une partie du terrain qu'il avait volontairement abandonné.

Dans la nuit du 26 au 27, les Allemands sont en retraite sur toute la ligne depuis la vallée de l'Ourcq, au sud-est d'Oulchy-le-Château, jusqu'à la vallée de l'Ardre en amont de Bligny. Nous occupons Fère-en-Tardenois. L'ennemi, tandis qu'il réduit le saillant, s'efforce de tenir solidement sur les deux pivots : Soissons et Reims; mais le 29, voici que l'armée Mangin ébranle un de ces pivots. Le 1^{er} août, les armées alliées reprennent leur attaque de manière à rejeter sur la Vesle l'ensemble des forces adverses : l'armée Mangin, renforcée de troupes britanniques, enlève les villages de Grand-Rosoy, Beugneux, Hartennes. Les Allemands directement menacés dans Soissons sont contraints d'évacuer cette ville. Le 2 août, à 6 heures du soir, les chasseurs

français du général Vuillemot y font leur entrée. Notre avance est générale sur tout le front. Villen-Tardenois tombe en notre pouvoir. Au matin du 5 août, nous bordions l'Aisne et la Vesle depuis Soissons jusqu'à Fismes, dont les Américains occupaient les lisières. En vingt-quatre heures, nous avons avancé de 10 kilomètres et nous avons repris plus de cinquante villages. Le 4 août, les Américains pénètrent dans Fismes après un violent combat.

A partir du 5 août, nous occupons depuis Soissons jusqu'à Reims toutes les rives méridionales de l'Aisne et de la Vesle. La magnifique manœuvre entamée par Foch le 18 juillet se trouve alors terminée sur cette partie du front. Cette manœuvre a obtenu le plus éclatant succès. Le saillant que les Allemands avaient formé dans nos lignes après leur victoire du Chemin-des-Dames se trouve plus qu'aux trois quarts réduit. Leurs pertes sont considérables en prisonniers et en canons. Mais ces pertes matérielles ne sont rien à côté du *grave échec moral* qu'ils viennent de subir. Ludendorff est étourdi par le coup formidable que Foch lui a asséné. L'initiative des opérations lui échappe; la situation se retourne complètement. L'armée allemande, au lieu d'attaquer, doit maintenant subir nos attaques. Le Haut Commandement germanique semble désespéré et incapable d'une sérieuse réaction. Le Haut Commandement des Alliés, au contraire,

n'a jamais été dans une forme plus splendide. Cette bataille que nous venons de livrer et de gagner a manifesté de la façon la plus éclatante la maîtrise de notre État-Major; elle a consacré l'unité de direction. Français, Anglais, Américains, Italiens ont tous, sous les ordres suprêmes de Foch, participé à cette grande victoire qui marque un des tournants de la guerre. Chacun d'eux y a brillamment joué son rôle; un égal honneur, un égal mérite en reviennent à tous.

La grande bataille vient d'être gagnée. Elle l'a été en même temps que par l'héroïsme des troupes, par la géniale manœuvre de Foch.

Le 7 août, sur la proposition de M. Clemenceau et par la décision du Président de la République, Foch était nommé Maréchal de France.

Voici la lettre de M. Clemenceau :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le décret du 24 décembre 1916 a fait revivre une première fois la dignité de Maréchal de France.

J'ai l'honneur de soumettre à votre signature, au nom du Gouvernement et, je peux l'affirmer, au nom de la France entière, un décret conférant au Général Foch cette haute récompense nationale.

A l'heure où l'ennemi, par une offensive formidable sur un front de 100 kilomètres, comptait arracher la décision et nous imposer cette paix allemande qui marquerait l'asservissement du monde, le Général Foch et ses admirables soldats l'ont vaincu.

Paris dégagé, Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de 200 villages délivrés, 35 000 prisonniers, 700 canons capturés, les espoirs hautement proclamés par l'ennemi avant son attaque écroulés, les glorieuses armées alliées jetées, d'un seul élan victorieux, des bords de la Marne aux rives de l'Aisne, tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le haut commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables.

La confiance placée par la République et par tous ses Alliés dans le vainqueur des marais de Saint-Gond, dans le chef illustre de l'Yser et de la Somme, a été pleinement justifiée.

La dignité de Maréchal de France, conférée au Général Foch, ne sera d'ailleurs pas seulement une récompense pour les services passés : elle consacra mieux encore, dans l'avenir, l'autorité du grand homme de guerre appelé à conduire les armées de l'Entente à la victoire définitive.



CHAPITRE XIV

L'ÉLARGISSEMENT DE LA BATAILLE
LA STRATÉGIE DE FOCH

Le lendemain du jour où Foch recevait cette juste récompense, il engageait une nouvelle offensive. Il venait de battre le Kronprinz d'Allemagne. C'était maintenant le tour du Kronprinz de Bavière.

Après la grande victoire de Champagne, ce devait être la grande victoire de Picardie. Le vaste saillant formé par les Allemands dans les lignes françaises, depuis le sud d'Arras jusque vers Soissons, lui fournit l'occasion d'une nouvelle manœuvre aussi brillante que la première.

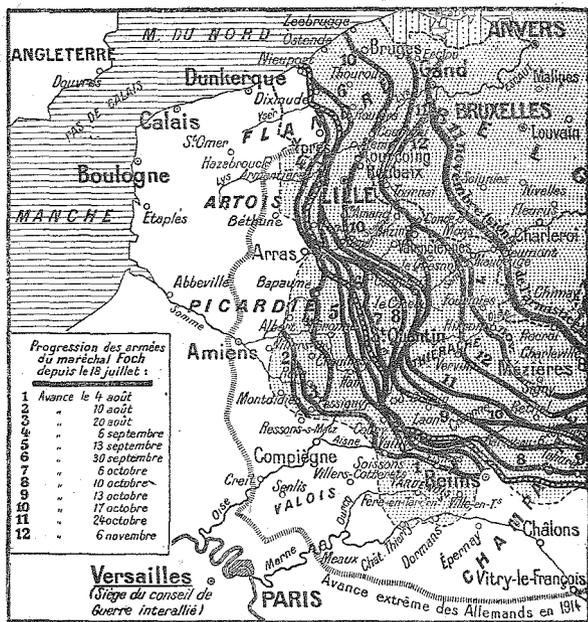
Le 8 août au matin, la IV^e armée anglaise, commandée par le Général Sir Henry Rawlinson, et la I^{re} armée française, commandée par le Général Debeney, attaquent depuis l'ouest d'Amiens jusqu'au sud de Montdidier.

Le procédé d'attaque est le même. Après un

bombardement très court mais très intense, l'infanterie appuyée par une masse de chars d'assaut s'élançe sur les lignes ennemies. Les Allemands sont complètement surpris : c'est un succès magnifique. En deux jours, la I^{re} armée française a fait une avance de 14 kilomètres en profondeur. Elle a pris 4000 prisonniers. L'avance des Britanniques n'est pas moins remarquable; ils prennent 13000 prisonniers. La ville de Montdidier est brillamment reconquise par les troupes françaises. Nos succès se poursuivent d'une manière foudroyante. En quelques jours, les Allemands ont perdu plus de 40000 prisonniers et 700 canons.

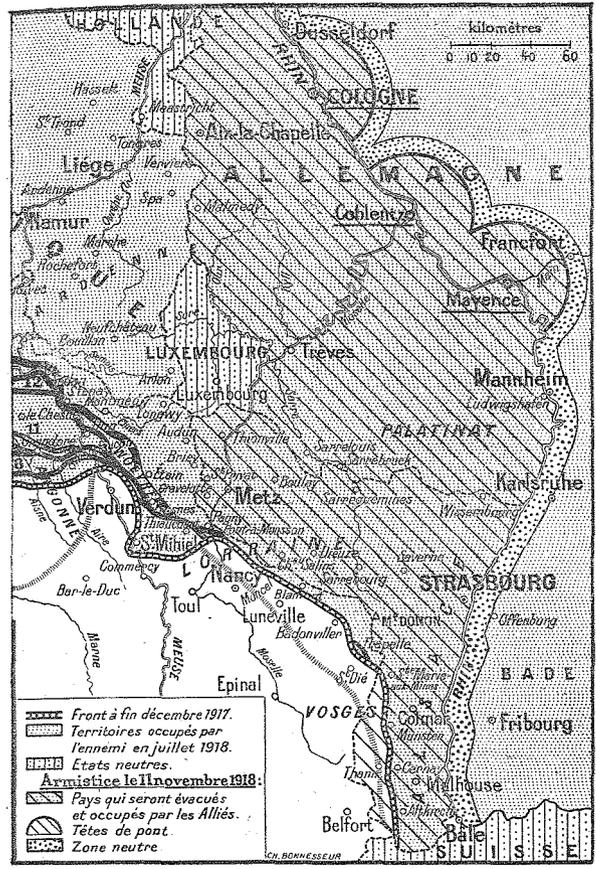
Ces grands succès à peine remportés, voici que le Maréchal Foch, avec une maestria géniale, élargit sans cesse le champ de bataille. L'armée Humbert, à la suite de l'armée Debeney, entre en action et, devant elle, le Boche recule. Puis c'est le tour de l'armée Mangin, qui se trouve de l'autre côté de l'Oise. Elle porte à l'ennemi de terribles coups de boutoir. Dans une seule opération, le 20 août, elle avance de 4 kilomètres et capture 8000 prisonniers. Elle s'attaque au redoutable massif de Saint-Gobain, qui est comme la clef de voûte des défenses allemandes en France. Elle le grignote, elle le ronge peu à peu.

Cependant la grande bataille ne cesse de s'élargir vers le Nord comme vers le Sud. Voici maintenant les lignes anglaises tout entières qui s'em-



L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DE FOCH.

brasant : au-dessus de l'armée Rawlinson, l'armée Byng, au-dessus de l'armée Byng, l'armée Horn ; plus au Nord, l'armée Plumer, se mettent les unes après les autres en mouvement. Sous leurs coups multipliés le Boche chancelle et flageole. De tous côtés c'est la retraite générale, une retraite au cours de laquelle l'ennemi laisse entre nos mains des milliers de prisonniers, des canons par centaines et des dépôts de munitions innombrables.



Ce mouvement stratégique de Foch, remuant, manœuvrant ses armées comme remue ses pièces un joueur d'échec de génie, restera une des plus belles choses de la guerre.

Un proverbe anglais célèbre dit :

« John Bull must be quicked before he is roused. »

« Il faut à John Bull beaucoup de coup de pieds avant qu'il s'ébranle. »

Durant quatre années de guerre, John Bull a reçu du Boche beaucoup de coups de pied qu'il lui a d'ailleurs rendus avec usure. Maintenant le voici qui s'ébranle et il s'ébranle pour de bon.

Les armées britanniques, les unes après les autres, frappent à coups redoublés. Leurs victoires se précipitent. Sous leurs assauts répétés, l'Allemand fléchit, en attendant qu'il ne s'abatte. Cette fin de la guerre est pareille à la fin d'un match de boxe où l'un des deux partenaires ayant pris nettement l'ascendant n'accorde pas une minute, une seconde de répit à son adversaire, ne le laisse pas souffler un seul instant.

Le 21 août, les III^e et IV^e armées anglaises ont gagné la bataille de Bapaume, ayant capturé dans les dix derniers jours près de 35.000 prisonniers et 270 canons.

Le 26 août, alors que cette bataille n'est pas encore terminée, la I^e armée commence la bataille d'Arras; elle fait craquer comme une noisette la fameuse ligne Drocourt-Quéant que les Allemands s'étaient flattés de rendre inexpugnable. Elle prend, en sept jours, près de 19.000 prisonniers et 200 canons.

Tandis que ces brillants succès étaient rem-

portés à l'aile gauche des Alliés, Foch se met sans retard à faire mouvoir son aile droite.

Le 12 septembre, l'armée américaine, qui a joué dans la seconde victoire de la Marne un rôle magnifique, attaque le fameux saillant de Saint-Mihiel. Ce saillant, qui avait résisté quatre ans à nos efforts, elle le réduit comme un chirurgien de talent réduit un méchant abcès : d'un coup de bistouri.

Les Américains font là un superbe début. Ils réalisent une avance considérable et capturent 15.000 prisonniers. Par la suite, c'est aux Américains qu'incombera la tâche difficile entre toutes de nettoyer la redoutable forêt d'Argonne. Ils participent à l'offensive prise par l'armée Gouraud, qui dégage Reims, atteint puis dépasse Rethel et menace gravement les Allemands dans la direction de Charleville.

Foch se met maintenant à frapper par sa gauche.

Le 27 septembre, la IV^e armée anglaise partant du secteur d'Arras emporte d'assaut le canal du Nord, prend Marcoing avec 6000 prisonniers. Le jour suivant commence la grande offensive des Flandres. C'est une nouvelle bataille des Flandres qui s'engage comme en octobre-novembre 1914. Seulement les rôles y sont renversés. C'est nous, cette fois, qui menons l'attaque et c'est l'Allemand qui reçoit les coups. Jamais attaque ne fut plus rondement menée. Sous le

Haut Commandement du roi des Belges ayant pour chef d'État-Major le général Degoutte, l'armée belge, une armée française, la seconde armée anglaise, attaquent sur un large front de près de trente kilomètres et réalisent le premier jour une avance très considérable.

Cette bataille des Flandres se livre en même temps que la bataille de Cambrai. Le 29 septembre, les Anglais remportent une des plus belles victoires de la guerre. Ils rompent la ligne Hindenburg et font 22 000 prisonniers. Des divisions américaines participent à cette affaire. Une semaine plus tard, la bataille de Cambrai est définitivement gagnée. Cambrai et Saint-Quentin étaient occupés par les Anglais et les Français.

Le 14 octobre, la II^e armée anglaise reprend sa marche dans la vallée de la Lys en direction de Courtrai. Son avance oblige les Allemands à évacuer nos grandes villes du Nord, Lille, Roubaix et Douai.

Maintenant Foch attaque de toutes parts. L'avance est générale sur toute la ligne; sentant que la bête est aux abois, que l'hallali est proche, il fait donner toute la meute.

Il n'y a aucune rigidité, aucun pédantisme dans sa stratégie qui est, au contraire, très souple, très intelligente, opportuniste, si l'on peut dire, ne s'inspirant d'aucun système mais s'adaptant aux circonstances, sachant à merveille les utiliser. Avec une armée allemande fatiguée,

hors d'haleine, ayant perdu ses meilleurs éléments, dépourvue de réserves on peut, on doit risquer les plus audacieuses manœuvres. Foch les risque et les réussit; ce qui, en d'autres moments, aurait été une imprudence est maintenant la prudence même et le meilleur moyen d'abrégger les combats.

Foch, avec son langage imagé, sa façon de parler un peu abrupte mais très pittoresque où une légère pointe d'accent, l'accent du Sud-Ouest, relève comme un piment la saveur des propos, a expliqué lui-même ses manœuvres dans un entretien accordé à mon vieil ami Gustave Babin, correspondant de guerre de *l'Illustration*.

« Vous voyez, dit-il, c'est comme une série de coups d'épaules; une armée avance, l'autre suit. On pousse tour à tour.... » « Et le geste de Foch, remarque Babin : une épaule lancée en avant, puis l'autre, les poings ramassés, précise, accentue le pittoresque de l'image, mime, pour ainsi dire la manœuvre. »

« Pour parer à ces coups, reprend le Maréchal, ils auraient dû filer du câble; aller se reconstituer quelque part. Mais nous ne les lâchons pas. Ils se battent pour sauver le mobilier.... »

« Ils avaient monté, poursuit-il, un chantier pour marcher sur Paris. Le 18 juillet, nous leur avons écrasé leur programme et nous prenons, l'un après l'autre, les ateliers du grand chantier. »

« Ils reculent tout le temps. Et tout cela travaille dans la désorganisation, dans le désordre. Il leur faudrait rompre le contact; ils ne le peuvent pas, talonnés sans répit. Ils n'ont plus de réserves. On ne leur laisse pas le temps de se reconstituer à l'arrière. »

« *La Victoire, dit-il enfin, est un plan incliné. A condition de ne pas arrêter le mouvement, le mobile va augmentant de vitesse.* »

Nous avons ici, fait par le Maître lui-même, la meilleure explication, le meilleur commentaire de sa stratégie.

On en connaît les résultats. Aucune armée au monde ne subit en quelques mois, de juillet à novembre, des pertes aussi écrasantes et une aussi lourde série de défaites que l'armée allemande. Les Alliés lui firent, dans cet intervalle, près de 400 000 prisonniers. Dès le commencement d'octobre, Ludendorff se sentait irrémédiablement perdu. C'est sur ses injonctions les plus pressantes que le Gouvernement allemand implora la paix wilsonienne.

Le 11 novembre, l'armée allemande était entièrement battue. Foch, on le sait maintenant, c'est lui-même qui l'a déclaré, se préparait à l'achever par un dernier coup. Le lendemain du jour où fut signé l'armistice, une terrible offensive menée par vingt divisions françaisés et six divisions améri-

caines devait se déclencher depuis Pont-à-Mousson jusqu'à Lunéville. Elle visait à l'enveloppement immédiat de la citadelle de Metz. Elle avait pour objectif des points absolument vitaux pour l'armée allemande.

Pour parer à cette grave menace, les Allemands n'avaient plus, dans ce secteur, que des divisions tout à fait insuffisantes, en quantité comme en qualité. Ils étaient vaincus d'avance. Leurs divisions auraient été housculées. La guerre se serait terminée pour eux par un désastre sans précédent dans l'histoire. C'est pour l'éviter qu'ils signèrent l'armistice, qu'ils en acceptèrent les clauses et les plus dures et les plus humiliantes. Quand ils disent maintenant qu'ils n'ont pas été *militairement vaincus*, ils mentent, comme ils ont menti tout le long de la guerre.

A côté de cette stratégie de Foch, très ordonnée, très simple, classique dans ses grandes lignes, si souple et si intelligente dans son application, où les différentes évolutions des armées s'enchaînent et s'emboîtent les unes dans les autres comme les divers rouages d'une machine bien réglée, la stratégie des plus grands chefs allemands au cours de cette guerre semble bien pauvre, bien courte et bien bornée.

Laissons de côté les victoires remportées à *très bon marché* par les Hindenburg et les Mackensen sur les Russes ou les Roumains. Les con-

ditions ici n'étaient nullement égales et vraiment, du point de vue de l'art militaire, ces victoires ne comptent pas.

Considérons la stratégie allemande sur le front français : même au prix d'une ignominie qui déshonorera à jamais l'Allemagne, la violation de la neutralité belge, de Moltke, chef d'État-Major général, se fait battre en 1914 par Joffre sur la Marne. Sa défaite est telle que l'Empereur lui enlève aussitôt le commandement.

Durant l'automne de 1914, les Allemands attaquent sur l'Yser. En 1916, ils attaquent Verdun : ce sont là des attaques frontales en coup de massue où ne se trouve, pour ainsi dire, aucune manœuvre. Ces attaques échouent.

Deux ans plus tard disposant, grâce à la défection des Russes, de réserves extrêmement importantes, d'un matériel d'artillerie énorme, possédant la supériorité numérique, ils lancent trois attaques qui, les premiers jours, obtiennent d'indiscutables succès. Rapidement leur avance est enrayée. Ils se montrent hors d'état de poursuivre. Ces attaques paraissent entre elles sans lien. N'ayant pu produire la rupture définitive, ils piétinent sur place, donnant à l'adversaire le temps de se ressaisir. Leur offensive suprême, celle du 15 juillet 1918, aboutit à la plus sanglante défaite.

Ce n'est donc pas seulement par un moral supérieur que les Alliés l'ont emporté sur les

Allemands, mais aussi par la supériorité de l'intelligence et du talent militaire.

Et cette supériorité d'intelligence, ce génie stratégique, se sont magnifiquement incarnés dans leur Généralissime : Foch.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME ET LE CHEF

CHAPITRE I ^{er} . — <i>QUELQUES VISIONS DE FOCH.</i>	3
CHAPITRE II. — <i>SA FAMILLE. — SA CARRIÈRE</i>	19
CHAPITRE III. — <i>FOCH PROFESSEUR ET THÉORICIEN DE LA GUERRE.</i>	34

DEUXIÈME PARTIE

FOCH, ACTEUR DE LA GUERRE

CHAPITRE IV. — <i>LES DÉBUTS DE LA CAMPAGNE. — FOCH COMMANDANT LE 20^e CORPS D'ARMÉE</i>	83
CHAPITRE V. — <i>FOCH AU COMMANDEMENT DE LA IX^e ARMÉE</i>	99
CHAPITRE VI. — <i>LA BATAILLE DE LA MARNE</i>	107
CHAPITRE VII. — <i>FOCH COORDINATEUR LES ARMÉES ALLIÉES.</i>	132
CHAPITRE VIII. — <i>LES OFFENSIVES FRANÇAISES EN 1915: ARTOIS-CHAMPAGNE.</i>	150
CHAPITRE IX. — <i>FOCH SUR LA SOMME. — UNE BATAILLE D'USURE</i>	154

CHAPITRE X. — FOCH CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.	174
--	-----

TROISIÈME PARTIE

FOCH GÉNÉRALISSIME. — GRANDEUR
ET DÉCADENCE DES ARMÉES TEUTONIQUES

CHAPITRE XI. — LA RUÉE GERMANIQUE . . .	187
CHAPITRE XII. — LA BATAILLE DÉFENSIVE.	206
CHAPITRE XIII. — LA RIPOSTE DE FOCH. . .	217
CHAPITRE XIV. — L'ÉLARGISSEMENT DE LA BATAILLE. — LA STRATÉGIE DE FOCH. . . .	226



SEMINÁRNÍ

Státověd.



KRIPIPOVNE

oždění

IMPRIMERIE LAHURE,
9, RUE DE FLEURUS. — PARIS.